MÉMOIRES
POLITIQUES
ET
MILITAIRES.

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET
MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV *& de* LOUIS XV.

COMPOSÉS sur les pièces originales recueillies par ADRIEN-MAURICE, duc de NOAILLES, maréchal de France & ministre d'état.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT, *des Académies de Lyon & de Nanci.*

SECONDE EDITION,

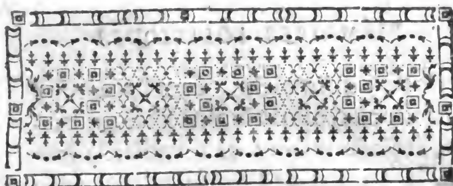
Augmentée de quelques Observations sur cet ouvrage par M. de V***.

TOME VI.

A LAUSANNE & à YVERDON,
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.





MÉMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV & de LOUIS XV.

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE;

Depuis le commencement du règne de LOUIS XV jusqu'en 1756.



LIVRE CINQUIEME.

1743. Fautes depuis le commencement de la guerre.

DÈs le commencement de cette guerre, la France avoit mal pris ses mesures, faute de prévoir les événemens. Le projet spécieux de détruire

1743. la maison d'Autriche, dont l'ancienne ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalousie de l'Angleterre & de la Hollande pour la monarchie françoise. En débutant comme auxiliaires d'un prince foible, on s'exposoit évidemment à supporter soi-même presque tout le poids d'une guerre longue & périlleuse, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes passions. Il falloit au moins avoir des forces suffisantes ; & l'économie du cardinal de Fleuri avoit mis des obstacles au succès. En se reposant sur l'alliance du roi de Prusse après sa conquête de Silésie, il falloit se mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui : & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il se sépareroit de ses alliés dont il étoit mécontent. Cette résolution qu'il exécuta lorsqu'on s'y attendoit le moins, occasionnée surtout par les fautes de nos ministres & de nos généraux, avoit rendu la reine de Hongrie aussi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuse. L'Angleterre se

Alliance du roi de Prusse, trop peu solide.

Dangers de la France.

livroit avec ardeur au desir d'abaisser la France, & milord Carteret, ministre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux ennemis. La Hollande devoit suivre infailliblement cette impulsion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de ressources dans les finances, peu ou point de crédit dans les cours, les peuples découragés, les frontières menacées d'une invasion; combien de sujets d'alarmes pour le royaume! 1743.

Il falloit joindre les armes à la politique. Le maréchal de Noailles possédoit les deux talens. Une immense carrière s'ouvrit à son zèle. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées par lui, & il servit encore mieux dans le cabinet qu'à la tête des armées.

Noailles employé à tout.

Si l'on avoit suivi au commencement ses conseils, ou plutôt si on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit sans doute conclu avec le roi de Sardaigne une alliance, qu'il regardoit comme essentielle & qui l'étoit réel-

Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne.

lement: car le maître des Alpes devient
1743. tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue sans sa participation par le cardinal de Fleuri. L'estime, mêlée de sentimens d'amitié, du roi Charles-Emmanuel & de son ministre pour le maréchal de Noailles, pouvoit seule faciliter le succès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua.

Plans & propositions de ce prince

Le roi de Sardaigne proposa deux plans; le premier, de laisser à la reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois; d'assurer à l'infant D. Philippe, Parme, Plaisance, & une partie du Lodésan; & de prendre pour lui-même le reste du Milanès avec le titre de roi de Lombardie: le second, (supposé que la reine n'acceptât point le premier, de laisser à l'infant Parme, Plaisance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans

Lettre du roi au maréchal de Noailles. 4 & 19 juin.)

furent communiqués au mois de juin 1743. Quoique la cour les trouvât déraisonnables, comme le roi de Sardaigne avertissoit qu'il suivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on sentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le satisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce prince. *Si nous réussissions de votre côté*, écrivoit-il au maréchal de Noailles, *rien pour lui, roi de Sardaigne, que ce que la reine de Hongrie voudra bien lui céder; & si vous, vous signez quelque chose, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y soient pour rien.*

1743. Louis XV étoit prévenu contre lui.

On se flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé; mais loin d'en avoir plus de ménagemens pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on résolut, s'il ne le signoit point, de se liguer contre lui avec l'Espagne. L'ambassadeur de France à

La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite.

Id. 14. juil.

Id. 28 août.

1743.

Turin fit espérer que tout alloit réussir, qu'il y auroit fort peu de changemens au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'ambassadeur de

Id. 7 septem.

Sardaigne. Ce ministre, quelque-tems après, déclara que son maître venoit de conclure le 13 septembre avec l'Angleterre & la reine de Hongrie. Le maréchal de Noailles, instruit par des lettres de la main du roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conséquences. La négociation auroit tourné autrement, si elle eut été bien conduite.

Sources des maux de l'état.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du gouvernement, exposoient l'état à manquer bientôt de ressources dans une conjoncture si critique. Noailles crut devoir présenter au roi des réflexions générales, pour le mettre sur les voies des vérités particulières, dont la connoissance pouvoit

1° Défaut de plan général.

prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux sources des malheurs qu'on a déjà essuyés.

Lettre au roi. 20 décemb.

La premiere est que le gouvernement n'a eu jusqu'alors ni principes ni ob-

jets fixes; qu'on s'eſt preſque toujours conduit ſans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature des engagemens que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les ſuites; que l'on a délibéré lorſqu'il falloit agir; que l'on eſt tombé dans de pernicieuſes incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts inſuffiſans, ou tardifs & inutiles: tout cela faute d'avoir un plan général. La ſeconde cauſe, qui vient en partie de la premiere, eſt le diſcrédit du gouvernement dans les pays étrangers: de-là l'éloignement marqué de pluſieurs puiſſances pour contracter avec nous. Noailles conjure le roi d'y mettre ordre, de parler, de décider, de preſcrire à ſes miniſtres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulières doivent ſe rapporter. Ce ſeroit, dit-il, la fonction d'un „ premier miniſtre, ſi V. M. avoit la „ foibleſſe d'en avoir un, & qu'elle ne „ voulut pas, comme elle le doit, s'en „ ſervir à elle-même „. On auroit pû

1743.

2° Diſcrédit du gouvernement chez les étrangers.

1743. citer pour exemple, à cet égard, le roi de Prusse, & pour preuve, ses premiers succès).

Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement.

Le maréchal joint à sa lettre un mémoire sur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la nécessité; il demande que chaque ministre soit obligé d'en proposer un, " parce qu'il y auroit trop de danger pour le roi & pour l'état à ne faire usage que des lumières d'un seul; & trop de présomption à qui entreprendroit de se charger seul d'un si pesant fardeau : d'ailleurs chacun ayant travaillé sur la matière, la possédera mieux, & sera plus en état de la discuter & de la suivre dans les différens détails qui peuvent être de son département. Il desire que tous ces plans soient lus dans le conseil, que le roi décide sur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur, pour en former un qui fixe les principes du gouvernement.

Mémoire du maréchal de Noailles

Il veut qu'on prévienne les

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues,

les fréquentes variations de ſyſtème, le peu de concert & quelquefois l'oppoſition entre les miniſtres, n'aient entraîné de tout tems la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la ſource que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon zèle. A force de repréſentations & d'inſtances, il donna en quelque ſorte du nerf au gouvernement; il excita ſans ceſſe à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures meſures: " Si „ je parois craindre des malheurs, diſoit-il au roi, c'eſt de loin, lorſqu'on „ peut encore & qu'on doit les prévenir. V. M. éprouvera que je les „ crains moins qu'un autre peut-être, „ lorſqu'ils ſe feront ſentir & qu'il „ s'agira d'y remédier „.

maux, ſans ſe décourager quand ils arrivent.

Lettre du 22 décembre.

Dans la néceſſité de ſoutenir vigoureuſement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & combattre. On avoit beſoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raiſons particulières devoient intéreſſer la France au ſort de l'empereur bavarois. Si le maréchal ne les avoit pas fait va-

Chavigni envoyé auprès de l'empereur.

1743. loir, n'y avoit pas insisté avec force, le ministere, ne sentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au risque de s'attirer sur les bras toutes les forces de l'empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainsi que l'honneur. Chavigni, son ambassadeur en Portugal, se trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'empereur sur divers objets. On lui ordonna de recevoir en passant ses instructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée.

Noailles préside à sa négociation.

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna sa confiance & son amitié, l'aida par ses conseils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le succès. Chavigni arriva le 21 octobre 1743 à Francfort. Leur correspondance dura jusqu'à la mort de l'empereur en janvier 1745.

L'empereur sollicité par les ennemis. Leurs offres

Il étoit tems de finir les incertitudes de ce prince. Le roi d'Angleterre avoit agi fortement, pour l'attirer dans

la ligue contre la France. On lui offroit la restitution de ses états, pourvu qu'il renonçât à ses droits sur la succession autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'empire; on lui proposoit même d'échanger la Bavière pour l'Alsace, la Franche-comté & la Lorraine, dont on formeroit un royaume après les avoir conquises. (A quel point les ennemis poussoient leur orgueil & leurs espérances!) On lui eut prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa cour affamée desiroit en général qu'il embrassât ce parti. Quoiqu'il en fut éloigné par son attachement au roi & par sa confiance en Noailles, les circonstances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à se déclarer neutre dans l'empire. C'étoit un grief de notre ministere contre lui: de son côté il avoit des griefs contre la France; & tout sembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation.

1743.

M. de Chavigni au roi 31 octobre.

Mais si l'empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigni, cet habile négociateur dissipa bientôt ses

Il demande beaucoup à la France.

1743. préventions. La bonne foi rendit les conférences moins épineuses. La difficulté n'étoit plus de savoir si l'union subsisteroit entre les deux couronnes. Il s'agissoit d'entretenir la maison & les troupes impériales. On demandoit pour les seules dépenses de la cour cinq millions six cent mille livres; quant aux troupes, on laissoit au roi le pouvoir d'en déterminer le nombre, mais l'on desiroit le porter beaucoup plus haut que la France ne le vouloit.

Sa principale confiance étoit en Noailles.

Chavigni employa toute sa prudence à ménager, d'une part, l'esprit de ce prince, qui souvent passoit dans ses vues particulières les bornes de la possibilité; & de l'autre, les intérêts du roi qui avoit à supporter d'énormes dépenses. Il écrivit à Noailles: " Vous „ avez rendu à nos armes la réputation „ qu'on avoit quasi voulu leur faire „ perdre: rendez à nos affaires l'opi„ nion qu'elles ont perdue; car notre „ décadence ne vient pas d'un autre „ principe. Vous n'aurez pas de peine „ à reconnoître dans les lettres de sa „ majesté impériale, que toute sa con-

Lettre du 26 octobre.

„ fiance eſt en vous & par vous. Ses „ diſpoſitions ne peuvent être ni meilleures ni plus fermes „. Il lui envoyoit copie de ſes dépêches, ſelon les intentions du roi. 1743.

Le maréchal fut étrangement ſurpris du projet de nous enlever trois provinces, pour en faire le partage de l'empereur s'il ſe liguoit contre la France. Sans un témoignage auſſi reſpectable que celui de ce prince vertueux, il n'auroit pu le regarder que comme un rêve de quelque imagination folle. „ Plus de ſageſſe, dit-il, & plus de „ diſcrétion dans les vues des enne- „ mis, me les feroit appréhender da- „ vantage „. Chavigni lui ayant parlé d'une correſpondance, que l'empereur entretenoit avec le roi de Pruſſe, il ſaiſit avidement l'occaſion, & lui demanda des éclairciſſemens ſur un point ſi eſſentiel. L'idée de renouer l'alliance avec le conquérant de la Siléſie, l'occupoit déjà depuis quelque temps : il l'avoit propoſée à Louis XV : le moment favorable ſe préſentoit, & il n'avoit garde de le laiſſer échapper.

Le maréch. indigné des vaines eſpérances des ennemis.

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 7 novemb.

Il penſe à renouer l'alliance avec le roi de Pruſſe.

1743. Offres du roi pour l'empereur.

Chavigni n'étoit ni moins vigilant ni moins actif; mais le succès de sa principale commission dépendoit de l'argent qu'on voudroit donner à l'empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa cour, il vouloit avoir une armé nombreuse entretenue par la France. Le roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit près de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme très-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné.

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

M. de Chav. au roi. 19 novembre.

Mais l'empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage: " Que pensera-t-on? que dira-„ t-on? mettez vous à ma place, à celle „ de mes amis, à celle de mes enne-„ mis. Ceux-ci auront ils sujet de crain-„ dre? ceux-là d'espérer? Mon hon-„ neur, dont je suis encore plus tou-„ ché que de la fortune de ma maison,

„ eſt-il compatible avec le perſonnage „ que je ſerai obligé de faire? reſterai- „ je à Francfort? ou n'aurai-je qu'une „ eſcorte? je ne dois pas appeler autrement le petit corps de troupes qu'on „ me laiſſe. C'en ſera du moins aſſez „ pour chercher l'occaſion de me faire „ tuer: il n'y a d'autre remède à mes „ maux, ni d'autre fin à ma querelle „. Le miniſtre françois avoit de bonnes raiſons pour juſtifier l'économie de ſa cour; il les repréſenta fortement à l'empereur; il adoucit ſon chagrin, mais il ne le détrompa point de ſes chimères de conquêtes. 1743.

Pendant ſon ſéjour à Francfort, il tâcha de connoître les ſentimens des divers princes d'Allemagne, & il s'aſſura que pluſieurs étoient diſpoſés à s'unir contre la reine de Hongrie, pourvu qu'on leur donnât des ſubſides. Il revint en France au mois de janvier rendre compte de ſa miſſion. De concert avec le maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour ſoutenir l'empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuſe,

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

1744. les dépenses effrayèrent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le conseil, sur-tout par le contrôleur-général. Noailles seul, par son éloquence & ses raisons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigni pour négocier la ligue.

Chavigni négocie avec succès cette affaire.

En très-peu de tems, il conduisit les affaires au point d'espérer une prompte conclusion. Le prince Guillaume de Hesse, en se déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puissans que lui. Il avoit six mille hommes à la solde de l'Angleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le roi de Prusse, inquiet & jaloux des progrès de la reine de Hongrie, desiroit de reprendre les armes ; mais trop habile pour se compromettre, il attendoit que la France montrât de la vigueur, & qu'il pût compter sur ses efforts. Voyant la négociation sérieusement entamée avec la Hesse, il découvrit alors son dessein. Il n'approuvoit pas qu'on fît entrer dans l'alliance projetée un nombre de petits princes, dont la foiblesse ne pourroit être qu'à charge. Il proposa une voie

Dispositions du roi de Prusse.

M. de Chav. au roi. 12 mars.

plus courte & plus sûre : c'étoit de conclure préliminairement & sans délai une confédération, entre lui, l'empereur, l'electeur palatin & le landgrave de Hesse (roi de Suède), d'après le plan arrèté en France. 1744.

Comme son intérêt passoit avant-tout, il ne manqua pas d'observer qu'il alloit courir les hasards d'une guerre, qui pour être courte n'en seroit pas moins rude; qu'ainsi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les suretés capables de le faire agir offensivement, & les avantages propres à le dédommager des risques & de la dépense. Chavigni fit entendre à son ministre, le baron de Klingraff, que les suretés seroient une armée françoise sur le Rhin, une autre sur la Meuse, & une puissante diversion en Italie. " C'est „ assez, répondit le ministre; au mo„ ment où mon maître verra le siége „ de Fribourg entrepris, il agira de son „ côté avec quatre-vingt mille hom„ mes „. On n'insista point sur le reste, dès qu'on crut être assuré des bonnes dispositions de Louis XV.

Surétés qu'on lui promet.

1744. But de la ligue. Le but de la ligue étoit de maintenir les constitutions de l'empire, conformément au traité de Westphalie ; de rétablir la paix, de procurer à l'empereur la restitution de ses états ; de faire accommoder à l'amiable, ou par une decision juridique, les différends relatifs à la succession autrichienne : les confédérés devoient se garantir mutuellement leurs possessions actuelles, & inviter tous les électeurs à entrer dans la confédération. Depuis long-temps le ministere françois n'avoit rien conçu d'aussi grand. Des lettres-de-change de Parisde Montmartel pour quinze cent mille florins, envoyées à Chavigni, étoient le mobile qui accéléroit les résolutions des Allemands : on ne pouvoit réussir qu'avec l'argent à la main.

Argent pour la conclure.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, dissipa tout-à-coup les espérances d'un prompt succès. Le comte de Maurepas, ministre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit possible, la négligence du cardinal de Fleuri. Une escadre à Toulon, qui, jointe à

La marine renait par les soins du comte de Maurepas.

celle d'Eſpagne, combattit glorieuſement les Anglois, une autre eſcadre à Breſt en état d'agir, annonçoient la ſageſſe de ſon miniſtére, mais ne ſuffiſoient pas contre les forces maritimes des ennemis. Cependant le cardinal de Tencin perſuada au Roi de tenter une invaſion ſur l'Angleterre, en faveur du prince Edouard, fils du prétendant. Le maréchal de Noailles fut conſulté, & déſapprouva le projet, dont il prévit les conſéquences. On ne laiſſa pas d'aller en avant, ſans le conſulter davantage. On raſſembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient ſur le point de s'embarquer : le comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de ſe repentir d'une entrepriſe prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la France, ſoulever tout le parti proteſtant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne. 1744. Projet de deſcente en Angleterre.

En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les diſpoſitions du prince de Heſſe. Le miniſtre de Pruſſe repréſenta vivement à Chavigni, que le Les confédérés ſe récrient contre ce projet.

1744. *M. de Chab. au roi. 15 mars.*

projet de rétablir les Stuarts ſur le trône d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre, qu'on y reconnoiſſoit le fanatiſme des Jacobites ; qu'il paroiſſoit inconcevable que la France s'aventurat ainſi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ſes alliés & ceux qui alloient le devenir ; que dans le ſoulevement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que ſa ſureté particulière. Le prince Guillaume étoit zélé proteſtant ; il avoit marié ſon fils à une pinceſſe d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la ſucceſſion ; il ne pouvoit ni ſacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans ſa famille ; il aimoit mieux continuer à ſervir les Anglois. " Quel fond peut-on faire ſur la France, dit ſon miniſtre au négociateur françois, „ ſi elle embraſſe des projets mal entendus, & incompatibles avec ſes „ affaires d'Allemagne? Que dira-t-on, „ ſinon qu'elle renouvelle l'idée chimérique de la monarchie univerſelle, „ & pour y parvenir, le ſyſtème de „ l'accroiſſement de ſa religion ? „

1744.

Chavigni, d'autant plus embarraſſé, que le miniſtère ne l'avoit point inſtruit de ſon deſſein, n'oublia aucune raiſon pour diſſiper ces inquiétudes; il fit eſpérer que les éclairciſſemens qu'il recevroit de ſa cour les diſſiperoient encore mieux.

Embarras de Chavigni.

„ Quelle différence de ma dépêche „ du 12 à celle du 15, écrivit-il au „ maréchal de Noailles! dans la pre„ mière, tout eſt en train de ſe faire „ avec le concours du roi de Pruſſe: „ dans la ſeconde, tout eſt en train de „ ſe démancher faute du concours de „ la Heſſe. Et pourquoi? pour un pro„ jet que je ne connois encore que par „ la haine & le mépris qu'il excite „ contre nous; & je craindrois plus le „ mépris que la haine... Cependant „ je ne me décourage ni ne me décou„ ragerai „. La ducheſſe de Châteauroux pouvant beaucoup ſur l'eſprit du roi, & ayant du zèle pour le bien public, il lui communiquoit auſſi ſes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigni cette reſſource, qui malheureuſement n'étoit point à négliger dans les affaires d'état.

Il ſe plaint à ce ſujet.

Lettre du 15 mars.

1744. Noailles s'explique d'une manière satisfaisante.

Au sujet de l'entreprise maritime, le maréchal marquoit à l'ambassadeur : „ Tout ce que je puis faire de mieux, „ c'est de n'en pas parler & d'attendre „ l'événement. Le sort en est jeté ; ainsi „ dans peu nous serons instruits du „ succès „. Mais pour tranquilliser & ramener les Allemands, il s'expliqua sur ce point de la manière la plus judicieuse, il fit envisager l'armement comme une diversion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes mesures avec la France, insultant nos ports, attaquant nos vaisseaux, joignant les hostilités aux menaces, le roi n'avoit plus de ménagemens à garder à son égard ; qu'il devoit faire éclater son ressentiment ; qu'en faisant craindre aux Anglois une diversion, qui les obligeât de réserver pour leur propre défense une partie de leurs troupes, il servoit la cause commune, & n'avoit en vue que le rétablissement de la paix, loin de vouloir déranger le système de l'Europe ; enfin que son principal objet étant les affaires d'Allemagne, il

Lettre du 5 mars.

Id 19 & 24 mars.

étoit bien éloigné de toute entreprise, dont les princes disposés à la ligue pussent avoir lieu de prendre ombrage. 1744.

Dès que les intentions de Louis XV furent mieux connues, la négociation se ranima. Le prince de Hesse, seulement par une sorte de bienséance, offrit au roi d'Angleterre d'aller en personne avec ses troupes, si le cas l'exigeoit, défendre une couronne & une religion pour lesquelles son zèle ne se démentiroit point; mais il lui représenta aussi ses devoirs à l'égard de l'empereur & de l'empire, de manière à laisser entrevoir ses véritables intentions. Le roi de Prusse étoit absolument décidé, toujours néanmoins à condition que la France agît avec vigueur, & qu'on lui assurât ce qu'il prétendoit. Il avoit fait partir le comte de Rottembourg, que nous verrons bientôt traiter avec le maréchal de Noailles. Ce prince savoit prendre son parti, hâtoit l'exécution, joignoit la prudence à l'activité, prévoyoit tout, se réservoit des ressources dans tous les événemens, & ne vouloit pas se

Le prince de Hesse ramené par ses raisons.

M. de Chav. au roi. 23 mars.

Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues.

1744. donner des liens qu'il ne pût rompre, quand il le jugeroit à propos. Le cercle de Konigsgratz, en Bohême, jusqu'à l'Elbe, pays fertile & peuplé, étant digne de son ambition, l'empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Bohême.

Ses grands desseins.

Les projets & les dispositions du roi de Prusse, tels que Chavigni les annonce, supposent une étendue de génie, une force de caractère & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs. Dès que la ligue seroit conclue, que la cour de Vienne auroit rejeté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée impériale, se porter même jusqu'à Vienne,

M. de Chav. au roi. 26 mars.

Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suède con- 1744.
tre le roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie : il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suède, soit par le mariage déjà fait, & dont il étoit l'auteur, de la princesse de Zerbst avec l'héritier de Russie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations.

Alliance qu'il négocie.

Chavigni, au milieu de si belles espérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entreprise d'Angleterre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit nécessairement le siége de Fribourg, parce qu'il avoit fallu rassembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la suite de cette démarche. Comme le roi de Prusse paroissoit ne vouloir agir de son côté, qu'à condition que le siége de Fribourg se feroit d'abord, l'ambassadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureusement au maréchal

Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe.

1744. *Lettre du 2 avril.*

de Noailles : " Seroit-il possible que
„ l'on se fût détaché de l'objet le plus grand & le plus essentiel que nous eussions, enfin des moyens qui sont en nos mains pour terminer la guerre en moins de trois mois, & assurer au roi, par une paix plus affermie que celle de Westphalie, le règne le plus beau & le plus glorieux qu'ait eu aucun de ses prédécesseurs ? „

Conclusion de la ligue.

On voit que le négociateur se livroit un peu à l'enthousiasme. Mais, quoique ses idées fussent trop vastes, pour avoir un fondement assez solide en pareilles conjonctures, la confédération projetée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après plusieurs alternatives d'espérance & de crainte, Chavigni toujours ardent à suivre sa négociation ; toujours mesuré néanmoins dans ses démarches, habile à ménager une foule d'intérêts opposés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de sa propre cour, mais animé & affermi par le zèle du maréchal de

Noailles, vint à bout de concilier les esprits ; & l'union fut conclue entre l'empereur, le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, le roi de Suède comme Landgrave de Hesse, & l'électeur Palatin. La résolution prise par Louis XV, de se mettre à la tête de son armée de Flandre, calma les inquiétudes sur le retardement du siége de Fribourg. 1744.

Mais le roi de Prusse, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'assurer des dispositions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le comte de Rottembourg dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le ministre des affaires étrangères, très-honnête homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réussir dans cette partie. Le maréchal écrivit donc au roi de Prusse :

Noailles chargé de la négociation de Prusse.

SIRE,

C'est une des marques les plus ho-

1744.
Sa lettre au roi de Prusse.

Lettre du 20 avril.

„ norables que le roi mon maître pouvoit me donner de sa bonté & de sa „ confiance, que de me charger de „ conférer avec M. le comte de Rottembourg, sur l'objet de la négociation dont il est chargé de la part de „ votre majesté. Je lui ai remis un mémoire qui ne renferme que les principes généraux, sur lesquels il me „ paroît que l'on pourroit traiter, „ conformément aux vues de votre „ majesté & à celles du roi mon maître.... Quel bonheur pour moi, „ sire, si je puis servir d'instrument à „ une union ferme & stable entre deux „ rois, dont l'intelligence ne peut produire que les effets les plus solides, „ & dont tout concourt à cimenter „ pour jamais l'alliance & l'amitié! „ Combien de raisons particulières ne „ pourrois-je point alléguer à votre „ majesté, qui doivent me rendre „ d'autant plus sensible à l'honneur „ d'avoir part à un aussi grand ouvrage! Mais je me renferme dans „ les bornes du silence, en suppliant „ votre majesté d'agréer mes hom-

„ mages & l'aſſuran ce du très-profond reſpect avec lequel je ſuis, &c. „ 1744.

Dans le mémoire compoſé par le maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on propoſoit au roi de Pruſſe l'union qui ſe négocioit à Francfort; on s'engageoit à preſſer l'empereur de lui faire les ceſſions de Bohême, qui ſeroient à ſa convenance; on conſentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Propoſitions faites à ce prince.

La reponſe de Frédéric, écrite de ſa main, fera connoître ſes ſentimens pour le maréchal.

Sa réponſe au maréch.

„ Monſieur, je ne ſaurois vous cacher la ſatisfaction que je reſſens, de „ ce que le roi de France vous a choiſi „ pour être l'inſtrument qui va cimenter à jamais entre nous les liens de „ l'union la plus ſolide & la plus indiſſoluble. Je dois vous avouer que je „ remarque une différence ſenſible „ dans la façon dont s'explique un roi „ qui agit & qui voit par ſoi-même, „ de ce qu'il fait, lorſqu'il ne ſe fait

Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles. 12. mai.

1744.

„ entendre que par l'organe de ses „ ministres. Je ne puis qu'en tirer un „ augure favorable pour l'avenir „.

Il veut une confiance mutuelle.

„ Il n'y a rien de plus capable d'éta- „ blir une confiance parfaite entre nos „ cours, que la façon sincère & cor- „ diale avec laquelle le roi de France „ s'explique envers moi. J'y répondrai „ toujours de mon côté ; & il est sûr „ que ce doit être la base de toutes les „ grandes entreprises que nous médi- „ tons : puisqu'il convient moins à la „ guerre qu'en toute autre occasion, „ de dissimuler l'exacte vérité ; lorsque „ l'on doit régler des opérations les „ unes sur les autres, & que ce n'est „ pas du projet seulement, mais de „ l'exécution sur-tout que dépendent „ les grandes choses que nous autres „ avons à faire. Je ne puis m'empêcher „ de vous dire, monsieur, à cette oc- „ casion, combien j'ai applaudi à la „ sagacité du plan que vous aviez con- „ çu à Dettingen. Je puis vous assurer „ que j'ai ressenti la douleur la plus „ amère, en voyant que le succès n'en

Son sentiment sur le combat de Dettingen.

„ a point été tel qu'on devoit naturel- 1744.
„ lement ſe le promettre.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

FREDÉRIC.

Noailles, par ordre du roi, conféroit ſecrettement avec Rottembourg. Il repréſenta enfin que l'intervention des miniſtres étoit néceſſaire pour conclure. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur. Frédéric ayant trouvé le mémoire du maréchal conforme à ſes propres idées, envoya bientôt ſes pleinpouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le miniſtre pruſſien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement tranſpirer le ſecret de la négociation, ſecret que le roi de Pruſſe exigeoit comme un point eſſentiel. Le maréchal jugea donc que le traité devoit ſe ſigner à Paris. On expédia des pouvoirs au cardinal de Tencin & au con-

Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée.

1744. trôleur général ; car le ministre des affaires étangères, Amelot, venoit d'être remercié.

On le signe à Paris, malgré quelque sujet d'inquiétude.

Le roi de Prusse avoit fait quelques changemens au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos ministres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit résulter des embarras dans la suite. Mais le tems pressoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laissoit à sa prudence & à sa dextérité de se rapprocher, autant qu'il seroit possible, des intentions du roi. Le cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg, dont les ordres étoient précis. " Après tout, répondit-„ il au maréchal, le point capital pour „ nous est de finir, & de former une „ liaison avec le roi de Prusse. . . . Nous „ serons souvent exposés à des éclair-„ cissemens ; mais qui sera plus propre „ que vous à y remédier ? „ On signa le 5 juin.

Lettre du 2 juin.

Du 5 juin.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles se trouvoit chargé tout-à-la fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient sur le tapis, sans

qu'on s'aperçut à l'armée qu'il eût d'autre objet à suivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant : il fut obligé de le soutenir jusqu'à la fin de la campagne. 1744.

Plan de campagne en Flandre.

L'entreprise projetée en vain contre l'Angleterre avoit rendu nécessaire un nouveau plan d'opérations. D'ailleurs la frontière, du côté de l'océan, étoit en mauvais état ; les Anglois pouvoient tomber sur Dunkerque ; il auroit fallu laisser un corps de troupes considérable, pour la sureté de cette ville importante : avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit se garantir d'une invasion. Ces motifs, que Noailles expose au roi de Prusse dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ses forces de ce côté-là.

Mém. sur l'armée de Flandre.

Siége de Menin.

Son intention étoit de se mettre en campagne à la fin d'avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 mai. On investit Menin le 18. Les pluies recommencèrent encore ; & il fut impossible de battre la place avant le 31, quoique la

1744. tranchée eût été ouverte d'abord. Cette première expédition fit connoître au roi les fatigues de la guerre ; il anima les troupes par son courage à les supporter.

Député Hollandois, qui n'empêche pas l'investissement d'Ipres.

A peine Menin s'est-il rendu ; que Noailles envoya des troupes investir Ipres. La Hollande avoit député le comte de Wassenaer pour faire des propositions. On connoissoit la mauvaise volonté de la république ; on répondit avec fermeté, & l'on alla en avant.

Le maréch. de Saxe propose de repasser la Lys

Le comte de Saxe, devenu maréchal de France, commandoit une petite armée d'observation. Posté à Courtrai, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 juin au maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis passent l'Escaut ; mais supposé que j'eusse des avis certains qu'ils entreprennent ce passage, voulez-vous que je reste ici ou que je passe la Lys ?* Il écrit le 9, qu'ils sont les plus forts en infanterie ; qu'il ne pourroit se servir que d'une partie de sa cavalerie à cause de la nature du pays ; qu'ainsi, supposé le passage de

l'Escaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus sage est de mettre la Lys devant soi. " Vous me „ donnez la main, dit-il; cette seule „ position en impose, & les ennemis „ n'oseront jamais entreprendre de „ passer cette rivière „. 1744.

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du roi, qu'on doit éviter par tous les moyens possibles de paroître se retirer aux approches de l'ennemi; qu'il va faire ses arrangemens pour le siége d'Ipres, de manière à pouvoir renforcer en cas de besoin le comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant d'escadrons. " De votre „ côté, mon cher maréchal, ajoute-t- „ il, vous devez vous occuper à choisir „ une position avantageuse, fortifier „ votre camp, & former tous les obs- „ tacles qui seront possibles pour arrê- „ ter les ennemis & leur en imposer. „ Je ne vous en dirai pas davantage ce „ soir: il est onze heures & je suis de- „ puis ce matin à cheval: j'ajouterai „ seulement que la seule idée de vous „ voir rétrograder inquiéte le roi „.

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder.

Lettre du 10 juin.

1744. Réponse du Saxon. *Le maréchal de Saxe au maréchal de Noailles. 11 juin.*

C'eſt ce qu'avoit preſſenti le maréchal de Saxe. Il avoit déjà commencé un eſcarpement pour mettre Tournai hors d'inſulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite ſous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute : *Cela fait une diſpoſition certaine ; car de livrer un combat ſans avoir de retraite que la rivière, me paroît une choſe haſardée ; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en ſorte d'en prendre ou d'en laiſſer autant que l'on veut.*

Conſeils que lui donne le général.

Le même jour, Noailles lui répond : „ J'approuve & j'applaudis aux diſpo- „ ſitions que vous avez faites, & que „ vous vous propoſez de faire. Vous „ pouvez demander hardiment tout ce „ qui vous ſera néceſſaire, & vous „ ſerez ſervi comme vous méritez de „ l'être „. Il lui ſuggère de nouveaux expédiens ; il lui annonce un renfort ; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiége même d'Ipres, pour *faire repentir ces meſſieurs de paſſer des rivières à côté de nous* ; il

lui conseille enfin de répandre sourdement, & *en confiant le secret à quelque indiscret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le roi a ordonné de fortifier Courtrai, afin d'y placer un dépôt, son intention étant de se porter le long de la Lys vers Gand. 1744.

Union intime des deux maréchaux.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux maréchaux. Incapables de jalousie, ils ne respiroient que la gloire de bien servir. Noailles regardoit le comte de Saxe comme supérieur à tous les généraux de son tems; & celui-ci regardoit toujours Noailles comme son maître, demandoit ses avis, s'empressoit à seconder ses desseins. Tous deux pleins de zèle pour Louis XV, ils vantoient ses premiers exploits avec une sorte d'enthousiasme.

Ce qu'ils écrivent à la louange du roi.

Le François en écrivoit des merveilles au roi de Prusse. Le Saxon s'exprimoit ainsi dans une lettre au ministre du roi de Pologne en Hollande: " Le roi prend un furieux goût à „ ce métier-ci, & il me semble qu'il „ n'a jamais si bien connu sa puis„ sance. Effectivement c'est un beau

Lettre du mar. de Saxe 4 juin.

1744.

„ ſpectacle pour un jeune monarque ; „ que la chaſſe a endurci à la fatigue, „ de ſe voir le maître d'ordonner à „ une nation vigoureuſe, ardente à „ lui plaire, & plus que cela, à laquelle il veut plaire. Le cardinal dé- „ funt a éloigné le plus qu'il a pu ces „ objets, propres à allumer l'ambition „ d'un monarque ; mais les ennemis de „ la France ont eu l'imprudence de la „ réveiller. Il feroit heureux pour les „ peuples, qu'une prompte paix vînt „ éteindre ce feu, qui ne peut que „ croître en l'irritant „. Cette lettre dont le maréchal de Saxe envoya copie à ſon collégue, mérite d'être citée ; car l'amour de la paix eſt un prodige dans les héros.

Sentiment pacifique d'un héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres.

Cependant Noailles mettoit tous ſes ſoins à faciliter au roi la priſe d'Ipres. En examinant la place, il reconnut un endroit à ſoixante toiſes du glacis, où l'on pourroit s'avancer ſans être aperçu. On avoit projeté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le célèbre Vallière, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena vi-

Le maréchal de Noailles au roi. 9 & 11 juin.

ſiter cet endroit à la demi-portée du fuſil, convint avec tous les ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au marquis de Beauvau, homme diſtingué par pluſieurs genres de mérite. Le marechal ne manque pas de lui en faire honneur auprès du roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus ſenſible que tout autre à la perte d'un ſi bon officier, qui bleſſé à mort dans le chemin couvert, dit à ſes ſoldats : *Mes amis, laiſſez-moi mourir & allez combattre.*

1744.

Juſtice qu'il rend au marquis de Beauvau.

Siècle de Louis XIV.

Le roi attendoit avec impatience le moment de paroître au ſiége. „ Je „ m'en rapporte bien à vous & à ceux „ que vous avez conſultés, écrivit-il „ à Noailles ; ſur le choix du côté de „ l'attaque d'Ipres. Vous ferez très- „ bien de prendre vos arrangemens „ en conſéquence, & au plus vîte, „ car le beau tems le demande à cor „ & à cri ; & quoiqu'il faſſe très-beau „ & bon ici, (à Lille) je ſuis prêt à „ partir auſſi-tôt que ma préſence „ pourra être de la plus petite utilité„,

Louis impatient d'être au ſiége.

1744. *Se faire rendre compte directement des opérations.*

Il partit le 17 juin, & la place se rendit le 26.

Voici un trait qui peut servir d'instruction. Le maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talens, avoit assemblé le corps du génie au sujet du plan d'attaque ; il avoit demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de son sentiment. Il écrivit ensuite au roi : „ Je n'y aurois „ desiré que la présence de votre ma„ jesté, dans la persuasion que rien „ n'est plus utile pour un roi, que de „ se faire rendre compte directement „ de ce qui concerne son service, & „ qu'en même-tems rien n'est plus „ propre à exciter l'émulation. Ce „ sentiment, à la vérité, sire, ne s'ac„ corde pas toujours avec la politi„ que „. Il parle sans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art est d'éloigner du trône les bons conseils, pour disposer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

Lettre du 13 juin.

Le roi de Prusse ré-

D'un autre côté, le roi de Prusse, quoique très-disposé à remplir ses en-

gagemens, étoit retenu par des cabales de la cour de Russie, qui pouvoient rompre ses mesures. Il envoya au maréchal de Noailles un mémoire sur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'assurer qu'il pouvoit avoir des alliés plus puissans, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fidèles, de moins envieux, ni de plus attachés à sa véritable gloire que lui.* „ L'état d'incertitude ; ajoutoit-il, où „ le doit mettre ma conduite le surprendra peut-être. Mais vous devez „ savoir que les objets s'affoiblissent „ toujours dans l'éloignement, & ma „ conduite sera justifiée dans tous les „ cas... Je bénis mille fois le roi votre „ maître de la résolution qu'il a prise „ de se mettre à la tête de ses troupes. „ Il n'en falloit pas moins pour rétablir la discipline perdue dans vos „ troupes, & pour rendre l'audace au „ soldat. Ses ennemis, qui sont en „ grand nombre, commencent à le „ craindre & à le respecter ; & je suis „ pleinement persuadé que plus il mettra de la vigueur & du nerf dans

1744. tardé, mais sûr d'agir.

Lettre du roi de Prusse, 28 juin.

Sa réflexion sur les troupes françoises.

Ses pronostics sur le succès de Louis XV.

1744. „ ses opérations, plutôt les alliés „ seront obligés de chanter la palinodie. Les Hollandois me reviennent „ comme les grenouilles dans la fable : „ ils avoient une bûche pour roi durant „ le ministère du cardinal ; ils ont assez „ importuné les dieux pour qu'ils méritent une cigogne. Personne ne fait „ plus de vœux pour la prospérité de „ vos armes que j'en fais. S'il ne tenoit „ qu'à moi, vous auriez pris vingt „ ville cette campagne & gagné trois „ batailles. Je vous prie en mon particulier, mon cher maréchal, de me „ croire avec la cordialité & l'estime la „ plus parfaite, &c. „

Avis de ce prince.

Le roi de Prusse au mar. de Noailles 8 juillet.

Dans une autre lettre : " Je vous „ félicite sur vos progrès en Flandre, „ dit le roi de Prusse. Si l'armée des „ alliés ne se fortifie pas plus considérablement que l'envoi des troupes angloises qui passent, vous pouvez encore faire de la bonne besogne ; car „ il faut pousser sa pointe tant que la „ fortune nous rit : je regrette beaucoup M. de Beauvau, qui étoit d'une „ trempe à faire un excellent officier.

„ J'ai oublié de vous dire qu'averti, 1744.
„ comme je le suis, de l'indiſcrétion de
„ la cour impériale, je ne trouve plus
„ nulle ſureté à communiquer avec
„ elle; & que ſi le roi de France le
„ trouve bon, nous ferons déſormais
„ nos affaires entre nous, & on n'en
„ donnera part à l'empereur qu'au
„ moment de l'exécution „.

Moyen qu'il propoſe de finir promptement la guerre.

Avec cette politique vaſte, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduiſant lui-même ſes affaires, comme ſes armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire ſur les opérations de la campagne, où il propoſoit un moyen de finir promptement la guerre: c'étoit que la France attaquât l'électorat de Hanover, lorſqu'il obligeroit le prince Charles à venir défendre la Bohème & la Moravie. Le roi d'Angleterre, qui aimoit ſes états d'Allemagne plus que tout le reſte, ne manqueroit pas alors, ſelon lui, de parler de paix ou du neutralité; & la reine de Hongrie perdroit tout-à-coup ſes principa-

Mém. du roi de Pruſſe envoyé le 28 juin.

1743. les ressources, qu'elle tiroit de la Bohême, de la Bavière, & des subsides d'Angleterre.

Suite de la campagne de Flandre. Noailles voyoit aussi les choses en grand, étoit fait pour les résolutions courageuses. La prise d'Ipres, en sept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis. Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes; le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé du siége de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre.

Le prince Charles passe le Rhin. Le prince Charles de Lorraine, avec environ soixante mille hommes, se disposoit à passer le Rhin & à pénétrer dans le royaume. Le maréchal de Coigni le contenoit par sa position, depuis Lauterbourg jusqu'à Oppenheim. Les troupes impériales, sous les ordres du maréchal de Seckendorff, étoient retranchées sous Philipsbourg. Un mouvement du prince Charles engagea Coigni à se faire joindre par ces troupes. Mais le prince

n'en réussit pas moins dans son projet: 1744.
il surprit un passage entre les postes des impériaux, au commencement de juillet; il passa le fleuve sans résistance; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer sous Weissembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontière.

Retraite de Coigni.

Ce malheur vint sans doute en grande partie de l'extrême misère, & du mécontentement de l'armée bavaroise, où Seckendorff avoit contre lui une faction acharnée, de gens qui ne savoient rien, qui le décrioient sans ménagement. Le comte de Saint-Germain, alors officier général au service de l'empereur, & dont Chavigni vantoit les talens, soit pour les armes, soit pour les affaires, écrivant à ce ministre l'état des choses, assuroit que la faute tomboit uniquement sur les subalternes, nullement sur les chefs.

Causes de ce malheur.

Le comte de St-Germain disculpe les généraux.

» Je suis persuadé, dit-il, que presque » tout le monde écrira & contre M. de » Coigni & contre M. de Seckendorff. » C'est la coutume de toutes les armées » qui n'ont pas des succès brillans; &

Lettre du 12 juillet.

1744. „ il eſt ordinaire à tous les officiers, „ qui ne ſont pas du ſecret, d'être mé- „ contens. ... Je ne me ſuis mêlé dans „ rien, parce qu'à mon ordinaire, je „ n'ai donné aucuns conſeils, & je me „ contente d'exécuter, le mieux qu'il „ m'eſt poſſible, ce qui m'eſt confié „.

Courſes des autrichiens dans le royaume.

On venoit de réparer, ſinon le mal, du moins la honte, en chaſſant les ennemis des lignes de Weiſſembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient ſignalés dans cette action, *une des plus fières*, ſelon le même officier-général, *& des plus vigoureuſes qui ſe fuſſent paſſées depuis long-tems*. Par là on ſe rouvrit la communication avec l'Alſace, on réprima l'audace des Autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courſes. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le roi Staniſlas ſe retira de Luneville, où il n'étoit plus en ſureté.

Réſolution généreuſe du roi de Pruſſe.

A la première nouvelle de l'irruption, le roi de Pruſſe prend un parti digne de ſon courage. Il écrit à Louis XV le 12 juillet:

Lettre du roi de Prusse à Louis XV.

1744.

„ Monsieur mon frère: j'apprends „ que le prince Charles a pénétré en „ Alsace. Ceci me suffit pour détermi- „ ner mes opérations. Je serai en mar- „ che à la tête de mon armée le 13 „ d'août, & devant Prague à la fin du „ même mois. Je passe sur bien des „ considérations, & je m'engage peut- „ être dans un pas assez périlleux. Mais „ je veux donner des marques à votre „ majesté de l'attachement & de l'ami- „ tié que j'ai pour elle. Je regarde, „ dès ce moment, ses intérêts comme „ les miens, persuadé qu'elle en agira „ de même avec moi, & surtout qu'au- „ cune considération particulière ne „ pourra l'obliger à m'abandonner, „ dans une guerre que j'entreprends en „ grande partie pour ses intérêts & „ pour sa gloire „.

Il annonce sa démarche à Louis.

„ Dans la situation où je me trouve, „ je dois plus que jamais parler fran- „ chement à votre majesté, nos inté- „ rêts étant plus liés & plus indissolu- „ bles que jamais. Elle sent assurément

Sur quoi il fonde ses espérances.

1744. „ que tout notre système est fondé sur „ trois grands coups qu'il faut frapper, „ pour ainsi dire, en même-tems, dont „ le premier est l'invasion de la Bohême „ & de la Moravie; le second, la mar- „ che des troupes impériales & fran- „ çoises, le long du Danube en Ba- „ vière; & le troisième, que je regar- „ de comme l'article principal, est „ l'envoi d'un corps de troupes dans le „ pays de Hanover. Je compte sure- „ ment sur ces deux derniers points, „ sans quoi je l'avertis d'avance que „ toute notre besogne est perdue „.

Il demande Belle-isle pour l'armée de Bavière.

„ Je dois représenter encore à votre „ majesté qu'il dépendra en grande par- „ tie du choix qu'elle fera de ses géné- „ raux, du succès qu'auront ses en- „ treprises. Tous nos alliés sont pré- „ venus en faveur du maréchal de Belle- „ isle, & c'est un grand point pour „ concilier les esprits: s'il recevoit le „ commandement de l'armée, & qu'on „ lui fournit à temps ce dont il peut „ avoir besoin, je suis persuadé que le „ service de votre majesté en iroit „ mieux. Et si le maréchal de Saxe, ou quel-

„ quelqu'un de bien déterminé, étoit „ chargé de l'expédition de Westphalie, cela n'en iroit que plus rondement. Je demande pardon à votre „ majesté de la liberté avec laquelle je „ lui parle; mais je l'assure que, si „ j'étois payé pour être assis dans son „ conseil, je ne parlerois pas autrement: car pour dire vrai, il vous „ faut à la tête de vos armées des généraux capables de soutenir la discipline à la rigueur, & votre majesté „ ne trouvera pas, hors le maréchal „ de Noailles, des sujets plus propres „ pour remplir cet objet, que ceux que „ je viens de lui proposer „. 1744.

Il insiste sur les avantages de la guerre offensive.

„ Je dois ajouter encore que la plus „ grande partie des mauvais succès, „ que ses troupes ont eu en Bavière, „ sont venus de ce que l'on vouloit „ agir défensivement sur les frontières „ d'un pays ennemi: cela engage toujours celui qui se réduit à la défensive „ d'être attentif à trop d'objets, & laisse „ le champ libre à son ennemi de former les projets les plus audacieux & „ de les exécuter. Il vaut toujours

1743. „ mieux agir offenſivement, quand „ même l'on eſt inférieur en nombre : „ ſouvent la témérité étonne l'ennemi, „ & donne lieu à remporter des avan„ tages ſur lui. C'eſt ainſi que le grand „ Condé, M. de Turenne, M. de „ Luxembourg & M. de Catinat ont „ agi ; & c'eſt en agiſſant pour la plu„ part du tems offenſivement, qu'ils „ ont acquis cette gloire immortelle „ aux troupes françoiſes, & pour eux „ une réputation au-deſſus du tems & „ de l'envie. Il ne dépendra que de „ votre majeſté de remettre les choſes „ ſur le même pied. Elle nous a donné „ des échantillons de ce que peut un „ prince éclairé & ſage à la tête de ſes „ troupes. Qu'elle ordonne à ſes géné„ raux de battre partout ſes ennemis, „ & ils ſeront battus. Mais il me ſem„ ble que je m'émancipe trop, & que „ j'entre dans un détail duquel votre „ majeſté me donne des leçons. J'eſpè„ re qu'elle excuſera mes libertés en „ faveur de la pureté de mes intentions, „ & qu'elle ne doutera point, après „ les preuves que je vais lui donner,

„ de l'attachement avec lequel je ſuis, 1744.

Monſieur mon frére,
de votre majeſté,
le bon frère & allié.

Le roi de Pruſſe écrivit de ſa main au maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il inſiſtoit ſur les mêmes choſes. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuſe : " La meilleure économie d'un grand prince eſt de dépenſer l'argent à propos, & de ne le „ point ménager dans les grandes occaſions. Si le cardinal de Fleuri en „ avoit uſé ainſi, & qu'il n'eût pas „ voulu, par un eſprit d'économie déplacé, ménager les revenus du roi de „ France, l'année 41 & 42, je ne veux „ point être honnête homme, ou la „ reine de Hongrie étoit perdue; & la „ durée de la guerre fait qu'il en a „ coûté à préſent le triple & le quadruple au roi votre maître „. Noailles avoit toujours penſé de même, quoique fort éloigné des dépenſes inutiles à l'état.

Il blâme l'économie déplacée.

Lettre du roi de Pruſſe.

12 juillet.

1744.

Louis XV va au secours de ses provinces.

Lettres du roi & du maréchal de Noailles au roi de Prusse. 22 juill.

A la nouvelle de l'invasion du prince Charles, Louis ne balança point à voler au secours de ses provinces. Il laissa en Flandre environ soixante mille hommes au maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer jusqu'à la Meuse : il se mit en marche avec le reste de ses troupes. Sa réponse au roi de Prusse, qu'il écrivit en chemin, annonce une résolution inviolable d'agir pour ses alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangemens, & s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante.

Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses.

Il marque à Frédéric que la discipline est parfaitement rétablie dans les troupes françoises ; que si le prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas lui laisser passer le Rhin sans perte ; qu'on passera le fleuve à sa suite, & qu'on mettra l'empereur en état de rentrer bientôt en Bavière ; que tous les ordres sont donnés & toutes les mesures prises ; que le maréchal de Belleisle, conformément aux desirs du roi de Prusse, commandera le corps

qui doit joindre l'armée impériale ; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le siége de Fribourg ; qu'aussitôt après la fin de ce siége, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'électorat de Mayence, & même dans celui de Cologne ; & qu'on ne perdra point de vue le projet sur celui de Hanover. Toutes ses lettres confirmoient l'idée que ce grand prince avoit de lui. 1744.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 juillet ; confère avec le maréchal de Belle-isle, qui en étoit gouverneur ; rend témoignage des bonnes dispositions qu'il a faites pour la subsistance des troupes ; prie le roi d'abandonner à Belle-isle & à Coigni le soin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalousie d'autorité trouble si souvent. Il le prévient en même-tems sur la nécessité de se débarrasser des gros équipages, également dangereux par la consommation, & nuisibles au mouvement des armées. Le roi répondit sur cet article. *Je sais me passer d'équipages ; & s'il le faut, l'épaule de*

Il dispose tout à Metz.

Le maréchal de Noailles au roi. 29 juil.

Inconvénient des gros équipages.

Lettre du roi. 31 juill.

mouton des lieutenans d'infanterie me nourrira parfaitement.

1744. Coigni veut se retirer sous Strasbourg.

Un autre article, sur lequel Noailles eut moins de satisfaction, l'intéressoit vivement pour la gloire des armes françoises. Coigni, désespérant de pouvoir se soutenir sur la Loutre, vouloit se retirer sous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des suites funestes. Noailles n'en voyoit point la nécessité, il en craignoit les conséquences. La communication avec la Lorraine & les Evèchés, par conséquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue : en abandonnant le passage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville ; que le prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, feroit par-tout supérieur, & pourroit former des entreprises à son gré. C'est ce qu'il représenta fortement au maréchal de Coigni : il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer ses raisons ; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût abso-

Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader.

Instruct. pour M. de Crémille, du 29 juillet.

lument rester dans son poste, à se retirer du côté des montagnes, & non sous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne seroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, persista dans son sentiment, après avoir tenu un conseil de guerre, & alla camper à Bischen. 1744.

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé sur le champ par les Autrichiens. Alors il quitta son camp de Bischen pour défendre, comme on le lui avoit conseillé, la gorge des montagnes.

Saverne est occupé par les ennemis.

Le maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au roi, combien il lui paroissoit étrange qu'un général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort si considérable, se mît par sa position hors d'état de le recevoir: il souhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le caractère indulgent & facile de Louis XV se découvre bien dans sa réponse: „ Vous deviez être sûr que M. de „ Coigni se retireroit sous Strasbourg, „ l'ayant toujours mandé, ayant as-

Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

Lettre du roi. 31 juillet.

1744. „ ſemblé un conſeil pour cela, & ne „ pouvant ſubſiſter ailleurs à ce qu'il „ dit. Et il faut que ce ſoit cette der- „ nière raiſon qui l'ait déterminé à ce „ parti-là ; car tout y étoit contraire, „ & je ne préſume pas aſſez mal de „ mon prochain, pour croire qu'en ce „ moment-ci, où j'arrive en perſonne „ avec un gros détachement pour me „ joindre à lui, d'autres raiſons puiſ- „ ſent y avoir eu part. Pour ce qui eſt „ de l'ordre, s'il s'eſt retiré ſous Stras- „ bourg, & que le prince Charles ſoit „ en forces entre nous deux, de remar- „ cher en avant, il me fait un peu de „ peine : car c'eſt préciſément le con- „ traire de ce que vous lui avez fait „ mander, de ne point haſarder d'ac- „ tion juſqu'à notre jonction. Je vous „ l'envoie pourtant ; car vous & M. de „ Belle-isle devez en ſavoir plus que „ moi ſur pareilles choſes „.

Interprétation de cet ordre.

Lettre du maréchal de Coigni. 12. Août.

Noailles eut ſoin d'avertir Coigni que l'ordre du roi, de ſe rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas ſe prendre littéralement : que c'étoit une de ces occaſions où il falloit ſe décider

pour le bien du ſervice, en écartant tous les motifs perſonnels; que s'il avoit quelque ſcrupule à cet égard, il le prenoit ſur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop haſardeux; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas de beſoin, d'autres moyens de ſe joindre. Ces inquiétudes ceſſèrent quand on ſut la nouvelle poſition de Coigni, & on ne penſa plus qu'à chaſſer les Autrichiens. 1744.

Le roi arrive à Metz le 4 Août. Peu de jours après, il y eut les premières atteintes d'une maladie, qui fut pour lui l'époque la plus glorieuſe, puiſqu'elle remplit de conſternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour ſa perſonne. Noailles étoit déjà en marche. Tandis que les troupes s'aſſemblent à Scheleſtatt, il va le 9 conférer avec Coigni. Ces deux maréchaux agirent de concert, comme ſi le monarque eût été préſent.

Maladie du roi à Metz.

Noailles marche aux ennemis.

Il étoit impoſſible que ſa maladie n'apportât quelque retardement aux

Action particulière du

1744. duc d'Harcourt. *Journal envoyé par le maréchal de Noailles au roi de Prusse le 1er. sept.*

opérations. Cependant on s'aperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les François. Le duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps séparé. Il attaque le 13 le général Nadasti à Saverne ; & il met en fuite les ennemis. Le prince Charles ayant fait marcher une partie de son armée, Harcourt se retire en bon ordre, après avoir rasé les retranchemens des Autrichiens. Le prince repasse la Sorn. On se dispose à le resserrer vers le Rhin.

Camp. de Bischem.

Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Schelestatt, pour se mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Bischen le 17 : Coigni vient se camper à leur gauche, & l'armée impériale arrive au même endroit.

On cherche à combattre

Les ennemis étoient à trois lieues de là sur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux : on fait des dispositions pour les tourner, & pour se ménager l'occasion de les combattre. Le 20, on passe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt : on s'attendoit à une action : on se met en bataille ;

on s'avance ſur le corps de Nadeſti, compoſé de cinq à ſix mille hommes de troupes légères; mais on ne peut le joindre. Enfin on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandonnent ſans combat, & ſe retirent au-de-là de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachemens, pour attaquer s'il eſt poſſible leur arrière-garde, & couvrir la marche de l'armée. 1744.

Le lendemain on force les retranchemens de Suffelsheim; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim: mais les ennemis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en avant jusqu'à un ruiſſeau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuſes. On ſe propoſe d'y attendre la pointe du jour: car la nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obſcurité effraye les chevaux, qui étoient en aſſez grand nombre ſur la chauſſée, à la ſuite des maréchaux de Noailles & de Coigni: ils ſe culbutent avec les cavaliers; ils ſe précipitent, & met-

Marche rapide.

Combat de nuit.

1744. tent le désordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruisseau, ensuite un second fossé défendu par un retranchement; passer sur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers; emporter deux espèces de redoutes qui défendoient le pont; mettre leurs fusils en bandoulière, parce qu'ils étoient trop serrés pour se servir de la baïonette; fondre le sabre à la main sur les grenadiers ennemis, les dissiper, les poursuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du soir. Trois heures de plus auroient assuré une victoire complette.

Intrépidité de nos grenadiers.

Le prince Charles repasse le Rhin.

On se rangea sur le champ de bataille, dans l'espérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens se retirèrent toute la nuit, à travers des bois & des marais: ils repassèrent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs grenadiers n'ayant pas eu le tems de passer le fleuve, se répandirent dans les bois

De peur qu'ils ne fussent massacrés, on promit des récompenses aux paysans qui les arrêteroient prisonniers. Le prince Charles se préparoit depuis long-temps à la retraite : il avoit eu le tems de mettre les bagages en sureté. 1743.

On ne pouvoit que louer les troupes françoises.

Noailles, dans la relation qu'il envoya au roi de Prusse, fait l'éloge des troupes françoises par le simple exposé des faits. Elles marchèrent en un jour de Brumpt à Haguenau & Bischwiller, de-là à Drusenheim, à Auguelheim & encore plus loin; elles n'eurent pas même le tems de manger : les détachemens furent plus de trente heures dans cette situation ; & loin que les soldats murmurassent, ils soutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée passa bientôt le Rhin sans obstacle.

Schmettau envoyé par le roi de Prusse.

Le roi de Prusse, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui expliquer son plan d'opération, & surtout pour lui faire sentir la nécessité d'opérer avec vigueur. Il

Le roi de Prusse au-

1744. mar. de Noailles. 29 juillet.

l'annonça au maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ses desseins politiques) de ne point parler à ce Prussien de l'alliance entre les deux couronnes: *Il n'est instruit que des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il soit informé du reste*; sans doute parce qu'il se défioit de l'indiscrétion de sa langue.

Il refuse de suivre l'armée.

Si Schmettau avoit voulu se rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita instamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni de célérité. Il voulut rester à Metz; & là, se livrant à son imagination bouillante, il supposa qu'on devoit détruire l'armée du prince Charles, il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction; il écrivit à Seckendorff une lettre extrêmement vive, où Noailles n'étoit point épargné, & dont il se répandit des copies; il compromit témérairement le comte d'Argenson & le maréchal de Belle-isle, comme ayant approuvé ses idées;

Ses imprudences & ses intrigues à Metz.

enfin ses discours & ses écrits ne pouvoient produire que du mal.

1743.

Noailles s'en plaint au Roi de Prusse.

Lettre du 1er septembre.

C'est sur quoi Noailles ouvrit son cœur au roi de Prusse. " Tandis que „ j'avois la douleur, sire, de savoir „ mon maître dangereusement malade ; que j'en étois éloigné ; que dans „ une circonstance aussi critique, on „ m'avoit confié le commandement de „ son armée principale ; que je ne négligeois rien pour remplir toutes les „ vues que le roi s'étoit proposées, „ tant par rapport à la sureté de son „ royaume que par rapport au service „ de ses alliés ; il m'est revenu que le „ maréchal de Schmettau m'accusoit „ de lenteur, & en quelque manière de „ manquer à ce que je devois aux intérêts de mon maître & à ceux de „ ses alliés.... Je ne cherche point, „ sire, à rendre les avantages remportés sur le prince Charles plus considérables qu'ils ne le sont. Il a „ repassé le Rhin avec honte & avec „ perte : chaque jour le confirme par „ beaucoup de circonstances, qu'il seroit trop long de rapporter à V. M.

Il lui prouve la fausseté de ses imputations.

1743. „ Trois heures de jour de plus, son „ armée auroit été perdue. L'armée du „ roi a fait pour la combattre une „ marche dont il y a peu d'exemples; „ & le moment où l'on a attaqué les „ ennemis pour le second combat du „ jour, (à neuf heures du soir) suffit „ pour faire connoître avec quelle in-„ tention & quelle volonté on mar-„ choit à eux. Le journal que j'envoie „ à V. M. lui démontrera qu'il n'y a „ pas eu un jour de perdu „.

„ Il n'est pas de la prudence, sire, „ de censurer les manœuvres de guer-„ re, lorsqu'on est éloigné des lieux où „ elles se passent; & il feroit injuste de „ révoquer en doute la droiture de „ mes intentions „.

Se tenir en garde contre les projets trop vastes.

„ Qu'il soit permis à un homme qui „ sert depuis 52 ans, qui doit avoir „ quelque expérience, & qui s'intéresse „ véritablement à la grandeur & à la „ gloire de votre majesté, de la mettre „ en garde contre des imaginations de „ guerre, dans lesquelles on ne pèse ni „ les avantages ni les inconvéniens „ d'un projet; où l'on se laisse séduire

„ par les apparences du grand & du „ vaste, où l'on ne combine ni les „ mesures ni les moyens, & d'où il „ résulte que l'on se précipite dans les „ plus grandes difficultés & les plus „ grands dangers, en croyant n'entre- „ prendre rien que de possible & de „ facile. Ces imaginations sont bien „ différentes du vrai génie de guerre, „ qui est réfléchi, qui connoît des prin- „ cipes & des régles, & qui fait que „ ce n'est qu'avec une extrême cir- „ conspection, qu'on se garantit des „ écarts d'un zèle & d'une ardeur in- „ considérés „.

1743.

Le vrai génie de la guerre est circonspect.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuses à Noailles; & le roi de Prusse ne tarda point à reconnoître ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alsace, que ce qui avoit été fait. Ce prince exécutoit ponctuellement sa promesse. Il se mit en marche au tems marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 septembre. " Prague ne tiendra que peu „ de jours, écrivit-il au maréchal; il „ feroit à souhaiter que vous autres

Expédition de Prague.

Lettre du 10 septembre.

1743. „ François remplissiez aussi religieu„ sement ce dont nous sommes con„ venus ensemble, que cela se fera du „ côté des Prussiens „. Ses inquiétudes étoient sans doute entretenues par les lettres de Schmettau.

Noailles envoie du-Mesnil au roi de Prusse.

Après la retraite de l'armée autrichienne, Noailles lui envoya M. Du-Mesnil, brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au roi de Prusse des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une manière précise qu'elles étoient ses intentions sur celles de l'armée impériale. Les instructions qu'il lui donna, datées du 1 septembre, contenoient tous les éclaircissemens qu'on pouvoit souhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zèle pour la cause commune.

Leur première entrevue.

Du-Mesnil arriva le 13 septembre au camp de Prague, trois jours avant que le roi de Prusse entrât dans cette ville, dont la garnison fut prisonnière de guerre. Quoique prévenu sur la difficulté de lui répondre, il se trouva

embarrassé par ses questions & ses discours. Ses plaisanteries sur quelques-uns de nos généraux, en présence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux situations épineuses. Du-Mesnil se contint. Le roi de Prusse insistant & lui disant: " Voilà vos généraux, répon-„ dez „, *Sire*, répondit-il, *nous sommes dans l'usage en France de respecter le choix du roi notre maître, lorsqu'il a honoré quelqu'un de sa confiance & du commandement de ses armées.* Quant au maréchal de Noailles, Frédéric n'en parla qu'avec considération en public, qu'avec estime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins sonder l'envoyé sur son caractère, & il en reçut cette réponse: " Tout François „ bon citoyen doit le respecter; celui „ qui le connoît, & qui a le bonheur de „ vivre souvent avec lui, doit l'aimer; „ celui qui, comme moi, lui a beau-„ coup d'obligations, doit lui être at-„ taché; & je m'en fais honneur & „ gloire „. Je rapporte ces discours d'après le mémoire de Du-Mesnil: on

1744. *Mém. de M. du-Mesnil.*

le ſoupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtiſan.

1744.

Audience particulière.

Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague, qu'il eut une audience particulière. Elle dura trois heures. Tous les objets de ſa miſſion y furent diſcutés. Il préſenta deux mémoires qu'il étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit pluſieurs fois le roi de Pruſſe en les liſant; & il approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée impériale par la rive droite du Danube. Les diſcours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le roi les blâma ſans détour, aſſura que le maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entièrement ſur ſa probité, qu'il eſpéroit de ſes talens & de ſon zèle qu'on pouſſeroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieuſement. Il ajouta: *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à ſouffrir des friponneries de votre cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit ſur les cabales, ſur les inconvéniens qui en réſultent: intrigues,

Ibid.

Frédéric rend juſtice au maréchal.

tracasseries d'hommes & de femmes, galanteries qui occasionnent de grandes & de petites choses. Il savoit des détails sur tout le monde, sur Du-Mesnil lui-même, qui en fut singulièrement étonné. 1744.

Frédéric témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'estime, d'attachement & de respect. Il s'applaudissoit de faire avec lui, avec l'empereur & le roi d'Espagne, une alliance capable d'imposer à toute l'Europe. *Je suis bien aise*, dit-il, *de remplacer les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à présent c'est un corps sans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en sera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la maison d'Autriche* ; il vouloit qu'on se hâtât de finir, sur-tout qu'on eût grand soin de réparer & de fortifier les troupes de l'empereur ; il conservoit toujours quelque méfiance, & ne dissimula point que, si l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, si l'on ne se mettoit pas en état de pousser vigoureusement la guerre, il ne seroit point embarrassé,

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

Ibid.

Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur.

& qu'il sauroit bien prendre son parti.

1744. Il rectifie ses idées sur Hanover.

Aux longs mémoires du maréchal de Noailles, le roi de Prusse fit seulement deux apostilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit sa propre idée, d'envoyer un corps de troupes françoises contre l'électorat de Hanover. Je crois, dit-il, que la destination du corps du bas-Rhin doit être „ de causer beaucoup d'appréhension „ au roi d'Angleterre, sans frapper le „ coup effectivement: car si l'on commettoit quelques hostilités dans le „ pays de Hanover, on donneroit à la „ Russie & au Danemarck beau jeu de „ se mêler de cette guerre; & mon „ avis est qu'il faut plutôt diminuer le „ nombre de nos ennemis que l'augmenter „. Par l'autre apostille, il représentoit la nécessité de rétablir incessamment l'armée impériale, & de former des magasins, de manière que tout fût prêt au mois de mai. " Car le „ grand avantage, dit-il encore, à l'espèce de guerre que nous faisons, est „ pour celui qui remue le premier. Il „ oblige l'ennemi à se régler sur lui;

Il recommande de prévenir l'ennemi.

„ & qui peut à la guerre réduire son „ ennemi à cette nécessité, a gagné „ toute la campagne „. 1744.

Ce héros, d'un génie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuse activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ses armées que rien n'égaloit pour la discipline, ambitieux de puissance autant que de gloire, déclara enfin qu'il alloit se porter à Budweis & Tabor, qu'il se dirigeroit ensuite sur les mouvemens des Autrichiens, qu'il desiroit que le prince Charles vînt à lui, qu'il marcheroit au-devant; qu'il vouloit lui livrer bataille & lui tuer vingt mille hommes. L'événement ne répondit pas à ces magnifiques espérances.

Sa confiance en ses forces.

Ibid.

D'un autre côté, Louis XV guérissoit, & devoit bientôt se préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 août au maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permission d'aller à Metz conférer avec les ministres : *Je serai ravi de vous revoir, M. le maré-*

Lettre de Louis après sa maladie.

1744. *chal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir ; il est bien vrai que c'est des portes de la mort. Ce n'a pas été sans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin ; mais la volonté de dieu n'étoit pas que j'y fusse, & je m'y suis soumis de bon cœur : car il est bien vrai qu'il est le maître de toutes choses, mais un bon maître. En voilà assez je crois, pour une première fois.*

Il rejoint l'armée.

Ces sentimens de religion, réveillés par la présence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 octobre à Strasbourg ; de-là il se rendit en personne au siége de Fribourg, commencé par le maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile alors que la saison étoit plus mauvaise.

Siége périlleux de Fribourg.

Les pluies continuelles, les débordemens inondèrent presque tout le pays aux environs de la place. Les soldats passèrent des nuits entières dans les boues & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & soutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies causoient d'ailleurs

leurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée ſans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'eſt ce que Noailles écrivoit le 2 novembre au roi de Pruſſe. Fribourg fut pris quelques jours après. La préſence du roi avoit ſoutenu tous les courages. 1744.

Belle campagne du maréchal de Saxe.

En Flandre, le maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deſſeins par ſa ſeule poſition, les déſola par les partis qu'il envoyoit à la guerre, rendit ſon armée excellente; & cette campagne, comparable à celles de Turenne, ſervit de prélude aux ſuccès brillans des autres campagnes. Noailles triomphoit de la gloire d'un général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En répondant à une de ſes lettres: " Je ſuis un peu choqué, dit-il, „ des termes de reconnoiſſance & de „ bonté que vous y employez. Vous „ me devez de l'amitié, & vous ſeriez „ injuſte ſi vous me la refuſiez, puiſ-

Noailles, fidèle à l'amitié.

Lettre du 2 novembre.

1744. „ que perſonne ne vous eſt plus ſincè„ rement attaché que moi; mais je „ vous prie qu'il ne ſoit plus queſtion „ de complimens entre nous „. Leur amitié devint de jour en jour plus étroite, & contribua beaucoup au ſuccès des opérations.

Eclat produit par les imprudences de Schmettau.

Cependant les imprudences de Schmettau occaſionnoiènt un éclat fâcheux: elles dévoilèrent des intrigues de cour formées pendant la maladie du roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce général pruſſien ayant été interceptés, la reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un reſcrit où elle tâchoit de prouver par ces lettres mêmes, que ſes ennemis attaquoient la liberté germanique. Le reſcrit & les autres pièces furent imprimés, & ſe vendirent ſecrettement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 ſeptembre au roi de Pruſſe, injurieuſe pour le gouvernement de France, mais en particulier pour le maréchal de Noailles.

Ses lettres injurieuſes

Le maréchal de Belle-isle y étoit re-

présenté comme blâmant sa conduite, la lenteur de ses opérations, ses foibles efforts contre le prince Charles, dont il auroit dû détruire l'armée. On supposoit que Louis XV avoit senti vivement cette vérité. On appelloit Belle-isle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui seuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particulière du roi, dont les détails tendoient à décréditer les généraux. Ce recueil contenoit aussi une lettre du Prussien à l'empereur, à qui il disoit que le tems étoit venu de brusquer les choses, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'empire.

1744. pour Noailles.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant son indignation de la licence de Schmettau à flétrir les généraux & les ministres, pour élever Belle-isle sur leurs ruines, *selon les vues de sa cour; comme s'il étoit le seul homme de France doué de lumières & de capacité.* Il observoit que la cour de Berlin ne remuoit probablement, en sa faveur, tant de ressorts &

Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle.

Ibid.

1744. de cabales, qu'afin que redevable à elle seule de l'accompliſſement de ſes deſſeins, & parvenu au rang de premier miniſtre, il dépendît abſolument de ſes volontés; & qu'elle pût à ſon gré ſe ſervir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue expoſée en 1742.

S'il avoit donné lieu à des ſoupçons.

Il ſeroit téméraire de prononcer ſur les vues & les intentions ſecrettes de Belle-isle. Ses liaiſons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci aſſuroit lui avoir donnée de ſa lettre à Seckendorff, la demande que le roi de Pruſſe avoit faite de lui confier l'armée de Bavière, pouvoient s'interpréter d'une manière beaucoup moins défavorable; & il ſe fondoit ſans doute ſur le beſoin que l'on avoit de la cour de Berlin.

Noailles écrit fortement au Roi. Mémoire du mois de novembre.

Le maréchal de Noailles crut devoir mettre ſous les yeux du roi ces différentes pièces. Il y joignit un mémoire, où il dit: "V. M. aime la vérité, elle „ eſt jalouſe de l'honneur & de la di„ gnité de ſon gouvernement: elle eſt

„ ennemie des cabales : j'ai plus lieu „ que qui que ce ſoit de penſer qu'elle „ eſt ſenſible à l'attachement, au zèle, „ au reſpect, & ſi j'oſe le dire, à l'a- „ mour & à l'affection que l'on a pour „ ſa perſonne. C'eſt le ſeul mérite que „ je réclame, & je m'eſtimerai ſuffi- „ ſamment récompenſé, ſi V. M. en „ eſt auſſi perſuadée que les ſentimens „ de mon cœur me le font deſirer, & „ qu'ils m'excitent à le mériter „. Il réfute enſuite les allégations de Schmettau. Celui-ci prétendoit que, dès le 12 août, on pouvoit marcher aux ennemis : & cependant les dernières troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire ; il ſe plaint de l'indécence avec laquelle ce Pruſſien, pendant la maladie du roi, a répandu dans Metz ſes fauſſetés & ſes déclamations.

1744.

Il réfute Schmettau.

" Ce qui eſt encore, j'oſe le dire, „ ſouverainement indécent, ajoute-t- „ il, eſt que la publicité des relations „ de M. de Schmettau va faire con- „ noître à toute l'Europe, qu'il y a

Noailles ſe plaint des cabales de cour.

1744.

Il eſt prêt à ſoutenir tout ce qu'il avance.

„ des cabales au milieu de ſa cour, en„ tre ſes propres ſujets & les étran„ gers, pour ſeconder les vues d'une „ faction particulière.... Je n'avance „ rien dans ce mémoire, ſire, que je „ ne ſois prêt de le dire en préſence „ de M. de Schmettau & de M. de „ Belle-isle. Je n'ai jamais refuſé à M. de „ Belle-isle la juſtice qui lui étoit due : „ votre majeſté en eſt témoin, & de „ la facilité même avec laquelle j'avois „ oublié tous les griefs que je pouvois „ avoir contre lui. Je diſſimulerois „ inutilement à V. M. que je ſuis „ affecté & touché. Mes intentions „ ſont pures & ſont droites : il eſt bien „ triſte d'être expoſé à de pareilles „ épreuves, lorſqu'on ſert un bon „ maître, & que l'on n'eſt occupé que „ de ſa gloire & du bien de ſon ſer„ vice „. Ses plaintes étoient d'autant plus juſtes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours ſervi de régle, même quand il avoit eu à blâmer quelques perſonnes.

Rappel de Schmettau.

Schmettau fut rappellé par le roi de Pruſſe, qui écrivit encore au maréchal

de Noailles dans les termes les plus satisfaisans : 1744.

" Je ne m'arrête point à vous faire ,, des complimens à l'occasion du dernier décembre & du premier janvier. ,, Je ne vous souhaite que de la santé : ,, vous possédez le reste. Je n'ai autre ,, chose à ajouter à cela, sinon de vous ,, dire que le rappel du maréchal de ,, Schmettau a été occasionné principalement par les discours & lettres ,, qu'il a écrits sur votre sujet, & sans ,, consulter seulement mon avis. Témoins le mémoire qu'il a présenté au ,, roi de France pour le dissuader de raser les fortifications de Fribourg, ,, &c. J'espère que vous sentirez par ,, ces démarches les égards que j'ai ,, pour vous, & combien je suis, monsieur le maréchal, votre très-affectionné ami ,,.

Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles. *Le roi de Prusse. 17 janvier 1745.*

La meilleure justification de Noailles, s'il en avoit eu besoin, c'étoit l'évacuation de la Bohême par les Prussiens. Le roi de Prusse éprouva, comme tous les généraux, ce que peuvent à la guerre les contretems, le manque

Ce prince avoit reculé lui-même.

1744. de vivres, les hasards imprévus. Il fut trompé par de faux avis; il fit de faux mouvemens. Loin d'attaquer le prince Charles avec trop de risques, il recula devant lui, jusqu'à repasser l'Elbe le 8 novembre. Il laissa passer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la garnison de Prague de venir le joindre en Silésie. La Saxe venoit de se déclarer pour l'Autriche; *le marteau d'or des Anglois*, pour me servir de ses propres termes, *avoit ouvert les portes de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable.* Frédéric auroit été accablé, s'il n'eût pris conseil des circonstances.

Relation de la campagne du roi de Prusse.

Il avoue ingénument ses fautes.

Il écrivit lui-même la relation de sa campagne, & l'envoya au maréchal de Noailles. Il y avoue ingénument deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la prise de Prague; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres, & en n'y laissant qu'une trop petite garnison; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilsen, mais de s'être

porté sur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux postes en 1741, comme la perte de toutes leurs affaires; & de plus, l'empereur, Seckendorff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la nécessité de les occuper. 1744.

La France remplissoit ses engagemens à son égard.

Ce monarque guerrier ne pouvoit se plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le prince Charles ne pût arriver en Bohême que vers la fin de septembre; & le prince Charles n'y étoit arrivé qu'en octobre. Il vouloit que l'empereur rentrât en Bavière, & l'empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée impériale forte de soixante mille hommes; on y destinoit des sommes immenses; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'électorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ses engagemens avec autant de grandeur que de fidélité.

Belle-isle prisonnier.

Cependant Belle-isle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage pour conférer avec le roi de Prusse,

1744. *Lettre au maréchal de Belle-Isle, 15 décemb.*

qu'il s'attendoit à des reproches de sa part. Noailles, dans sa réponse, après lui avoir exposé les faits : " Je crois, „ dit-il, que vous êtes en droit, que „ vous pouvez & que vous devez par- „ ler avec force, avec dignité & avec „ fermeté „. Le maréchal de Belle-isle se mit en route avec le comte son frère. Mais passant par l'électorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits prisonniers en Angleterre : événement qui excita de grandes plaintes.

Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangères.

Jamais le zèle & l'activité du maréchal de Noailles n'avoient eu tant d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la place restoit vacante, quoique Noailles pressât le roi de la remplir, toute la correspondance des affaires étrangères passoit par ses mains : il en rendoit compte ; il remettoit ensuite les dépêches à M. du Theil, premier-commis distingué, qui répondoit aux ministres. Le comte d'Argenson ex-

pédioit ce qui demandoit la ſignature d'un ſecrétaire d'état. La correſpondance ſuivie du maréchal avec Chavigni, pour les affaires d'Allemagne, étoit ſeule une grande occupation. En même-tems il écrivoit à l'empereur, au roi de Pruſſe, aux généraux françois, des lettres profondément raiſonnées. On ne peut voir les monumens de ſon travail, ſans admirer comment un ſeul homme pouvoit y ſuffire. 1744.

Il demande qu'on nomme un miniſtre.

Cependant les affaires étrangères, partagées entre un miniſtre général d'armée, un ſecrétaire d'état & un premier-commis, devoient néceſſairement ſouffrir d'un tel partage. Le maréchal excelloit dans cette partie : le roi vouloit le charger de tous les détails ; mais il repréſenta qu'ils étoient incompatibles avec les ſoins du commandement. A la fin de la campagne, il inſiſta ſur la néceſſité de nommer un autre miniſtre pour des fonctions ſi eſſentielles. — M. de Villeneuve, à qui la place fut offerte, s'excuſa ſur des raiſons de ſanté. Louis ſe décida en faveur du

D 6

1744. marquis d'Argenſon, frère aîné du miniſtre de la guerre.

LIVRE SIXIEME.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occaſionnoit tant de périls, de ſoucis & de dépenſes, avoit trop de peine à ſe conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconſidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ſes états, lui faiſoient perdre de vue & les régles de la guerre, & les riſques de la précipitation. Ses miniſtres, ſes courtiſans flattoient ſes deſirs, pourſuivoient leurs intérêts particuliers, penſoient peu à la cauſe commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, ſelon le plan du maréchal de Noailles, que le roi de Pruſſe avoit approuvé, de rentrer en Bavière par la rive droite du Danube, & de préférer les avantages certains aux progrès rapides. Mais après la retraite

du prince Charles, l'empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, diſtribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce prince avoit un défaut des plus dangereux, celui de réſiſter aux bons conſeils. 1744.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zèle peut inſpirer, gémiſſoit de ſes fauſſes démarches. Il en repréſentoit les conſéquences à Chavigni, qui ſe trouvoit à portée de les faire ſentir fortement. Il l'avertiſſoit que non-ſeulement le miniſtère de Verſailles, mais le public prenoit des impreſſions fâcheuſes, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce prince, pour le mettre en garde contre les piéges de la flatterie & de l'intérêt, pour le détourner enfin d'un ſyſtême, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funeſtes inconvéniens. 1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les ſuites.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'empereur. Le chagrin

La mort de l'empereur

1745. rend ses conseils inutiles. *Lettre du 1. février.*

l'avoit rongé, les maladies le consumèrent; il expira le 20 janvier 1745, infiniment malheureux par son élévation même. " L'empereur vous eût su „ grand gré, marquoit Chavigni au „ maréchal, de vos avertissemens & „ de vos conseils: je les transmettrai „ à son fils. Je n'excuse point la con„ duite du père. Je doute que quel„ qu'un dans le monde lui ait jamais „ dit plus de vérités que moi. On a „ raison de se récrier contre ses mi„ nistres & ses généraux, mais sa faci„ lité lui a fait plus de mal que leurs „ conseils. Je n'aperçois que trop qu'il „ y a en France un levain qui fermen„ te, & qui peut être dangereux, au „ grand préjudice de la gloire du roi, „ de la réputation de ses engagemens „ & de l'honneur de sa couronne. Mais „ telle est notre nation, de se lasser

Dégoût de Chavigni.

„ de tout, même du bien. . . . Nous „ en dirons davantage un jour à Saint „ Germain. L'état de ma santé, mes „ intérêts domestiques qui sont dans la „ plus grande confusion, ma philo„ sophie, tout me détermine à ménager

„ doucement ma retraite ; & j'y réussi-
„ rai s'il plaît à dieu „.

1745.

A cette nouvelle qui changeoit l'état des choses, Noailles prévit les événemens, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres mesures ; mais le ministère ne profita point de ses lumières. Son sentiment est développé dans un lettre à Chavigni. „ Il me paroît
„ bien difficile de soutenir, sans avoir
„ un empereur pour chef, un systême
„ dont le succès a rencontré de grands
„ obstacles, lorsque l'électeur de Ba-
„ vière étoit revêtu de la dignité impé-
„ riale. Voici un jeune prince qu'on
„ ne doit point abandonner, mais qui
„ est sans troupes, sans argent, sans
„ crédit & peut-être sans conseil, à
„ qui l'empereur a laissé un héritage de
„ trop peu de considération, pour es-
„ pérer de lui former un parti capable
„ de l'élever & de le maintenir sur le
„ trône. Parmi les autres électeurs, je
„ ne vois de compétiteur contre le
„ grandduc (François de Lorraine,
„ mari de la reine de Hongrie) que
„ l'électeur de Saxe, si la vue de cette

Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe.

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 6 février.

„ dignité peut le tenter. Je ne vois
1745. „ alors aucune ressource, qui puisse
„ faire prendre à la maison de Lorraine
„ l'ascendant qu'avoit celle d'Autriche.
A son refus, ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc. „ Mais si l'électeur de Saxe s'y refuse,
„ en vain tenteroit-on de remplir le
„ trône par l'électeur de Bavière. Reste
„ dans ce cas à examiner, s'il ne fau-
„ droit pas même concourir à ce qu'on
„ ne pourroit pas empêcher, & la ma-
„ nière de le faire pour en tirer une
„ paix convenable au roi & à ses al-
„ liés „.

Ses conseils sont inutiles. C'étoit raisonner en sage politique. Il n'y avoit certainement que deux partis à prendre; ou de procurer l'empire, si on le pouvoit, au roi de Pologne, électeur de Saxe: & la ligue d'Allemagne pouvoit alors se maintenir; ou de traiter avec la reine de Hongrie: & plus elle desiroit avec ardeur l'élection du grand duc, plus la paix auroit été facile & avantageuse. Tout invitoit à saisir l'occasion. Noailles ne négligea rien pour en faire sentir l'importance.
Animosité funeste con- Mais on inspira au roi des résolutions fort différentes. On ne consulta que

l'animosité contre l'héritière de la maison d'Autriche. On ne vouloit absolument point que son mari fût empereur : le marquis d'Argenson déclara qu'on emploieroit *jusqu'au dernier soldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux ministres dans les cours étrangères ; & non-seulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attisa le feu de la guerre sans prévoir les suites de l'embrâsement.

1745. tre la maison d'Autriche.

Les ministres ne se concertoient point entr'eux ; chacun dans son département étoit absolu. Point de comité où l'on préparât & discutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ?

Point de concert entre les ministres.

Comme il étoit essentiel de connoître les dispositions du roi de Pologne, le maréchal de Saxe, par le conseil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre cour. Ce prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale,

Réponse sage de l'électeur de Saxe aux propositions de la France.

Lettre & mémoire du roi de Po-

1745. logne. 26 mars. quoique les charges lui en paruſſent très-peſantes, mais qu'il ne pouvoit deſirer d'y parvenir par les armes; que ſon devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'empire lui étoit plus cher que toute autre choſe; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout ſon pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y ſeroit appelé par les ſuffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'empire; que la France elle-même auroit à ſe repentir d'une élection forcé qui perpétueroit la guerre; enfin, que ſi Louis XV lui procuroit par ſon crédit la pluralité des voix, il étoit *aſſez diſpoſé* à devenir empereur, ne fût-ce que pour ſe voir en état de travailler au rétabliſſement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du roi, dont il faiſoit un cas très-diſtingué *.

---

* Selon l'auteur du *ſiècle de Louis XIV*, „ la cour de France fut refuſée: l'électeur „ de Saxe n'oſa accepter cet honneur, ni ſe

Dès qu'on sut les dispositions de ce prince, il ne restoit d'autre parti que celui de la paix, si l'on vouloit agir avec prudence. La cour de Vienne en fit des ouvertures: le roi de Prusse lui-même s'y seroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ses intérêts. Cependant les fausses idées qu'on avoit suivies au commencement prévalurent encore: on crut qu'il falloit anéantir la maison d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-tems en Europe que celle de France; & l'on donna l'exclusion au grand-duc: comme si l'on avoit eu droit de gêner les suffrages du corps germanique, comme si d'ailleurs on avoit eu des forces suffisantes pour y réussir. Le maréchal de Noailles représenta en vain les inconvéniens de cette démarche. Le ministère étoit prévenu, & se précipita.

1745. On manque l'occasion de faire la paix.

Exclusion donnée à l'archiduc.

Une si mauvaise politique eut d'a-

La ligue de

„ détacher des Anglois, ni déplaire à la „ reine. Il fut le second électeur de Saxe qui „ refusa d'être empereur „. On voit ici à quoi se réduisoit ce refus.

bord les ſuites qu'elle devoit avoir. La
1745. Francfort ſe rompt. ligue de Francfort ſe rompit. Le nouvel électeur de Bavière, forcé de ſortir de ſa capitale, tant les diſpoſitions de ſon père avoient été mal conçues, fit un accommodement avec la reine, ſans quoi il alloit perdre ſes états ; le landgrave de Heſſe retira ſes troupes ; l'électeur Palatin n'eut de reſſources
La France preſque ſans alliés. que dans la neutralité ; le roi de Pruſſe, ſeul allié que la France conſervât en Allemagne, & qu'elle ne pouvoit plus ſecourir que par une diverſion inſuffiſante, devoit néceſſairement être contraint de traiter avec l'Autriche ; & les prétentions démeſurées de la cour d'Eſpagne, où la reine Elizabeth Farnèſe décidoit de tout, rendoient ſon alliance moins utile qu'onéreuſe. On avoit déclaré la guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre : on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les ſoutenir.

Noailles repréſente au roi le triſte état C'eſt ce que Noailles expoſa courageuſement au roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les

fautes de ſes miniſtres. „ La ſituation „ du royaume, dit-il, eſt plus déplorable, qu'elle ne l'étoit en 1704 après „ la bataille de Hochſtet. Il a fallu continuer la guerre depuis 1704 juſqu'en „ 1714, & on n'a pu la ſoutenir que „ par des moyens forcés. Depuis la paix „ on n'a pris aucunes meſures pour „ diminuer le fardeau des dettes : on „ n'a eu aucune prévoyance pour ſe „ préparer des fonds en cas d'une „ guerre nouvelle. La guerre préſente „ a déjà coûté des ſommes exorbitantes, dont une partie très-conſidérable a paſſé dans le pays étranger, & „ ne pourra de long-tems rentrer dans „ l'état. Enfin, ſire, on ſupporte encore aujourd'hui le poids de la dernière guerre ; il s'eſt augmenté par la „ guerre actuelle ; & malheureuſement „ loin que l'on puiſſe eſpérer d'en voir „ bientôt la fin, elle ne fait en quelque „ manière que commencer par rapport „ à la France „.

1745.
du royaume.
Mém. au roi. 29 avril.

Après ces triſtes vérités que l'expérience fit trop bien ſentir, le maréchal obſerve qu'il eſt preſque indiſ-

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur

1745. Conseil.

pensable de n'agir offensivement que d'un côté ; que le roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reste plus de choix à faire ; qu'il faut se mettre en état de défense ailleurs ; que la proposition de conserver une armée dans l'empire est déraisonnable ; qu'une armée n'y pourroit même empêcher l'élection du grand-duc, les électeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort ; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la cour de Vienne armera probablement l'empire contre nous ; & qu'alors elle fera passer une grande partie de ses forces en Italie, où il est à craindre que les Espagnols ne puissent pas lui résister.

Il excite à prendre les moyens convenables.

„ Quelque grand que soit le mal, „ conclut-il, & quoique celui dont on „ est menacé soit encore plus grand, „ on doit, sire, s'armer de courage & „ de patience : il faut chercher les „ moyens de prévenir les malheurs, „ & l'on pourra peut-être les trouver. „ Mais vainement s'en flatteroit-on, à „ moins qu'on ne change de mesures „ à plusieurs égards, qu'on ne forme

„ un plan & un ſyſtême de conduite, 1745.
„ que V. M. elle-même n'en ſuive
„ l'exécution avec attention & fer-
„ meté, & qu'on ne ſupprime ou di- Economie.
„ minue les dépenſes qui ne ſont point
„ indiſpenſables, pour fournir aux ob-
„ jets les plus néceſſaires. Sans cela,
„ ſire, tous les mémoires & les projets
„ qu'on pourra préſenter à V. M. de-
„ viendront inutiles. Et comme il faut Unité de
„ néceſſairement dans toutes les affai- plan.
„ res un point de réunion, qu'elles ſe
„ trouvent toutes traitées ſéparément
„ par les ſecrétaires d'état, qu'elles ne
„ ſont point communiquées ; ce ne
„ ſera, ſire, que par la ſuite & la com-
„ binaiſon que V. M. peut ſeule, ſous
„ la forme actuelle de ſon gouverne-
„ ment, mettre dans la conduite de ſes
„ affaires, qu'elle pourra prévenir des
„ malheurs ; & ſe procurer des ſuccès
„ qui aſſurent ſa gloire & le bonheur
„ de ſes peuples „.

On ne pouvoit donner de meilleurs conſeils ; mais les habitudes maitriſent les rois comme le reſte des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fau-

Habitudes plus fortes que les conſeils.

1745. tes de ses ministres, laissoit un libre cours au ministère, & prenoit rarement sur lui de diriger ou de réformer ses opérations. Il devoit faire la campagne de Flandre : on pourvut à tout pour en assurer le succès.

Le maréch. de Saxe. commande l'armée, comme le desiroit Noailles.

Noailles desiroit que le maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand général, attaqué d'une hydropisie, se fit faire secrètement la ponction, partit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le siége de Tournai, ouvrit la tranchée le 30 avril. Ayant reçu avis que les alliés s'assembloient pour le combattre, il ne fit qu'une seule attaque. " Si la nouvelle est vraie, „ écrivit-il au maréchal de Noailles, je „ ne pourrai me dispenser d'aller au-de- „ vant d'eux, & au moyen de cette dis- „ position, je ne serai pas obligé à le- „ ver totalement le siége „. Noailles lui dit dans sa réponse : " Je compte par- „ tir samedi prochain, le roi n'ayant „ pas jugé à propos de me laisser partir „ avant lui, à cause des fréquens con- „ seils que S. M. a tenus ; mais je vous „ demande

Lettre du 30 avril.

Lettre du 4 mai

„ demande s'il vous plaît, de ne vous „ point battre avant mon arrivée : car „ j'ai bon courage, & un ſabre écoſ- „ ſois qui doit faire des merveilles. J'ai „ demandé la même grace au roi, & „ j'eſpère qu'il voudra bien m'atten- „ dre „. 1745.

Bataille de Fontenoi. Noailles s'y diſtingue par ſon zèle.

Ce fut le 11 mai que ſe donna la fameuſe bataille de Fontenoi. Le général épuiſé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, ſembloit hors d'état d'agir. Noailles mit ſa gloire à le ſeconder, & lui ſervit même de premier aide-de-camp. La mort du duc de Gramont, ſon neveu, tué au commencement de l'action, preſque ſous ſes yeux, ne put rallentir un moment ſon zèle. Il vit avec bien plus de douleur les périls du roi; du dauphin, de tout le royaume, lorſque la colonne angloiſe parut invincible, & que le maréchal de Saxe déſeſpéra preſque de l'arrêter; mais au milieu de ces périls, s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du ſalut de l'état *. Enfin, on ſe

* M. de Voltaire ne l'a point flatté, en di-

1745. disposе à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureusement de pointer quatre pièces de canon, qui entament la colonne. La maison du roi fond sur elle rapidement, pénetre, renverse tout; & Louis XV remporte une victoire complette, après avoir donné des preuves de la plus constante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournai.

Ses principes de guerre suivis par le général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne fournit plus de relations. J'observerai seulement que ses principes de guerre étoient suivis par le maréchal de Saxe, trop habile capitaine pour ne pas consulter la prudence dans toutes les entreprises. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après sa victoire, en offre une preuve intéressante « Lors-

Mémoire du maréchal de Saxe.

„ que l'on veut agir offensivement, dit

sant dans le *poëme de Fontenoi :*

Noailles, pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.

„ le vainqueur de Fontenoi, il faut „ être ſupérieur, & je ne puis entre- „ prendre que par la ruſe, à moins de „ vouloir tout mettre au haſard; ce „ qui ne convient que dans des cas „ déſeſpérés, tels que l'a été la bataille „ de Fontenoi. Je m'aperçois avec „ peine que l'ignorance ſur les choſes „ de la guerre, l'envie de ſe faire „ valoir par des projets hardis, dont „ peu de gens connoiſſent la conſé- „ quence & les ſuites, occupent de- „ puis quelques jours les eſprits dans „ cette armée. Ils veulent que l'on „ marche en avant, ſans faire atten- „ tion que nous laiſſons la citadelle de „ Tournai avec une garniſon derrière „ nous, encore moins que nous ne „ pouvons entreprendre aucun ſiége, „ qu'il ne ſoit décidé quel parti M. le „ duc d'Aremberg (général des autri- „ chiens) aura pris. Cependant tout „ le monde veut marcher, tout le „ monde veut aller; & cet enthou- „ ſiaſme qui eſt contagieux, provient „ plus de l'envie de faire ſa cour &

1745.

Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir.

1743. „ de se faire valoir, que de toute au-
„ tre cause „.

On profite bien de la victoire.

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le tems perdu en apparence à prendre de sages mesures, est un tems gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Ostende même, enfin Newport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on sut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inspirée aux ennemis.

Amitié respectable des deux maréchaux.

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuses que les grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la postérité. Noailles, en sacrifiant à la patrie & au général toute jalousie de commandement, toute passion de gloire personnelle, avoit mérité d'être mis en parallèle avec les illustres citoyens de Rome & d'Athènes. Le maréchal de Saxe ne mérita guère moins d'éloge, en reconnoissant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges sur sa campagne : *C'est à vous*, dit-il, *que les succès sont*

Lettre du 11 septemb.

dus, n'ayant fait que suivre vos conseils : ainsi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté. 1745.

Leur correspondance.

Cette union entre deux généraux si respectables, & qu'on auroit cru devoir se brouiller par rivalité, produisoit une correspondance toujours utile aux affaires, quelquefois consacrée au sentiment.

Inquiétude de Noailles sur la santé du Saxon.

Lettre du maréchal de Noailles. 3 décemb.

Le maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robustes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop sur la force de son tempérament, & qu'il n'en abusât. Il auroit voulu, disoit-il, se liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes ; il demandoit à être instruit exactement de son état ; il promettoit de lui dire de bonne-foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri : mais il vouloit qu'on ne le crût que lorsqu'il le diroit. L'amitié veilloit sur une santé si précieuse au royaume.

Réponse du général.

Lettre du maréchal de

„ Ma santé, répond le général, n'est „ pas encore assez bonne, mon maître, pour me donner aucune licence, „ que celles que la plaisanterie peut

1745. Saxe. 3. décemb.

„ me fournir. Je ſuis même d'avis de „ n'en jamais prendre d'autres. Il y a „ des plaiſirs de tout âge, & encore „ faut-il qu'ils y ſoient aſſortis. Il n'y „ a que ceux qu'un bon eſtomach peut „ fournir, qui ne ſoient point ſujets „ à cette variation, & qui conſtam- „ ment ſoient de bonne compagnie. „ Vous jouiſſez de ce bonheur, mon „ cher maître ; & ſans vous l'envier & „ ſans même l'eſpérer, je deſire un ſi „ grand bien. Si on me calomnie, & „ ſi votre docteur Sénac m'accuſe de la „ moindre choſe, de quelque nature „ qu'elle puiſſe être, c'eſt un méchant „ homme. Il eſt inutile qu'il charge le „ pauvre malade, pour ſe mettre à „ couvert des reproches aſſez incer- „ tains, que le tems qui détruit tout, „ pourroit lui occaſionner „ &c.

La France toujours fort expoſée.

Dans leur commerce amical, les deux maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conſeils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus néceſſaires à la France. Malgré l'oppoſition de Louis XV, le grand duc de

Tofcane venoit d'être élu empereur. 1743.
La reine de Hongrie en étoit plus redoutable ; & quoique le roi de Pruffe fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que fes victoires même ne ferviroient qu'à lui procurer une paix particulière, telle qu'il pouvoit la defirer. A la vérité le prince Edouard faifoit des prodiges en Ecoffe ; on lui avoit envoyé quelques fecours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur religion étoit fi forte en Angleterre, que cet orage paffager devoit néceffairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre fes protecteurs. Le maréchal de Saxe le craignit, & communiqua fes craintes au maréchal de Noailles.

Entreprife contre l'Angleterre.

" Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, „ dans une longue lettre de fa main : „ vous aimez le roi & vous aimez vo„ tre patrie ; vous connoiffez notre „ maître : on le fait difficilement dé„ mordre de ce qu'il a entrepris : ne „ craignez-vous pas que cet embarque„ ment de Dunkerque ne nous engage

Le maréch. de Saxe en craint les fuites.

Lettre du maréchal de Saxe. 10 décemb.

1745. „ dans un nouveau roman, qui pourroit être bien long à soutenir? … „ Vous direz peut-être, de quoi je me „ mêle? mais j'aime aussi le roi & son „ royaume; & quoique je ne dusse demander que plaie & bosse, la vérité „ m'étrangle toujours. Je veux dire „ cette vérité, dont le caractère est „ triomphant, & qui à la fin fait triompher ceux qui la prennent pour „ conseil & pour guide „.

Préjugés de la cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré de ces entreprises contre l'Angleterre. Il avoue néanmoins dans sa réponse, que les succès du prince Edouard ont tellement surpassé les espérances, qu'on ne sait plus quelles pourront en être les suites. " D'ailleurs on croit, dit-il, „ que la nation est en partie revenue „ de la frayeur par rapport à la religion, & que les véritables Anglois „ aimeront mieux avoir un prétendant „ à Hanovre, ou en Allemagne, que „ d'en avoir un à Rome; parce qu'en „ supposant que le prince Edouard „ monte sur le trône, il seroit bien „ obligé de se laisser conduire par le

„ parlement; faute de quoi, ceux qui „ auroient travaillé à l'y faire monter, „ feroient des premiers à travailler „ pour l'en faire defcendre „. C'étoit „ la façon de penfer de la cour, plutôt que celle de Noailles, comme il l'ajoute dans fa lettre; & c'eft encore une preuve que les préjugés de la cour peuvent emporter la balance. 1745.

Elle defiroit avec raifon que le maréchal de Saxe profitât, s'il étoit poffible, du découragement des ennemis, pour étendre fes conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à fe prêter aux vues pacifiques de Louis XV. Comme le roi d'Angleterre venoit de repaffer dans fon royaume, & qu'il devoit probablement rappeler une partie de fes troupes, dont il auroit befoin contre le prince Edouard, la circonftance paroiffoit des plus favorables à ce projet. Noailles, chargé d'en écrire au général, l'avoit fait dès le commencement de feptembre, de manière à ne point gêner fon opinion: il lui propofoit la chofe, en l'avertiffant que

Elle defire que le général entreprenne encore quelque chofe.

Lettre du 1 feptembre.

175. Il préfère la conſervation de l'armée. Lettre du 8 ſeptembre.

c'étoit à lui de peſer les inconvéniens & les avantages.

Le maréchal de Saxe témoigne, dans ſa réponſe, une extrême répugnance pour des entrepriſes d'hiver, qui affoibliroient l'armée, dont la conſervation eſt préférable à toute autre choſe. Il s'offre à faire des démonſtrations tant qu'on voudra : il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne enſuite ſa poſition derrière l'Eſcaut : en un mot : il cherche toujours le ſolide ; il ne goûte point ces projets trop haſardeux qui, même après un ſuccès brillant, amènent preſque néceſſairement le repentir.

Raiſons de prendre Bruxelles. Lettre du maréchal de Noailles. 17 ſeptembre.

Noailles n'avoit pas d'autres principes ; mais il inſiſte ſur l'idée de s'emparer de Bruxelles, dût-on le raſer enſuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets ſont toujours avantageux, elle cauſeroit à l'ennemi un préjudice conſidérable : Bruxelles deviendroit ſoumiſe aux contributions, ne pourroit plus

être le siége du gouvernement des Paysbas : l'administration autrichienne en seroit troublée ; & peut-être cela faciliteroit la prise d'Anvers pour la campagne prochaine. 1746.

Siége de cette ville.

On ne peut douter que ces raisons n'aient décidé le maréchal de Saxe. La prise de Bruxelles, au mois de février 1746, fut un de ses exploits le mieux combiné & le plus vigoureusement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garnison de douze mille à se rendre prisonnière. Le comte de Kaunitz, gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva son refus d'une manière également juste & adroite, capable d'intimider l'ennemi. „ Je „ crains nos propres troupes, dit-il ; „ elles sentent leur supériorité, & jusques aux soldats connoissent les dé„fauts de cette grande ville, que „ j'ignorois, & que peut être votre „ excellence ignore elle-même. Je „ crains donc que, dans une attaque „ un peu vive, ils ne forcent de tou„tes parts leurs officiers à marcher ;

Le général fait craindre l'audace du soldat françois.

Lettre du maréchal de Saxe au comte Kaunitz. 11 février.

1746. „ & lorſque je les ſaurois une fois de„ dans, il faudra bien que j'aille à leur „ ſecours. Jugez, monſieur, du dé„ ſordre & de la confuſion d'un telle „ circonſtance. Il me ſeroit triſte que „ ma vie fût marquée par une époque „ telle que l'eſt celle de la deſtruction „ d'une capitale. V. E. ne ſauroit „ croire juſqu'où le ſoldat françois „ pouſſe l'induſtrie & la hardieſſe. J'ai „ vu pluſieurs fois, à la reddition des „ villes, pendant qu'on régloit les „ points de la capitulation, toute la „ ville ſe remplit de ſoldats, ſans ſa„ voir par où ils y étoient entrés. . . . „ Ils ſont comme des fourmis, & trou„ vent des endroits inconnus aux au„ tres. Jugez ce que ce ſeroit dans des „ occaſions où ils auroient le pillage „ pour but, & dans une place mau„ vaiſe par elle-même „.

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

Ce trait vaut mieux dans l'hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé*

du plaisir que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'est à vous qu'en qualité de disciple il convient que j'en fasse hommage: je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes succès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer. Si ce n'étoient là que des complimens, je me garderois bien de les rapporter. Mais puisqu'il est certain que les conseils du François dirigèrent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoissance de celui-ci ? 1746.

On fut occupé pendant l'hiver d'une étrange négociation. Le comte de Bonneval, célèbre par ses querelles en France & en Autriche, encore plus par sa retraite à Constantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne sais quel ministre à Naples: (ces paroles doivent être conservées, parce qu'elles peignent la pétulance de son génie:) *J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de prêtres* (les électeurs ecclésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever à l'empire*

Négociation entamée par le comte de Bonneval.

Lettre du bacha Bonneval 20 nov. 1745.

1746. *d'Allemagne par leurs cabales le duc de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi formidable monarque que Louis XV, le victorieux & le bien-aimé; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet empereur de son trône.*

La Porte demandoit un traité formel.

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présens dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminèrent les ministres du grand-seigneur, le mufti même, qui par ses principes de religion s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité : elle vouloit un traité formel; & comme il importoit de le conclure secrettement, Bonneval demandoit que Louis XV lui envoyât ses pleins-pouvoirs. Tout se réduisoit à six articles : 1°. Que dans le cas d'un congrès, les ministres du sultan y seroient admis; 2°. Qu'il conserveroit ses conquêtes en Hongrie ou en Tran-

Lettre du même. 28 décemb.

Articles proposés.

ſilvanie; 3°. Qu'il emploieroit toutes ſes forces conjointement avec la France & ſes alliés pour dépoſſéder le nouvel empereur; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ſes alliés; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le grand duc de Toſcane & ſa femme à renoncer, non-ſeulement à la couronne impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport; 6°. Qu'aucune des puiſſances alliées ne traiteroit ſéparément, & qu'elles reſteroient unies juſqu'à ce que chacune eût reçu des ſatisfactions convenables.

1746.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, ſe trouvoient des hommes éblouis par les projets ſpécieux, & d'autant plus ardens à les adopter qu'ils n'en voyoient que l'écorce, ſans ſe donner la peine ou ſans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le maréchal de Noailles ayant été conſulté, lui en démontra par écrit tous les inconvéniens. Ses réflexions ſo-

Noailles en prouve les inconvéniens.

1746.

lides devoient fixer le jugement du monarque.

Le traité terniroit la gloire du roi.

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'état, & que les instigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projetée a d'odieux. " Cependant, ajoute-t-il *, on
„ tromperoit votre majesté en lui dé-
„ guisant que ce traité terniroit à ja-
„ mais la gloire de son nom, & en-
„ courroit également le blâme de ses
„ propres sujets & celui des étran-
„ gers. L'alliance d'un roi très-chré-
„ tien avec l'ennemi du nom chrétien,
„ pour faire la guerre aux chrétiens,
„ ne peut manquer d'exciter un cri
„ général dans toute l'Europe contre
„ V. M. & d'en soulever toutes les
„ puissances contre elle ".

Réflex. sur les proposit. d'un traité avec le Turc. 8 janvier.

Les circonstances ne le justifieroient pas.

" Ce n'est pas, sire, que l'on puis-
„ se ni que l'on doive renoncer pour

(*) J'ai fait de légères corrections à ce mémoire, uniquement pour le style, & pour éviter les longueurs.

„ jamais aux ſecours qu'on peut tirer „ de la Porte contre vos ennemis. „ Mais dans ces occaſions mêmes, il „ eſt des bornes aux engagemens, & „ d'ailleurs un ſemblable parti doit „ être juſtifié par les circonſtances ". 1746.

En quel cas il pourroit convenir.

„ Si la Ruſſie & l'empire s'uniſ„ ſoient pour vous faire la guerre, je „ crois, ſire, qu'une alliance avec la „ Porte ſeroit juſtifiée comme néceſ„ ſaire pour la conſervation de l'état. „ Mais vous n'avez la guerre ni avec „ la Ruſſie ni avec l'empire. Ce que „ l'on propoſe ne tend cependant à „ rien moins qu'à faire envahir l'em„ pire par le Turc; puiſque l'objet „ principal du traité ſeroit de faire „ élire par force un autre empereur. „ D'ailleurs V. M. s'engageroit à pro„ curer l'acceſſion de ſes alliés; ſes „ alliés ne s'y prêteront point ".

Quelles bornes il faudroit y mettre.

" Il paroît qu'en aucun tems, en „ aucune circonſtance, on ne peut & „ on ne doit ſtipuler dans un traité „ avec les Turcs, d'autres objets que „ de conſervation & de défenſive, & „ une ſureté mutuelle. Quoiqu'alors

1746.

„ ceux qui auront des ſuccès puiſſent „ s'en prévaloir pour s'agrandir, le „ traité n'en doit point faire une con- „ dition expreſſe de la paix. Il s'en „ faut beaucoup que les inſtigateurs „ de l'alliance projetée veuillent ſe „ renfermer dans ces bornes ".

Idée chimérique de ceux qui le propoſent.

" Ils auront ſans doute été ſéduits „ par l'idée, que l'invaſion des Turcs „ terminera ſubitement & ſans diffi- „ culté la guerre actuelle; & que la „ reine de Hongrie, n'en pouvant ſup- „ porter le poids, ſera obligée de ſu- „ bir toutes les conditions que l'on „ voudra lui impoſer. Mais je crains, „ ſire, que ces idées ne ſoient plus „ chimériques encore, que celles avec „ leſquelles on eſt entré en Allema- „ gne en 1741; & le contre-coup „ en feroit ſurement beaucoup plus „ funeſte ".

Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis.

" En faiſant à la reine de Hongrie „ un nouvel ennemi, on lui procu- „ rera de nouveaux défenſeurs : il ne „ faut qu'une prudence bien ordi- „ naire pour prévoir quelles en ſe- „ roient les ſuites. Malheureuſement,

„ ſire, il eſt des perſonnes qui ont „ influence dans la direction de vos „ affaires, dont le caractère eſt d'aller toujours en avant, & de s'engager ſans examiner les ſuites ni „ les conſéquences ". 1746.

Quels ennemis.

“ La Ruſſie, la Pologne, l'Empire „ & l'Italie ont tous un intérêt commun & immédiat à s'oppoſer aux „ progrès du Turc, & à ſon agrandiſſement en Europe. Tous concourront à la défenſe de la reine „ de Hongrie ".

Il faudroit une alliance dans le nord.

“ Pour l'exécution du projet, il „ faudroit néceſſairement avoir un „ parti conſidérable dans le nord, „ afin d'y pouvoir contenir les Moſcovites. Mais nous n'y avons preſque aucune influence aujourd'hui ".

Dangers auxquels on s'expoſeroit.

“ Toutes les forces qui auroient été „ employées contre le Turc, reflueroient bientôt ſur les états de V. M. „ On verroit Moſcovites, Coſaques, „ Croates & Hongrois réunis à toutes „ les troupes de l'Allemagne. L'effort „ de tant de puiſſances deviendroit

„ trop considérable pour qu'on pût „ le soutenir ".

1746.

Motif de religion.

" C'est alors, sire, que V. M. ressentiroit bien amèrement, & pour „ elle-même & pour ses peuples, l'effet de la haine qu'une pareille alliance auroit produite dans tous les „ cœurs. Et si, dans un siècle aussi „ dépravé, il est encore permis de „ croire à la providence, peut-on espérer que Dieu béniroit ses armes "?

Noailles avoit la vraie politique.

On n'accusera point la politique d'être ici pusillanime par superstition. Les idées du maréchal de Noailles portent la conviction dans l'esprit ; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppose ainsi la raison à l'imprudence, pour garantir son roi du piège où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit sans doute de jouer un rôle dans l'Europe. C'eût été la chose la plus incroyable, que le ministère de France fût entraîné par ses fantaisies. Dans le même-tems, le Turc offrit sa médiation aux puissances belligérantes : elles n'en voulurent point.

Cependant les affaires d'Italie, après de grands ſuccès pour la France & pour l'Eſpagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes expoſèrent à des malheurs preſque ſans remède. L'union ſi naturelle entre les deux couronnes fut ſur le point d'être rompue avec éclat ; la méſintelligence fit perdre le fruit des conquêtes ; & peu s'en fallut que les haines nationales ne ſe reveillaſſent, juſqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au maréchal de Noailles une nouvelle occaſion de ſignaler ſon zèle pour le bien public.

1746.

Affaires d'Italie, qui expoſent à une rupture avec l'Eſpagne.

Dès le commencement de la guerre, les Eſpagnols avoient pénétré en Italie, où la cour de Madrid vouloit former un établiſſement conſidérable à l'infant D. Philippe. Quoique celle de Verſailles dût s'intéreſſer particuliérement à ce prince, gendre de Louis XV, le cardinal de Fleuri n'entra point dans la querelle. On ſentit enfin que l'Eſpagne étant une alliée néceſſaire, il falloit abſolument la ſecon-

Traité de Fontainebleau en 1743.

1746. der, & le 25 octobre 1743 fut ſigné le traité de Fontainebleau, pour une alliance offenſive & défenſive à perpétuité.

Engagemens trop vaſtes. Traité de Fontainebl.

On ſtipula une garantie réciproque de toutes les poſſeſſions, même de tous les droits qu'avoient ou devoient avoir les deux couronnes; on garantit auſſi le royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une eſcadre angloiſe l'eût forcé à ſe déclarer neutre. On ſe promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il ſurvint des plaintes ou des méfiances, on ſe donna parole royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe.

L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'infant un établiſſement digne de ſa naiſſance: il lui cédoit ſes droits à la ſucceſſion d'Autriche, conſentant qu'il fût mis en poſſeſſion du Milanois, ainſi que de Parme & de Plaiſance, ſous la condition que la reine d'Eſpagne joui-

roit ſa vie durant de ces deux duchés, comme étant le patrimoine de ſes ancêtres. Louis XV s'obligea de ſon côté à déclarer la guerre au roi de Sardaigne, à ſe concerter avec l'Eſpagne ſur le tems le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix ſans la reſtitution de Gibraltar, & à contribuer de toutes ſes forces au recouvrement de Port-mahon.

1746.

A quoi s'obligeoit le roi de France.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié ; & les deux couronnes s'obligeoient à ne point ſe déſiſter, juſqu'à ce qu'elles fuſſent parvenues à leurs fins reſpectives.

On s'expoſoit à de grands inconvéniens.

Rien n'étoit plus juſte en ſoi qu'un pacte de famille. Mais les engagemens que la France contractoit, devoient paroître trop étendus & trop onéreux : elle ſembloit ſe ſacrifier aux prétentions de l'Eſpagne : elle ſe lioit au point que la paix dépendît de cette couronne ; elle s'expoſoit, ſi la cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impoſſible de ſatisfaire, à être en

1746.

butte à ſes ſoupçons & à ſes reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le miniſtre des affaires étrangères prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la néceſſité d'une alliance avec l'Eſpagne. Plus la dernière paix avoit mécontenté cette cour, plus on ſe prêta aiſément à ſes vues pour diſſiper ſes ombrages. C'eſt ainſi qu'en politique, l'intérêt du moment entraîne à de fauſſes démarches, dont on ſe répentira infailliblement après.

Motifs qui déterminèrent.

Premiers effets du traité de Fontainebleau.

Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre. On fournit des troupes à l'infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuſe qu'utile, on réſolut de tenter un autre paſſage, & l'on fit une alliance avec les Génois expoſés aux invaſions du roi de Sardaigne.

Campagne de 1745 en Italie.

Dès que le paſſage en Italie fut ouvert par l'état de Gènes, les ſuccès répon-

répondirent à l'ardeur des deux nations. Le maréchal de Maillebois commandoit l'armée ſous les ordres de l'infant. La campagne de 1745 fut ſignalée par une victoire ſur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Eſpagne avoit été ſur le point de perdre le royaume de Naples. Cette année, elle ſe vit en poſſeſſion de Tortone, Alexandrie, Valence, Caſal, Aſti, Milan, Parme, Plaiſance, &c. Mais il eût mieux valu moins conquérir, & prendre des meſures pour conſerver. 1746.

Maillebois s'écarte de ſon plan.

On fit une faute eſſentielle, qui devint la première ſource des diſſentions & des revers. La ville d'Alexandrie ayant été priſe le quatrième jour du ſiége, il falloit aſſiéger la citadelle où la garniſon s'étoit retirée. Le maréchal de Maillebois s'écarta malheureuſement alors de ſon plan & de ſes inſtructions. Selon les mémoires de la cour de Madrid, un motif perſonnel l'y décida.

Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanois.

Il avoit demandé la grandeſſe après la défaite des Piémontois. On lui ré-

1746. *Examen impartial de la convention de Turin.* pondit qu'il l'auroit lorſque l'infant ſeroit maître du château de Milan. Il ſe perſuada ſans doute alors, & il ſoutint qu'on pouvoit ſe contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle-même avant le mois de janvier; qu'au lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit convenu, on gagneroit à entrer dans le Milanois à y prendre des quartiers; & que le château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens euſſent le tems de recevoir des renforts.

Il perſuade la cour d'Eſpagne. *Ibid.* Quoique le Milanois fut l'objet principal de l'ambition de la cour d'Eſpagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppoſitions, même de ſa part. Enfin elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainſi il ne pouvoit propoſer le ſecond, qu'il ſeroit même obligé de crier contre; mais que ſi l'Eſpagne l'appuyoit, il en favoriſeroit l'exécution par tous les moyens poſſibles. Il perſuada.

En conséquence, la résolution fut prise de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On se rendit maître de Valence, de Casal & d'Asti. Les troupes françoises s'établirent de ce côté-là; l'infant avec le reste de l'armée se porta dans le Milanois, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Tésin & de l'Adda. Par cette disposition on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant séparés, le projet du maréchal de Maillebois pouvoit réussir. L'infant publia, plutôt qu'on ne le souhaitoit en Espagne, la grandesse accordée à ce général; il s'en répentit bientôt après.

1746.

Il bloque le château de Milan.

Une démarche inconsidérée donna lieu aux funestes incidens qui suivirent, & qui renverserent toute espérance. On apprend que le roi de Prusse, vainqueur des Autrichiens & des Saxons, vient de faire sa paix avec eux; on est effrayé de la supériorité que l'impératrice-reine doit prendre en Italie, n'ayant plus be-

Paix particulière du roi de Prusse.

1746. Résolution de traiter promptement avec le roi de Sardaigne.

ſoin de tant de forces en Allemagne; on décide Louis XV ſur le champ à conclure un traité avec le roi de Sardaigne, ſans en rien communiquer au conſeil, ſans prendre aucune meſure du côté de l'Eſpagne. Louis, d'autant plus facile en cette occaſion qu'il deſiroit ardemment la paix, ſuit les idées qu'on lui donne, écrit de ſa propre main des inſtructions pour l'accommodement: elles ſont envoyées à M. de Champeaux, ſon réſident à Geneve, avec ordre de ſe rendre ſecrettement à Turin vers la fin de décembre 1745, & d'y propoſer les conditions.

Offre que la France lui fait.

On offroit d'abandonner au roi de Sardaigne toute la partie du Milanois ſituée ſur la rive gauche du Pô, & celle qui eſt à la droite juſqu'à la Scrivia. L'infant D. Philippe devoit avoir pour ſon partage, en toute ſouveraineté & ſans aucune dépendance de l'empire, la partie du Milanois depuis la Scrivia juſques & compris l'état de Parme & de Plaiſance, & de plus, tout le Crémonois y compris Pizi-

ghitoné. Un des principaux articles du projet de traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun état d'Italie pût être uni à la couronne de France ou à celle d'Espagne, ni à la couronne impériale; de sorte que la Toscane passeroit au prince Charles de Lorraine, frère du grand-duc, celui-ci & sa postérité en devant être exclus. D'autres articles concernent Venise, Gènes, & seroient inutiles à rapporter.

1746. Article sur la Toscane.

Champeaux, sous le nom d'abbé Rousset, exécute sa commission. On lui remet le 26 décembre un mémoire signé du roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques observations sur certains points particuliers. Il retourne à Genève attendre les ordres de la cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux observations de Turin, du moins pour l'essentiel. Une nouvelle instruction lui enjoignoit d'y retourner secrettement comme la première fois; de n'y rester

La cour de Turin accepte les conditions.

Projet d'articles préliminaires. *Instruct. du 16 janvier.*

1746. que vingt-quatre heures, si le roi de Sardaigne, dans ce court espace, ne se déterminoit pas à signer les préliminaires; de ne consentir à aucun armistice, que supposé la signature faite & acceptée de part & d'autre; de déclarer même que les hostilités ne cesseroient publiquement, qu'après la réponse du roi d'Espagne à une lettre de Louis XV sur la conclusion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au maréchal de Maillebois des ordres secrets, pour qu'il usât, en attendant, de tous les ménagemens convenables à l'égard des Piémontois: il pouvoit même déclarer verbalement que, si la cour d'Espagne refusoit son accession au traité, on rappelleroit aussitôt les troupes françoises. A quels reproches n'exposoit-on pas le roi de France, si la négociation avoit des suites malheureuses?

Ménagemens insuffisans à l'égard de l'Espagne.

Le même jour, 16 janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une instruction à l'é-

Louis XV tâche d'obtenir son accession.

Lettre du

vèque de Rennes (Vauréal) ambaſſadeur à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour juſtifier le traité & pour obtenir l'acceſſion ; la paix du roi de Pruſſe, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impoſſibilité de faire à D. Philippe un établiſſement auſſi conſidérable qu'on le deſiroit ; la néceſſité de s'unir au roi de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder ; la ſolidité qu'auroient par ce moyen les états des deux infans en Italie ; & la certitude d'y terminer de la ſorte une guerre ſi ruineuſe. Enfin, le roi donnoit à entendre que ſa réſolution étoit priſe, ſi on refuſoit l'accommodement, de préférer à tout le reſte la défenſe de ſon royaume & le ſoulagement de ſes peuples ; il en témoignoit ſon regret avec tous les ſentimens de l'amitié.

1746. *roi à Philippe V. 16 janv.*

Cependant la négociation avançoit. La cour de Turin ne voulut point ſigner de préliminaires, mais preſſa la concluſion d'un traité définitif ; ce qui détermina ſans doute Champeaux à demeurer. Le comte de Maillebois,

Armiſtice ſigné à Paris.

1746.

fils du maréchal & gendre du marquis d'Argenſon, revêtu de pleinpouvoirs, ſigna le 17 février à Paris un traité d'armiſtice avec un député du roi de Sardaigne, dont les miniſtres avoient envoyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le comte eut ordre de ſe rendre à Turin pour conclure : ſon inſtruction, datée du 19, tendoit ſeulement à réformer quelques articles de ce projet : il ne s'agiſſoit guère, dans ces articles, que de ménagemens pour la cour d'Eſpagne.

Indignation de la cour d'Eſpagne.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle ſi imprévue. Tous les anciens ſentimens d'aigreur contre la France ſe ranimèrent. Philippe V répondit au roi ſon neveu ſans diſſimulation, attribuant à de perfides conſeils l'infidélité dont il ſe plaignoit. Il envoya promptement le duc d'Hueſcar, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le prince de

Lettre du roi d'Eſpagne, 30 janv.

Campo-Florido, ambaſſadeur ordinaire. 1746.

L'Eſpagne étoit inſenſible à toutes les raiſons du cabinet de Verſailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même; elle reprochoit au miniſtère de réduire preſque à rien l'établiſſement de l'infant, d'agrandir au contraire extrêmement le roi de Sardaigne, ſans le lier même par aucune garantie. Elle repréſentoit ce prince dans la poſition la plus dangereuſe, reſſerré, ſéparé des Autrichiens, ſur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de quatre-vingt-dix mille hommes, déja victorieuſe, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, ſe trouvoient à peine en état de défendre la Flandre.

Ses plaintes & ſes raiſons.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre: il faut commencer une autre ligue: en voulant dépouiller de la Toſcane le nouvel empereur, en voulant anéantir les

Le traité expoſoit à une nouvelle guerre.

1746. droits de l'empire sur l'Italie, on va entraîner le corps germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagemens pris avec l'Espagne, sans parvenir à la paix.

L'ambassadeur de France n'a aucun succès à Madrid.

Dépêches de l'évêque de Rennes. 13 & 15 mars.

C'étoient enfin de la part des Espagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus ameres. Philippe V n'étoit pas moins animé que la reine & les ministres. L'évêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les raisons de la France : on avoit réfuté ses raisonnemens avec chaleur ; on lui avoit fait essuyer de sanglans reproches ; & il desespéroit d'adoucir les ressentimens, d'amener les choses à un point de conciliation, si le traité de Turin subsistoit en son entier.

Mot de la reine.

Un mot de la reine donnera l'idée de sa maniere d'envisager cet objet : *on veut nous traiter comme des enfans*, dit-elle devant l'ambassadeur, *& on nous menace du fouet si nous ne faisons pas ce qu'on veut !*

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foiblesse du ministère! On n'ignoroit pas ce que le traité secret du cardinal de Fleuri, en 1734, avoit produit d'animosité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, sans proportionner les engagemens aux intérêts de l'état. Il auroit fallu du moins prévenir l'Espagne sur la nécessité & les conditions d'une paix avec le roi de Sardaigne. On conclut sans elle un traité contraires à ses vues & à ses prétentions : on l'irrite en un tems où la bonne intelligence est si nécessaire, & l'on se trouve tout-à-coup dans un pas glissant entre deux précipices.

1746.

Imprudence du ministère de France.

Il n'étoit pas possible de reculer à l'égard du roi de Sardaigne, puisque la conclusion définitive étoit attendue à chaque instant. Les Espagnols jettoient cependant les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoit le roi & son conseil. On sentit la nécessité d'envoyer incessamment un négociateur en Espagne ; commission aussi désa-

Noailles s'offre à passer en Espagne.

1746. *Mémoire au roi. 22 mars.*

gréable que difficile. Le maréchal de Noailles s'offrit, quoique dans un âge avancé, déclarant qu'il ſe borneroit au ſimple rembourſement de ſes frais, & qu'il ne ſurchargeroit point le tréſor par des dépenſes conſidérables.

Le roi accepte avec plaiſir.

Le roi répondit en marge de ſon mémoire : *J'accepte avec plaiſir vos offres, & j'eſpère que ſi quelqu'un peut réuſſir, ce ſera vous. Je ne prétends pas qu'il vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une ſomme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour, nous payerons le ſurplus de votre dépenſe. Je connois votre ſageſſe, & vous ſavez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainſi, je m'en rapporte bien volontiers ſur ce chapitre, ainſi que ſur le premier qui eſt délicat. Mais à vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

Contre-tems qui dérange tout.

Cette miſſion avoit pour objet de diſpoſer la cour d'Eſpagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, & qui étoient le fruit de tant de mauvaiſes manœuvres, firent tout-

à-coup changer de ſyſtême, en mettant le comble aux inquiètudes. 1746.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le roi de Sardaigne qui connoiſſoit le prix du tems, & qui ne ſe repoſoit pas ſur de ſimples paroles, projeta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le tems preſſoit; la citadelle étoit ſur le point de ſuccomber. Il avoit promis ſeulement d'attendre tout le mois de février la ſuſpenſion d'armes; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien réſolu d'agir avec vigueur, ſi la France faiſoit des difficultés. Il ſemble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non ſans adreſſe.

Petits incidens qui font échouer la négociation.

Le comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 février, une lettre de Turin, par laquelle on le preſſoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier auſſitôt la ſuſpenſion d'armes; ſans quoi, on le prioit de ne pas continuer ſa route. Il répondit qu'il le pouvoit: mais il envoya en même temps à Champeaux

1746. les repréſentations qu'il étoit chargé de faire ſur deux articles du traité, ſigné par lui-même le 27 février. Il avoit ordre d'exiger des miniſtres du roi de Sardaigne une déclaration, par laquelle il ſeroit conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce prince, du 26 décembre : demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 mars à Rivoli avec Champeaux ; le roi y envoya le lendemain un de ſes miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris ; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain ; l'ordre étoit donné aux troupes : on fit part le 5 mars au

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du roi de Sardaigne à Louis XV, avec un mémoire.

comte de Maillebois de leurs mouvemens sur Asti & Montécalvo.

1746.

Motifs qui justifient le roi de Sardaigne.

La France avoit promis légérement de faire consentir la cour d'Espagne au partage. Le roi de Sardaigne avoit supposé ce consentement essentiel, dans le projet de traité définitif; on lui avoit offert pour y suppléer, des suretés qu'il ne jugeoit point convenables : loin de pouvoir compter sur l'accession, il savoit que les Espagnols se préparoient à l'attaque du château de Milan; il avoit sujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains; le ministère de Versailles lui fournissoit des raisons de continuer les hostilités, lorsqu'il eût été le plus important de consommer l'armistice : il prouva son habileté en politique & en guerre; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie ?

Conduite du maréchal de Maillebois.

Le maréchal de Maillebois, instruit des négociations avec la cour de Turin, s'étoit un peu endormi sur les périls inséparables d'une position trop étendue. Depuis quelque tems, les

1746. lettres que D. Philippe recevoit de Madrid l'accuſoient, lui & ſon fils, de trahir l'Eſpagne; & la plupart des Eſpagnols, ſur-tout Muniain, miniſtre du jeune prince, ſe livroient avec une ſorte de fureur à ces funeſtes impreſſions. Les mouvemens de l'ennemi réveillèrent le maréchal. Il apprit, le 5 mars, que neuf bataillons françois étoient bloqués dans Aſti. Le marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le tems de ſe retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faiſant eſpérer un ſecours qu'il demandoit à l'infant, mais qu'on ne pouvoit recevoir aſſez tôt. Montal ſe défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon; ils avoient fait des brèches, ils ſe diſpoſoient à l'aſſaut; leur attaque étoit ſi bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une ſortie: les neuf bataillons ſe rendirent priſonniers de guerre.

Affaire malheureuſe d'Aſti.

Les Eſpagnols furieux contre les François.

Alors rien ne fut capable de contenir le déchaînement des Eſpagnols contre les François. Les nouvelles du

traité, jointes à la facilité de ſauver Aſti & de couvrir Alexandrie, leur perſuadèrent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emportèrent dans le conſeil de l'infant, juſqu'à dire qu'il falloit arrèter le maréchal & ſes troupes. Le comte de Gages s'éleva contre une propoſition ſi odieuſe, & le prince fut de ſon avis. 1746.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, ſuppoſa que cette propoſition étoit un deſſein réel; il l'écrivit à D. Philippe le 10 mars, & lui proteſta que ce motif ſeul le détermineroit à ſe retirer entre Novi & Gavi, juſqu'à ce qu'il reçût des ordres de ſa part. Le ſoupçon du maréchal ne pouvoit manquer de bleſſer l'infant, d'autant plus que ſon inclination pour la France étoit connue. Sa réponſe fut très-vive, très-fière, & pleine de reproches dont il étoit difficile de ſe défendre. La cour d'Eſpagne ſe plaignit hautement dans la ſuite, de l'injure faite à ce Prince, & en demanda une ſatisfaction éclatante.

Démarche imprudente de Maillebois.

Lettre du maréchal de Maillebois à l'infant.

1746. Situation critique de l'armée.

Pour comble de malheur, les Espagnols évacuèrent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même désastre que les François venoient d'essuyer dans Asti. La communication avec le comté de Nice étoit menacée. La cavalerie françoise manquoit de subsistances. Le marquis de Castellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, refusoit d'en sortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte divisoit ce général & le comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La discorde étoit enfin, comme elle l'a été souvent pour nous, le plus dangereux de nos ennemis.

Noailles avoit prévu le danger.

Telles furent les suites de l'invasion prématurée du Milanois. Le maréchal de Noailles avoit prouvé, par un mémoire que le ministère envoya en Espagne, au commencement de décembre, combien la disposition des quartiers avoit d'inconvéniens & de périls. Le maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la cour, en avoit

parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues secrettes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il espéroit d'abord un succès tout différent. 1746.

Presqu'en même-tems qu'arriva la nouvelle d'Asti, Louis XV reçut une lettre du roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit passé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armistice n'avoit pas eu lieu; il espéroit de le convaincre par la relation, que ce n'étoit point sa faute; il assuroit que ses sentimens n'avoient pas changé, & qu'il ne desiroit *rien tant que de mettre le dernier affermissement à l'union & à l'amitié*, qu'il disoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être?

Le roi de Sardaigne, écrit en ami.

Lettre du roi de Sardaigne au roi. 8 *mars*.

Cette démarche ranima les espérances de paix. Le maréchal de Noailles, prêt à se mettre en route, croyant que le but de son ambassade seroit d'obtenir l'accession de l'Espagne, proposa ses idées dans un mémoire, & demanda les derniers ordres du roi. Mais les autres nouvelles qu'on re-

Fausses espérances de paix.

1746. çut bientôt, si capables de troubler la cour, exigèrent un autre plan de politique.

Déclaration fâcheuse de la cour de Turin.

Lettre du comte de Gorzègne.

Après les avantages immenses que l'affaire d'Asti, suivie d'événemens décisifs, procuroit au roi de Sardaigne, le comte de Gorzègne, son ministre, écrivit le 20 mars à Champeaux, que le systême qui pouvoit être convenable à la fin de décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la supposition du concours des autres contractans*, ne pouvoit plus se concilier avec la situation présente des affaires; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Espagne n'y avoit pas voulu consentir, l'honneur & la bonne foi du roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France; qu'il souhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient se concilier avec sa sureté & son honneur; & qu'il attendroit que le roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y

répondre de fa part avec une entière confiance. 1746.

" Vous dites, ajoutoit le miniftre „ piémontois, que S. M. T. C. s'eft „ donné & fe donne des foins infi- „ nis, pour amener la cour d'Efpa- „ gne à accéder au partage, & qu'elle „ n'y eft pas encore parvenue. Ne „ peut-on pas conclure de-là que, fi „ l'Efpagne avoit eu entre fes mains „ le château de Milan ou la place d'A- „ lexandrie, il n'en devoit plus ref- „ ter aucune efpérance "?

Raifonnement plaufible en fa faveur.

A la lecture de cette lettre, il fut aifé de comprendre que la négociation de Turin étoit abfolument rompue. On devoit fe borner à calmer le reffentiment de la cour d'Efpagne, à regagner fa confiance, à lui infpirer la modération dans fes projets, à concerter avec elle les entreprifes, enfin à cimenter l'union entre les deux couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop fe preffer; car on craignoit que l'Efpagne, dans fa colère, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exem-

Il falloit calmer inceffamment la cour d'Efpagne.

1746. ple : elle se croyoit en droit de le suivre. Grande leçon pour les ministres & pour les princes !

Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils.

Mémoires du 28 mars.

Noailles gémissoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit sans doute prévenus, si on l'avoit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussi-tôt un second mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine politique paroissoient dans tout leur jour. Ce mémoire fut écrit le 28 mars ; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. Il reçut le 30 son instruction ; qui ne faisoit qu'autoriser ce qu'il proposoit lui-même ; & il partit le premier avril, accompagné du comte de Noailles, dont le zèle laborieux lui avoit été utile en d'autres occasions. Depuis la campagne de 1743, le roi trouvoit bon qu'il s'en servit pour la correspondance particulière, & l'appeloit le *secretaire royal* de son père : celui-ci ne pouvoit se passer d'un tel secours, tant ses yeux avoient souffert par des travaux excessifs. En cas de maladie

du maréchal, le comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'ambassade.

1746.

Les chemins de France étoient si affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore besoin de plusieurs paires de bœufs. Les difficultés étoient pires en Espagne. On prit la route de Pampelune. la plus incommode, mais la plus courte; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables.

Son voyage très-pénible.

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'évêque de Rennes, de voir arriver un ministre d'état, ambassadeur extraordinaire. En se couvrant de tous les dehors de la politesse & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au maréchal que, si le premier objet de sa mission eût subsisté, son voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le roi & la reine d'Espagne au point d'accepter le partage; que cette ambassade auroit plutôt retardé que

L'évêque de Rennes, ambassadeur, lui annonce des difficultés chimériques.

Lettre du 13 & 15 avril.

1746. facilité la conclusion ; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau ; & qu'on étoit résolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponses les plus dures & la réception la plus sèche. Le prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée ; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux ; mais que sa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & seroit bien plus difficile que ne l'eût été la première.

Le roi lui écrit là-dessus. *Lettre du 12 Avril.*

Louis XV, à qui l'on insinuoit ces fausses idées, lui en fit part dans une lettre particulière. " Il me revient, „ dit-il, que la reine vous craint au- „ près du roi, & que l'on ne veut „ pas vous traiter si familièrement que „ l'évêque. Nous verrons ce qui en „ sera. Vous êtes bien instruit & sa- „ ge, je compte. Votre diligence me „ paroît embourbée. Tant pis pour „ vous ; car jespère me mettre en bran- „ le dans les premiers jours du mois „ prochain, pour être revenu, si je „ puis,

„ puis, pour les couches de ma belle-„ fille, & puis retourner ſi beſoin eſt ". 1746.

Cependant le maréchal reçut un accueil extraordinairement diſtingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoiſſoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maiſon à Aranjuès où la cour ſe trouvoit alors. Le marquis de Villarias, miniſtre des affaires étrangères, lui parla de manière à inſpirer toute confiance; le marquis de la-Encenada, miniſtre favori, chargé des autres départemens, lui fit la première viſite, contre l'uſage. De ſon côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On deſiroit fort qu'en qualité de grand d'Eſpagne & de chevalier de la toiſon-d'or, il baiſât la main du roi & de la reine: il le fit ſans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV; il dit ſeulement dans les converſations, que l'ambaſſadeur n'entroit pour rien dans cette cérémonie. Une délicateſſe déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il eſpéroit.

Il reçoit cependant l'accueil le plus diſtingué.

Son attention à gagner les cœurs.

1746. Il expoſe l'objet de ſa miſſion.

Dépêche du maréchal de Noail. au roi 30 avril.

Après les aſſurances de la tendreſſe du roi pour leurs majeſtés Catholiques, de ſon amitié & de ſon zèle pour l'infant ſon gendre, de ſon ardeur à les ſatisfaire en tout ce qui ſeroit poſſible : il ajouta que le roi leur avoit envoyé un de ſes miniſtres d'état, non-ſeulement par une marque particulière de ſon attention, mais afin qu'ils euſſent auprès d'eux une perſonne aſſez inſtruite des affaires, pour répondre ſur le champ aux difficultés qu'on propoſeroit, ſans perdre le tems qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les diſcuſſions par écrit ; qu'un des principaux objets de cette ambaſſade étoit de connoître leurs intentions en des conjonctures ſi intéreſſantes pour les deux couronnes ; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une ſuite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occaſions le roi d'Eſpagne, & devenoit par là une nouvelle faveur & un nouveau motif de reconnoiſſance. On répondit dans les termes les plus ſatisfaiſans, ſoit à l'égard du roi, ſoit à l'égard du miniſtre,

Lorſqu'il fut queſtion de la guerre d'Italie, & de l'établiſſement de D. Philippe, il repréſenta la néceſſité de former un plan, où l'on embraſſât plutôt ce qui étoit poſſible que ce qui étoit deſirable; il pria le roi & la reine d'obſerver que l'établiſſement du prince, tel que l'Eſpagne & la France même le deſiroient, ne pouvoit plus guère avoir lieu dans l'état actuel des choſes. "Allez-vous me répéter, monſieur le maréchal, répondit le roi d'un ton ſec, que le traité de Fontainebleau eſt l'ouvrage de la colère & de l'ambition, comme on l'a déja dit?" L'ambaſſadeur s'aperçut que le rouge lui montoit au viſage, & que ce n'étoit pas le moment de diſcuter cette matière. "Non, ſire, je ne dirai rien là-deſſus à votre majeſté, ſinon qu'il n'en eſt pas des traités entre deux grands princes, comme des actes entre des particuliers; puiſque l'exécution des premiers eſt ſubordonnée aux événemens. Mais je ſupplie votre majeſté de vouloir bien remettre la diſcuſſion de ce

1746. Il inſpire des ſentimens modérés. *Ibid.*

1746.

Il s'attache aux opérations militaires.

„ point à un autre jour". Il ajouta aussitôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus ou le moins de succès devoit décider du partage de l'infant. On s'en occupa effectivement, non sans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie.

Ses talens de négociateur.

Noailles possédoit le talent essentiel aux négociateurs, de bien connoître les différens intérêts des hommes; de s'accommoder avec prudence, mais sans foiblesse, à leur caractere; de les amener à son but par la persuasion, & par les sentimens qui les affectent. Il en avoit sur-tout besoin auprès de la reine, maîtresse absolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette princesse. "Elle me paroît avoir „ de l'esprit, de la vivacité; entend „ finement, répond juste; elle a une „ politesse noble; je n'ai pas encore „ assez traité avec elle, pour avoir pu „ approfondir son caractère; mais en „ général, je crois que l'on peut avoir „ excédé dans les portraits que l'on

Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne.

Lettre particuliere au roi. 30 avril.

„ en a faits. Elle eſt femme, elle a de „ l'ambition, elle craint d'être trompée : elle l'a été, ce qui lui donne „ de la défiance, qu'elle pouſſe peut-être un peu trop loin. Mais je crois „ qu'un homme ſage, déſintéreſſé, „ & qui ſauroit gagner ſa confiance, „ la ramèneroit avec patience à ne „ prendre que des partis raiſonnables. „ Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette eſpèce, & l'on m'a dit „ qu'ils étoient aſſez rares dans tous „ les tems & dans tous les pays ". 1746.

„ La perſuaſion ne ſe commande „ pas; (autre remarque bien juſte) „ & autant que j'en puis juger, on a „ plus gâté d'affaires, qu'on n'en a „ accommodé, par la précipitation & „ par le ton déciſif & impérieux ". Dans le tems même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime! Perſuader & non commander. *Id.* 11 mai.

Nos ambaſſadeurs en Eſpagne avoient preſque tous ſuivi un mauvais ſyſtême. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fière, qu'il importoit de Fautes de nos ambaſſadeurs.

1746. Mém. sur l'ambassade d'Espagne.

se concilier par des ménagemens & des égards : admis tous les jours à une audience particulière du roi & de la reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jalousie, au lieu d'employer leur crédit à faire chérir & respecter la France : loin de lui faire des créatures, ils avoient augmenté le nombre de ses ennemis ; & si le dangereux Muniain avoit été donné à l'infant pour son ministre, c'étoit la faute de l'ambassadeur françois, qui avoit écarté le comte d'Ardre, lieutenant-général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la sorte : les derniers événemens l'avoient envenimée plus que jamais.

Noailles gagne la confiance des ministres.

Un des principaux soins du maréchal fut de ramener les cœurs & les esprits. Ses manières honnêtes, engageantes devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha sur-tout à gagner la confiance des ministres. Il voulut

conférer avec eux ſur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le roi & la reine ; & cette conduite produiſit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponſes verbales & incertaines, il imagina de compoſer des mémoires auxquels on répondroit par écrit. L'évêque de Rennes crut que les Eſpagnols n'y conſentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur uſage. Les Eſpagnols y conſentirent dès qu'il l'eut propoſé. 1746.

Accoutumé à ſe tracer toujours avec ordre le plan de ſes opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'ambaſſade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux couronnes, aſſurer qu'on renverroit à la cour d'Eſpagne toutes les propoſitions que pourroit faire le roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les généraux eſpagnols agiſſent d'intelligence avec les François. 2°. Établir la néceſſité de pouſſer la guerre dans les états du roi de Sardaigne de proche

Plan qu'il ſe propoſe.

1746. en proche, afin d'avoir une communication ſûre avec la France; & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire ſentir l'impoſſibilité d'envoyer de France de nouveaux renforts en Italie. 4°. Sonder les diſpoſitions de l'Eſpagne par rapport à la paix, lui inſpirer la modération au ſujet de l'établiſſement de D. Philippe, l'exhorter à concourir aux vues pacifiques du roi. 5°. Découvrir ſi elle n'entretenoit point quelques correſdances particulieres; examiner ce qu'elle penſoit d'une négociation entamée avec la Hollande, qui avoit envoyé le comte de Waſſenaer; enfin la ſonder ſur les avantages de commerce, qu'elle pourroit accorder aux Anglois & aux Hollandois.

Louis XV lui envoie ſecrettement des papiers.

Le roi au maréchal de Noailles, 12 avril.

Il avoit demandé, en partant, qu'on l'inſtruiſît de tout avec exactitude. Le marquis d'Argenſon lui envoyoit des extraits de ſa main, mais inſuffiſans. Le roi lui envoya d'abord les pièces entières, enfermées dans des boëtes, afin que le miniſtre ne ſe doutât point que ce fuſſent des papiers. On connoît

plus d'un exemple de cette défiance de Louis XV, pour quelques-uns de ses ministres ; suite malheureuse d'une confiance mal placée, & de l'ambarras de faire de meilleurs choix. 1746.

Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux.

L'ordre avoit été envoyé le 28 mars au maréchal de Maillebois, de se réunir avec les troupes d'Espagne, au risque même de perdre sa communication avec le comté de Nice. C'étoit une preuve de la bonne volonté du roi. Mais la cour de Madrid conservoit un souvenir amer du passé. Philippe V, n'accusant que les ministres ou les généraux, parloit sans cesse douloureusement de ce que les deux couronnes auroient pu exécuter, en agissant toujours de concert ; & se plaignoit qu'on lui eût manqué d'égards en diverses occasions, tandis qu'il s'étoit prêté à tout ce que pouvoit desirer la France. Il s'étoit engagé à sa sollicitation, disoit-il, dans la guerre de 1733 ; il n'avoit déclaré la guerre aux Anglois en 1739, que sur la promesse de la France, d'envoyer une flotte considérable en Amé-

rique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation secrette de Turin ?

1746.

Réponses du maréchal.

Un autre ambassadeur auroit pu aigrir le monarque, ou par de fausses excuses ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute discussion sur les griefs plus ou moins fondés. Il se contenta de faire entendre que la France avoit eu aussi des sujets de plainte, spécialement par rapport à son commerce. Il tâcha de justifier le traité de Turin, en disant que le roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Espagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'infant un établissement solide à des espérances incertaines ; qu'on n'avoit pas eu le tems de concerter la négociation ; que trop de retardemens l'avoient fait échouer. Il insista sur la droiture de Louis XV, sur sa tendresse pour le roi d'Espagne. Il lui rappella combien son établissement nous avoit coûté de sang & de trésors. C'étoit prendre Philippe par son endroit foible : il avoit le cœur françois : il

Il prend le monarque par les motifs les plus touchans.

s'attendriſſoit au ſouvenir des efforts de Louis XIV en ſa faveur: il oublioit alors tout le reſte, & quoique perſuadé que ſes droits ſur la Lombardie étoient inconteſtables, il ſe crut preſque dans le cas de ſe juſtifier ſur le reproche d'ambition qu'on lui faiſoit d'ordinaire en France. 1746.

Ainſi le ſage ambaſſadeur amenoit les eſprits au but de ſa miſſion. Mais le maréchal de Maillebois d'une part, & le marquis d'Argenſon de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les meſures. Noailles ſe crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La maniere dont il s'explique au comte d'Argenſon ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modèle.

Vivacités dangereuſes de quelques François.

" Il y a des lettres de M. le maréchal, dans leſquelles il ſe ſert d'expreſſions, telles que je n'en voudrois pas employer contre des perſonnes qui me ſeroient abſolument inférieures & ſubordonnées. C'eſt à des gens qu'il croit de ſes amis dans

Avis importans donnés avec prudence.

Lettre du 13 mai.

1746. „ cette cour, qu'il s'eſt adreſſé pour „ leur ouvrir ſon cœur, & on ne lui „ en a pas tenu le cas ſecret : ce qu'il „ y a de plus fâcheux, c'eſt qu'on „ l'accuſe d'avoir dit beaucoup de mal „ de perſonnes dont il avoit dit beau-„ coup de bien ; & d'avoir dit enſuite „ beaucoup de bien de ceux dont il „ avoit dit du mal ; & cela regarde mè-„ me des perſonnes du premier gra-„ de. Sa lettre à l'infant a été regar-„ dée par leurs majeſtés Catholiques „ comme une eſpèce d'inſulte, dont „ elles étoient déterminées à deman-„ der juſtice. C'eſt une des premiè-„ res choſes dont on m'a parlé, & „ que j'ai empêchées juſques à pré-„ ſent... J'ai fait ſentir qu'il étoit de „ leur intérêt de n'apporter aucun „ changement dans les armées d'Ita-„ lie ; parce que les changemens ne „ pouvoient occaſionner que du trou-„ ble, & que j'étois aſſuré d'ailleurs „ que M. le maréchal de Maillebois „ apporteroit tous ſes ſoins, pour „ réparer la malheureuſe affaire d'Aſti, „ que l'on ne devoit pas même lui im-

Service rendu au maréchal de Maillebois.

„ puter; au lieu qu'un autre n'auroit „ pas le même motif d'empressement „ & d'ardeur... J'ai pris le parti d'é„ crire sur ce sujet une lettre en chiffre „ à M. le comte de Maillebois, & de „ lui faire écrire également par le com„ te de Noailles, pour l'informer d'u„ ne partie de ces circonstances, & „ pour l'engager à travailler avec pru„ dence à y apporter les remèdes con„ venables ". 1746.

„ Je ne puis encore m'empêcher de „ vous dire un mot à cette occasion, „ sur la maniere dont M. votre frère „ écrit & parle de leurs majestés ca„ tholiques & de toute cette cour. Je „ vous prie de rendre justice aux mo„ tifs qui me déterminent à vous par„ ler aussi ouvertement; mais rien „ ne peut faire plus de tort aux af„ faires, ni lui faire à lui-même plus „ de préjudice. Vous ferez de cet avis „ l'usage que vous jugerez conve„ nable. Je lui en insinue quelque „ chose dans une lettre particulière „ que je lui écris. Mais lorsque les „ conseils & les avis ne sont pas du

Indiscrétion d'un ministre très-nuisible.

1746.

„ goût des perſonnes auxquelles on „ les donne, ils ont ordinairement „ très-peu d'effet ". On reconnoît là un vrai zèle, qui ne cherche point à nuire, mais qui dit la vérité quand il le faut, & de la maniere qu'il le faut pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite ſi meſurée & ſi pleine d'égards, le négociateur réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Son plan de guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les états du roi de Sardaigne; ce qui pouvoit réveiller la crainte de quelque négociation particulière. Cependant tout autoriſé qu'il étoit à promettre que, ſi ce prince faiſoit des propoſitions, on les renverroit directement à la cour d'Eſpagne, il ne jugea point à propos de donner une aſſurance ſi agréable: ſoit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une ſorte d'excuſe pour le paſſé, ou comme un trait de foibleſſe peu compatible avec la dignité de la couronne; ſoit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'impoſât pas une loi trop dure en de certaines cir-

Sage réſerve.

Au roi. 31 mai.

conſtances. D'ailleurs étoit-il probable que l'Eſpagne comptât beaucoup ſur cette promeſſe? 1746.

Le plan de campagne tendoit à ſe procurer des avantages ſolides, au lieu de s'expoſer à des malheurs, en formant des entrepriſes trop vaſtes & trop hardies. Comme on devoit être peu ſupérieur en forces, le maréchal propoſa 1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô & les montagnes de Gènes: par là on tireroit de ces dernières les ſubſiſtances & les ſecours néceſſaires; 2°. de pouſſer vigoureuſement le roi de Sardaigne: on le forceroit à ſe retirer dans le centre de ſon pays, à y rappeller les Autrichiens qui le ruïneroient ſurement; on obligeroit ceux-ci à ſéparer leurs forces; & on aſſureroit ainſi le royaume de Naples, en même tems que l'on couvriroit l'état de Gènes; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de ſe ſoutenir mutuellement, afin de ſaiſir le moment d'attaquer avec ſuccès l'ennemi ſéparé: 4°. de former au plutôt un corps retranché à Plai-

Le plan d'opérations tendoit au ſolide.

Mém. du 14 mai.

1746. ſance ; ce qui donneroit pluſieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place d'armes, dont on manquoit abſolument, tandis que les ennemis en avoient pluſieurs.

Situation de l'infant en Italie.

Pendant qu'on examinoit avec ſatisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie diminuèrent l'inquiétude ſur le ſort de l'infant. D. Franciſco Pignatelli, lieutenant-général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient reſtés priſonniers. Le marquis de Caſtellar, ayant enfin évacué Parme par ordre exprès de la cour d'Eſpagne, avoit eu le bonheur de ſauver ſes troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'infant ſe trouvoit encore dans une ſituation critique : le défaut de ſubſiſtances lui avoit fait abandonner les bords du Taro ; & les ennemis ſe préparoient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le maréchal avoit raiſon, de ne mettre dans ſon plan aucune de ces entrepriſes, ſur leſquel-

les on ne doit ſe décider que d'après les circonſtances.

1746.

On ſe relâche ſur les prétentions à ſon égard.

Il étoit déja parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la reine conſentoient que les duchés de Milan & de Mantoue n'entraſſent plus dans le partage de l'infant, à condition qu'ils ne puſſent appartenir au roi de Sardaigne ni à ſa maiſon. Ils demandoient un équivalent très-conſidérable : mais leurs prétentions pouvoient ſe reſtreindre peu-à-peu : la raiſon & la néceſſité devoient prévaloir ſur des vues trop ambitieuſes ; & c'étoit beaucoup que les engagemens de Fontainebleau fuſſent reconnus impoſſibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ſes plein-pouvoirs. Ç'auroit été dans la ſuite une nouvelle ſource d'embarras.

Eſpérances du maréch.

Lettre du 23 mai.

„ Je me propoſe, ſire, écrivoit-il „ au roi, de déterminer leurs majeſ„ tés Catholiques à ſe remettre entre „ les bras de V. M., & à s'en rappor„ ter à elle ſur l'établiſſement de l'in„ fant, pourvu qu'elle veuille bien

1746. „ l'aider, le ſoutenir & le maintenir „ dans celui qu'elle pourra lui procurer. Je crois même que les conditions pourront ne pas paroître „ trop onéreuſes à V. M. lorſque j'aurai le bonheur de me trouver auprès „ d'elle & de lui en rendre compte; „ cette matiere ne pouvant ſe traiter „ par lettres, & demandant un ſecret „ impénétrable. Si elle veut bien ſuivre le plan que je prendrai la liberté „ de lui propoſer, j'oſe l'aſſurer qu'elle ſera la maîtreſſe de l'Eſpagne & „ de l'Italie, & que ſa conſidération „ & ſon influence y ſeront ſupérieures à toutes les autres puiſſances de „ l'Europe ".

Il réuſſiſſoit par les bonnes voies.

Plus le maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonſpect dans ſes écrits, plus je regrette de ne trouver aucun veſtige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, par la probité ſeule, la raiſon & la ſageſſe, il faiſoit ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la fineſſe, l'intrigue & la hauteur. Le comte de Maurepas, ſi capable de bien juger des hom-

Jugement du comte de Maurapas.

mes & des chofes, lui marquoit fans adulation : " J'ai vu avec grand plai- 1746.
„ fir une réuffite au-delà de celle que
„ j'attendois. Il ne falloit pas moins
„ que la confiance que vous vous êtes
„ acquife, pour amener les chofes au
„ point de s'expliquer clairement &
„ franchement. Il y auroit eu bien
„ des peines & des foins épargnés,
„ même des contre-tems & des mal-
„ heurs, fi on avoit commencé par-
„ là". Ces peines, ces malheurs venoient précifément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

Lettre du 24 mai.

Embarras où le marquis d'Argenfon jette Noailles.

Le marquis d'Argenfon, trop accoutumé à traiter légérement les affaires politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Efpagne, renouvella encore les foupçons, en laiffant ignorer ce qui fe traitoit avec la Hollande. Le roi, étant à l'armée, n'inftruifoit plus le maréchal. Le miniftre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien fur cet article. Philippe & la reine demandoient fans ceffe des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyoient intéreffer leur fils & leur couronne.

1746. *Le maréchal de Noailles au roi. 28 mai.*

Un jour que le courier venoit d'arriver : „ Hé bien ! monſieur le maréchal, dirent-ils, quel partage les „ Hollandois font-ils à l'infant ? Il „ n'eſt pas fort conſidérable, ſuivant „ les avis qu'on nous a donnés. ". Noailles ayant répondu qu'il ignoroit abſolument de quoi il étoit queſtion : " Puiſque vous êtes ſi mal informé, „ répartit-on, nous ſommes bien-ai- „ ſes de vous apprendre qu'il y a un „ nouveau projet de paix générale, „ préſenté par M. de Waſſenaer ; „ qu'on y donne un très-mince par- „ tage à l'infant ; qu'il y a eu ſur cela „ des conſeils tenus à Paris ; que le „ marquis d'Argenſon, le maréchal de „ Belle-isle & les envoyés de Hollande „ ſe ſont aſſemblés chez le cardinal „ Tencin, où l'affaire a été diſcutée „ dans une longue conférence", L'ambaſſadeur, auſſi peiné que ſurpris, ſe hâta de finir la converſation. De retour chez lui, il ſut du comte de Noailles, que le préſident Hénault lui marquoit préciſément la même choſe.

Il repréſente fortement au roi dans

une lettre particulière les inconvéniens de cette diſſimulation; combien la cour d'Eſpagne en devoit être offenſée; qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme; enfin, qu'étant bien diſpoſé pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux couronnes exigeoit une confiance mutuelle.

1746. Inconvéniens de la diſſimulation.

On oppoſoit des prétextes à des raiſons ſi palbables. " Quelle ſeroit „ l'utilité de communiquer à Aranjuès des projets indigeſtes, des veilléités, des tentatives, dont l'ébauche révolteroit peut-être une couronne délicate ſur le point d'honneur & ſur les intérêts d'Italie? „ Son imagination s'allumeroit; elle „ trouveroit du mal là où il n'y auroit que du bien; elle gâteroit tout „ enfin, & prendroit ſans doute des „ meſures nuiſibles ". C'étoit l'excuſe du marquis d'Argenſon. Mais ne falloit-il pas du moins inſtruire le négociateur, comme on le lui avoit promis? Pouvoit-on douter qu'il ne fît

Prétextes du miniſtre.

Lettre au maréchal de Nouilles. 25 mai.

1746. l'ufage convenable d'un fecret de miniftère ? Et pourquoi l'expofer aux incertitudes, que les bruits publics devoient rendre inévitables ?

Vaine négociation avec la Hollande.

Au refte, la négociation avec Waffenaer n'étoit point ce qu'imaginoient les nouvelliftes. Selon une lettre du marquis d'Argenfon, que Noailles ne devoit recevoir qu'après fon départ d'Efpagne, il s'agiffoit de procurer la Tofcane à l'infant : excellente affaire, qu'il prétendoit pouvoir bientôt fe conclure, & dont le roi l'avoit autorifé à ne rien écrire, pour éviter les longueurs, jufqu'à ce qu'il ne pût y avoir de changement. Ce partage eût été fans doute avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à fe faire ménager ; l'impératrice-reine n'auroit jamais confenti à voir la Tofcane fortir de fa maifon, & un tel fyftême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le miniftre vouloit toujours renouer avec le roi de Sardaigne, pour chaffer d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus tems, furtout en prenant mal fes mefures.

Lettre du marquis d'Argenfon. 8 juin.

Un mémoire que Philippe V remit au maréchal de Noailles, pour le roi seul, étoit une vive expression de ses sentiments. Après y avoir rappellé tout ce qu'il devoit à la France, il exposoit la justice de sa guerre de Lombardie, ses droits à cette partie de la succession autrichienne ; & il se plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition que lui faisoient quelques-uns de nos ministres. Voulant bien se désister du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit assurés par le traité de Fontainebleau, il se montroit persuadé que le roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il disoit que son honneur, que sa tendresse pour la reine, l'obligeoient de ne se départir jamais de l'article qui assuroit à cette princesse, sa vie durant, la jouissance de l'état de Parme. Pour maintenir l'infant dans son partage, il proposoit que les deux couronnes lui fournissent par moitié un subside annuel, d'autant plus considérable que ce partage seroit plus restreint. Il demandoit, comme la princi-

1746. Dispositions de Philippe V.

Mémoire du 6 juin.

Il se désiste de ses premières prétentions.

Sa confian-

1746. pale preuve d'amitié, que, ſi l'Eſpagne manquoit un jour aux engagemens contractés pour l'Italie, Louis XV voulût bien y ſuppléer en cas de beſoin. En un mot, il mettoit *pour tous les tems, entre les mains du ro ſon neveu, le ſort de la reine ſon épouſe, celui du roi D. Carlos & de l'infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût poſſible de confier de ſon amour & de ſan cœur.*

ce en l'amitié du roi.

Noailles finit heureuſement ſon ambaſſade.

Le maréchal reçut du roi & de la reine les marques d'eſtime & de bonté les plus flatteuſes. Loin d'ambitionner la toiſon d'or pour le comte de Noailles, compagnon de ſes travaux, il craignoit qu'elle ne lui fût donnée; & qu'elle ne parût avoir été un motif de ſon voyage; il avoit voulu du moins, ſi on lui accordoit cette faveur, que ce ne fut qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe, on fit une promotion exprès pendant leur ſéjour. Le comte avoit reporté le collier de ſon beau père, le marquis d'Arpajon, qui s'étoit ſignalé en Eſpagne dans la

la guerre de 1701 : on le lui donna, & la reine dit obligeamment : " Il „ n'y a pas d'exemple qu'un pere & „ un fils aient en même-tems la toi- „ son d'or, mais le maréchal de Noail- „ les est bien fait pour les excep- „ tions ". Il prit congé le 7 juin, ayant rempli tout l'objet de son ambassade, & ayant des assurances positives que l'Espagne n'avoit aucune négociation particuliere avec la cour de Vienne & celle de Londres. 1746.

Nous terminerons ce livre par une lettre que le dauphin écrivit au maréchal, pendant qu'il étoit en Espagne. On y verra avec intérêt les sentimens d'un prince religieux, appliqué à tous ses devoirs, & travaillant à se rendre digne par les lumieres, comme par les vertus, de gouverner une grande monarchie. Lettre que lui écrit le Dauphin.

" Je vois bien, monsieur, que „ l'Espagne vous fait oublier la Fran- „ ce, & que les charmes que vous „ trouvez dans ce pays-là, vous font „ oublier en même-tems les pauvres „ habitans de celui-ci. Ils en gémis- *Le dauphin au maréchal de Noailles 24 mai 1746.*

1746. „ sent en silence quelque tems : mais „ ils sont bientôt après forcés de le „ rompre, par le desir de vous faire „ connoître l'envie qu'ils ont de vous „ revoir. Il est vrai que vous avez-là „ un peu d'occupation ; & en vous „ priant de me mander de vos nou„ velles, je serois bien fâché que vous „ prissiez sur le tems du repos & du „ délassement nécessaires après le tra„ vail. Pour nous ici, nous n'avons „ autre chose à faire tout le jour qu'à „ gâter du papier, à écouter les nou„ velles ; &, comme d'autres Moyses, „ à tenir les mains élevées vers le „ ciel, tandis que *le chef du peuple* „ *combat les combats du seigneur*, *&* „ *fait fuir ses ennemis comme une va*„ *peur légere au seul bruit de ses ar*„ *mes*. Ainsi, il est juste que nous „ écrivions trois fois pour les autres „ une. Depuis que le roi est parti, „ je donne beaucoup de mouvement „ à la pesante masse de mon corps, „ qui s'y prête quoique sans beau„ coup de satisfaction, parce que je „ ne suis point du tout comme Esaü,

Goûts & occupations de ce prince.

„ *gnarus venandi*, mais bien comme „ Jacob, *vir ſimplex qui habitabat in* „ *tabernaculis*. Malgré cela, je trotte „ de côtés & d'autres, aimant ce- „ pendant beaucoup mieux m'occu- „ per dans la maiſon, de réflexions „ & de lectures néceſſaires pour me- „ ner ici-bas une vie ſolide & utile „ au monde, & qui puiſſe nous con- „ duire à une autre plus durable & „ plus heureuſe. Entre toutes ces lec- „ tures, je crois qu'il y a ſur-tout „ trois points auxquels il faut s'appli- „ quer principalement; ſavoir, à la „ connoiſſance du cœur humain, à „ celle des droits publics, & à celle „ de l'hiſtoire, qui ſont, je crois, „ très-utiles dans le triſte rang où „ je ſuis, quoique j'euſſe beaucoup „ plus de goût pour d'autres études. „ Vous voyez que pour faire bien, „ il ne me manque que la bonne vo- „ lonté. Voilà aſſez de morale; & je „ finis ma pancarte en vous aſſurant, „ monſieur, de ma tendre amitié qui „ ne finira qu'avec ma vie ".

1746.

Objets de ſes études.

1746.

Réponse du maréchal.

C'étoit une belle occasion pour le maréchal de donner à l'héritier du trône des conseils relatifs à sa destinée. Il lui dit après des complimens peu remarquables :

Nécessité de l'exercice.

Lettre à monsieur le Dauphin. 6 juin.

" Continuez, monseigneur, à faire „ de l'exercice : il vous est absolument „ nécessaire. Permettez même que je „ vous représente que si, dans l'âge „ où vous êtes, vous ne travaillez „ à surmonter le goût de la vie sé„ dentaire, votre santé en souffrira „ par la suite ; & ce qui est de plus „ dangereux, c'est qu'une habitude, „ une fois contractée, ne se change „ plus qu'avec des peines infinies ".

Tenir un juste milieu en tout.

" Je ne conclurai pas de-là, mon„ seigneur, que vous deviez passer „ votre vie dans les forêts : je pense „ que cette extrêmité n'est pas à crain„ dre pour vous. Mais il y a un juste „ milieu dans lequel la raison a éta„ bli son empire ; il est à la vérité „ peu connu. On peut espérer qu'a„ près la découverte des terres aus„ trales, on en aura une plus par„ faite connoissance. Ce juste milieu,

„ souffrez, monseigneur, que je vous „ le dise, doit être cependant l'objet „ principal, qui doit servir de règle „ pour la conduite de tout homme „ raisonnable. Et s'il est nécessaire „ dans les particuliers, il devient in- „ dispensable dans les grands, & sur- „ tout dans les princes que la provi- „ dance a donnés aux hommes pour „ les gouverner, & dont l'exemple a „ tant de pouvoir sur les cœurs & sur „ les esprits ". 1746.

Connoître le génie des nations.

" Vous avez bien raison, monsei- „ gneur; la véritable étude d'un prin- „ ce est la connoissance du cœur hu- „ main. Mais il ne faut pas se borner „ à la connoître en philosophe, & „ d'une maniere purement spéculati- „ ve. Il convient qu'un prince con- „ noisse le génie des nations, sur-tout „ de celles qui sont dans la proximité „ de ses états, & avec lesquelles il „ doit avoir une relation indispensa- „ ble ",

Connoître sur-tout les hommes qu'on doit employer.

" Mais le plus essentiel est de bien „ démêler & pénétrer le caractère, „ l'esprit, les sentimens & les divers

1746.

„ talens de ceux qui, par leur naiſ-
„ ſance & leur état, environnent les
„ princes. Les hommes ne paroiſſent
„ le plus ſouvent devant eux qu'avec
„ un maſque qui cache leurs intérêts
„ & leurs vues particulieres; & il faut
„ diſſiper le nuage qui les couvre aux
„ yeux de celui qui doit les employer,
„ ſelon les différens genres auxquels
„ ils ſont le plus propres".

S'attacher au droit public & à l'hiſtoire.

" L'étude du droit public & de
„ l'hiſtoire eſt abſolument indiſpen-
„ ſable pour un prince. Vous devez,
„ monſeigneur, remercier dieu de ce
„ qu'il vous donne la force de réſiſter
„ à la tentation de vous appliquer à
„ d'autres ſciences, qui ſeroient plus
„ de votre goût. La raiſon doit tou-
„ jours l'emporter ſur vous, monſei-
„ gneur. Laiſſez aux dévotes de no-
„ tre tems ce qu'elles qualifient de
„ leur *attrait*: c'eſt une de leurs ex-
„ preſſions favorites, à l'abri de la-
„ quelle elles oublient ſouvent leurs
„ devoirs, pour ſe livrer à leur ima-
„ gination & à leur goût".

Attrait des dévotes.

1746.

Suivre les mouvemens d'un cœur droit.

" Pour vous, monſeigneur, ſur-
„ montez vos penchans, lorſque vous
„ ſentez qu'ils ſont contraires à l'état
„ où la providence vous a placé. Per-
„ ſonne n'en jugera mieux que votre
„ propre cœur : il eſt bon, il eſt juſ-
„ te, il eſt ſimple, il eſt droit : ſui-
„ vez-en les mouvemens ; & ſi par
„ haſard il venoit à ſe tromper pour
„ quelques inſtans, quelques réflexions
„ le ramèneroient bientôt dans le vé-
„ ritable chemin que vous aurez à
„ ſuivre".

Deſtinée d'un grand prince.

" C'eſt par-là que vous remplirez
„ vos hautes & grandes deſtinées,
„ que vous ferez le bonheur & la gloi-
„ re de la France, & que vous mé-
„ riterez la vénération de l'univers
„ entier".

" Pardon, monſeigneur, de ma li-
„ berté & de la longueur de cette
„ épître, qui ſent un peu le ſermon.
„ Mais prenez-vous-en à vous-même :
„ c'eſt vous qui m'inſpirez toute cette
„ morale. Je me ſuis laiſſé entraîner
„ au même penchant philoſophique
„ que j'ai connu en vous. Ainſi, mon-

1746. „ ſeigneur, mon excuſe doit ſe trou-
„ ver dans l'envie que j'ai de vous
„ plaire & de vous faire ma cour.”.

Le Dauphin l'auroit remplie.

La France a pleuré ce prince qui ſembloit né pour la rendre heureuſe; qui avoit approfondi les principes du gouvernement; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces; qui éclairé par l'étude & la réflexion, ſaiſiſſoit la vérité au milieu des preſtiges de l'erreur; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus; en un mot, qui devoit régner en ſage ſur une nation flexible & courageuſe, dont le ſouverain bien eſt d'avoir un roi digne de la gouverner.



LIVRE SEPTIEME.

L'Union de toutes les branches royales de la maiſon de France devoit être ſolidement cimentée ; & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, ſeroit devenu plus reſpectable par les modifications mêmes qu'on y auroit miſes, ſi de funeſtes événemens, ſuivis de nouvelles fautes, n'avoient rendu inutile toute la négociation du maréchal de Noailles. L'infant D. Philippe étoit reſſerré par les Autrichiens à Plaiſance. Il envoya ordre au maréchal de Maillebois de venir le joindre. Il fut obéi. On livra bataille, & les ennemis remportèrent la victoire. On abandonna Plaiſance pour ſe retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieuſe, parce qu'elle ſe fit en combattant & ſans eſſuyer de nouvel échec. Le comte de Maillebois, qui ſurpaſſoit ſon père en gé-

1746. Triſtes événemens en Italie.

Bataille de Plaiſance.

nie & en habileté, dirigea cette opé-

1746. ration auſſi haſardeuſe que difficile.

Mort de Philippe V.

Philippe V venoit de mourir le 9 juillet; prince vertueux avec des défauts; courageux & ferme avec de la foibleſſe; rongé par la mélancolie; gouverné ſucceſſivement par ſes deux femmes, qui donnèrent du reſſort à ſon caractère: mais digne d'être regretté des Eſpagnols, comme le premier reſtaurateur de leur monarchie, que les derniers rois avoient laiſſé en quelque ſorte s'anéantir. Un fils qui

Ferdin. VI.

lui reſtoit du premier lit, Ferdinand VI, monta ſur le trône. Il embraſſa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagemens de ſon père: il le témoigna au roi de France par une lettre de ſa main: cependant tout le ſyſtême s'écroula bientôt.

Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Eſpagne.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le marquis de Puiſieulx, ſans rien communiquer à l'Eſpagne, tant le miniſtre étoit obſtiné dans ſes préventions. Cette cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune roi ne connoiſ-

ſoit point la France, & devoit natu- rellement lui être moins attaché que Philippe V. Il ſe trouva entouré de gens que nos ambaſſadeurs avoient négligés ou offenſés. La reine, ſa femme, princeſſe de Portugal, favo- riſoit leurs conſeils ſiniſtres. Le mi- niſtère de Verſailles, au lieu de mé- nager les eſprits en de telles circonſ- tances, les irrita par ſa réſerve affec- tée & par ſes hauteurs. Les fautes paſſées ſembloient être des règles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événemens ré- pondirent aux fautes.

1746.

La reine contre la France.

L'évêque de Rennes, ambaſſadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV penſa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qualité & de repréſentation, pour complimenter le nouveau roi ſur la mort de ſon père, & ſur ſon avé- nement à la couronne. On l'en dé- tourna, ſous prétexte que l'Eſpagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV; ſans examiner la dif- férence des conjonctures, le bas-âge

Faute du miniſtère françois.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 ſeptemb.

où étoit alors le roi, l'averſion de
1746. Philippe V pour le régent, les raiſons particulières qu'on avoit en 1746, de s'inſinuer dans l'eſprit de Ferdinand, de pénétrer ſes inclinations, & de ſe concilier ceux par qui il étoit gouverné.

La Mina & Mailleb. abandonnent Gènes.

Auſſi ne fut-il bientôt plus queſtion d'agir de concert. La cour d'Eſpagne rappela d'Italie le comte de Gages, ainſi que Caſtellar ſon rival. Elle donna le commandement de l'armée au marquis de la-Mina, connu par ſa haine contre les François. Ce général ſembla ne venir que pour précipiter ſa retraite en Provence. Il abandonna indignement les Génois. Le maréchal de Maillebois fut entraîné par ſa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en ſureté les ordres de la cour. Les deux couronnes perdirent toutes leurs conquêtes; & Gènes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens.

Projet de mariage avec une infante, re-

Cependant le roi d'Eſpagne offrit une de ſes ſœurs en mariage pour le dauphin, veuf d'une ſœur de cette

princesse, dont il avoit même eu un enfant. Louis XV répondit que la religion & les sentimens du clergé de France, ne lui permettoient pas de consentir à un pareil mariage, quoiqu'en Espagne on le crût légitime avec la dispense du pape. Ferdinand répliqua que la religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Espagne, & que douter du pouvoir des souverains pontifes à cet égard, feroit plutôt une *hérésie* qu'un acte de christianisme. Ce refus fournit un nouveau prétexte aux Espagnols mal-intentionnés, de répandre des semences de division.

1746. jeté par le roi. *Lettre du 13 août.*

Réponse du 15 septemb.

L'imprudence du ministère avoit été la principale cause des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen se fait alors un devoir d'élever la voix, quand il se trouve à portée d'avertir utilement le souverain. C'est ce que fit le maréchal de Noailles, par un mémoire adressé au roi, & dont l'exorde annonce la nécessité de cette démarche. " Il est des conjonctures, dit-il, où

Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables.

Mémoire.

1746. Lettre du maréchal de Noailles au roi. 15 décemb.

„ tout doit céder à l'obligation de „ parler à son maître. J'ai peut-être „ à me reprocher de ne l'avoir pas „ fait plutôt, & d'avoir trop écouté „ des motifs de ménagement & de „ considération, qui pouvoient m'en„ gager au silence. Vous aimez la vé„ rité, sire; vous voulez qu'on vous „ la dise; tous vos sujets vous la doi„ vent: à plus forte raison, ceux que „ leurs charges, leurs emplois & le „ serment qu'ils vous ont prêté, at„ tachent plus étroitement à votre „ personne, &c. ".

Il fait connoître les fautes commises.

Il rappelle ensuite les fautes commises depuis la mort de l'empereur Charles VII, à l'égard des cours de Vienne, de Turin & de Madrid; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuse négociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jeté sans réserve, qui avoient eu l'art de pénétrer les desseins de la France, & de lui cacher leurs véritables dispositions & celles de leurs alliés.

Affaires

Il représente d'une part, combien

les affaires étrangères exigent de connoissances & de travail ; de l'autre, combien le ministre s'en est formé une fausse idée, disant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faisant rien en effet ; laissant manquer d'instructions & d'informations ceux qu'on emploie dans les cours ; décidant de tout avec une légèreté singulière ; aussi indiscret en propos que foible en raisonnemens ; excitant enfin un mécontentement général au dedans comme au dehors.

1746. étrangères mal conduites.

"On ne peut, sire, continue le „ maréchal, être sincérement attaché „ à la personne de V. M., à sa gloire, „ à celle du nom françois, & au bien „ de la patrie, sans être pénétré de „ douleur en pensant à la situation „ des affaires, & en portant ses vues „ sur les événemens qui peuvent ar„ river. L'empereur Charles VII dé„ pouillé deux fois de ses états, & „ prêt à l'être pour la troisième, lors„ que ce prince est mort accablé de „ malheurs ; les Espagnols chassés d'I„ talie ; la république de Gênes en

Tableau des malheurs.

1746. „ vahie & ſous le joug autrichien ; „ le roi des deux Siciles menacé, & „ peut-être à la veille de perdre ſes „ royaumes ; le duc de Modène errant „ & réduit aux dernières extrémités ; „ le prince Edouard fugitif, & une „ partie de ſes partiſans périe ſur l'é- „ chafaud. Le ſeul roi de Pruſſe, qui „ a été heureux, n'a cru pouvoir „ aſſurer ſes ſuccès qu'en nous aban- „ donnant.

Dangers à craindre.

“ V. M., ſire, connoît trop bien „ le caractère de la nation françoiſe, „ pour ne pas prévoir les ſuites fu- „ neſtes & rapides qu'entraîneroit in- „ failliblement un premier revers. Le „ danger ſeroit d'autant plus grand, „ que l'on ne peut ſe flatter qu'au- „ cune puiſſance de l'Europe, voyant „ le ſort des alliés que nous avons „ perdus, voulût prendre part à nos „ malheureux ſuccès.”

Moyens à prendre.

Ce tableau effrayant, loin d'inſpi- rer de la foibleſſe, doit ranimer le courage ; c'eſt ce que Noailles ajoute au roi. Tous les vœux tendent à la paix ; deux moyens peuvent y con-

duire ; la vigueur dans les opérations militaires, dirigée par la sagesse, & une conduite prudente, éclairée, attentive & suivie dans la politique. Il est donc essentiel que les affaires étrangères soient entre les mains d'un homme digne de la confiance du souverain. Louis se décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plutôt, dès que l'on avoit connu la nécessité d'un changement de ministre. Le marquis de Puisieulx fut le successeur de d'Argenson ; & le maréchal autant par zèle que par amitié, lui communiqua bientôt ses lumieres dans un mémoire excellent, où il dit :

1746.

Nouveau ministre.

" La paix à de certaines conditions
„ est l'objet de la guerre, comme
„ elle en est le terme. Mais pour y
„ parvenir avec sureté & avec avan-
„ tage, il est nécessaire de concerter
„ les opérations militaires avec les
„ mesures politiques. Un système po-
„ litique, qui n'est point appuyé par
„ les opérations militaires, est com-
„ me un corps privé de l'usage des
„ nerfs ; & des opérations militaires,

Principes politiques.

1746. „ qui ne tendent point à l'appui du „ système politique, ressemblent à des „ convulsions qui affoiblissent le corps, „ & qui en dérangent toute l'écono- „ mie ".

" Il est de principe que, lorsqu'on „ agit sans plan & sans dessein, les „ plus grands succès sont presque sans „ effet, les moindres revers sont sui- „ vis des plus funestes conséquences ; „ & que tôt ou tard on succombe sous „ le poids des événemens. Le défaut „ de plan dans la conduite des affai- „ res est comme l'anarchie dans le „ gouvernement. Il faut dans l'un & „ dans l'autre un point de réunion, „ un centre où tout aboutisse ".

" Pour se déterminer sur un plan, „ il est des règles & des maximes gé- „ nérales. 1°. Avoir un objet, & agir „ relativement à cet objet ; 2°. tâcher „ de conserver ses alliés & d'en aug- „ menter le nombre ; 3°. détacher au „ contraire ceux de ses ennemis par „ des négociations particulières ; 4°. „ faire diversion à leurs forces autant „ qu'il sera possible. C'est à ces diffé-

„ rens points qu'il faut rapporter tou-
„ tes les mesures qu'on doit prendre ; 1746.
„ ils en sont en quelque sorte la pierre
„ de touche : ce qui ne cadre point
„ avec ces principes est inutile ou
„ pernicieux, &c. "

A la clarté des principes, à la justesse de la méthode, répond la discussion de la matière. L'évidence sembloit naître de la plume du maréchal de Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujous inutilement desiré, si la volonté souveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des ministres ?

Campagne de Flandre.

Le succès de nos armes en Flandre pouvoit seul réparer les pertes qu'on faisoit ailleurs ; & les conquêtes du roi étoient moins glorieuses encore par elles-mêmes, que par sa résolution invariable de les sacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & son château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu décisive, mais qui causa

1746. une perte considérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chassés de l'autre.

Noailles affligé de n'être point à l'armée.

Lettre du 30 avril.

Noailles avoit espéré de partager avec le roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès: „ J'apprends une nouvelle qui me fait „ une peine infinie : c'est le départ „ prompt de V. M. pour la Flandre. „ Je ne me console pas de la savoir „ à l'armée, & de n'être pas auprès „ d'elle. Mon secretaire (le comte de „ Noailles) en deviendra fou. Je vais „ faire tous mes efforts pour termi- „ ner le plus promptement qu'il sera „ possible les affaires dont je suis char- „ gé. Mais on ne va pas aussi vîte „ qu'on voudroit en négociation ". Il n'étoit plus tems à son retour. Le roi avoit quitté l'armée après la prise d'Anvers, pour les couches de la dauphine ; & le maréchal devoit demeurer à la cour.

Le maréchal de Saxe disposé à bloquer

Mais sa correspondance avec le grand général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux ex-

péditions militaires. Le maréchal de Saxe, pendant le siège de Namur, parut décidé à bloquer seulement le château quand la ville seroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une résolution plus vigoureuse. Voici la substance de ses raisons.

1746.

seulement le château de Namur.

" Se borner à la ville de Namur, " ne répondroit ni à l'attente du pu- " blic, ni au succès des savantes ma- " nœuvres exécutées pour s'assurer " cette conquête. Les blocus ont tant " d'inconvéniens, qu'il n'en faut ja- " mais faire que dans deux cas; le " premier, lorsqu'une place est im- " prenable, & il en est peu de cette " espèce; le second, lorsqu'on n'a " rien à craindre de l'ennemi, & on " ne peut se flatter d'un tel avanta- " ge. Objectera-t-on les difficultés de " l'entreprise; la nécessité de ména- " ger les troupes? Mais en 1695, " le prince d'Orange n'employa que " 24 à 25 jours de tranchée ouverte

Noailles lui prouve qu'il faut l'assiéger.

Lettre du 9 septembre.

Raisons de guerre.

1746.

„ au siège du château, quoique Boufflers défendit la place : mais il n'y a nulle comparaison entre la fatigue d'un siège & celle d'un blocus : l'une est momentanée & passagère, l'autre journalière & de longue durée. Tout doit décider enfin à une entreprise, qui assure le repos & la tranquillité pendant le quartier d'hiver, & qui facilitera une magnifique ouverture de la campagne.

Exemple de Montluc.

„ On demandoit à Montluc comment il avoit pu faire tant de belles actions en sa vie ? *C'est*, dit-il, *que je n'ai jamais remis au lendemain ce que je pouvois faire dans la journée*". Exemple digne d'être cité au vainqueur de Fontenoi.

Raisons de politique.

Aux raisons de guerre se joignent celles de politique. Il ne restera plus de barrière à la Hollande ; les négociations pour la paix en deviendront plus efficaces, & les Hollandois plus intéressés à y faire entrer l'Angleterre. Le roi desire ardemment cette conquête, sans néanmoins vouloir la prescrire. La gloire du général semble

ſur-tout l'exiger. " Vous connoiſſez „ le peuple, ajoute Noailles: il eſt „ injuſte, & compte pour peu tout „ ce que l'on a fait, s'il reſte en- „ core, à ſon avis, quelque choſe à „ faire. Enfin, mon très-cher maré- „ chal, je veux & j'entends que vous „ ſoyez reçu aux acclamations publi- „ ques, & qu'en vous voyant, le „ parterre vous regarde toujours des „ mêmes yeux, pourvu qu'il ne vous „ en coûte pas tous les ans d'auſſi „ beaux pendans d'oreille que ceux „ de l'année dernière ". (Une actrice lui avoit mis ſur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendans d'oreille).

1746.

La gloire du général exige qu'il ne laiſſe rien à faire.

La réponſe du général paroîtra digne d'un héros. " Je vous prendrai „ le château de Namur, mon maî- „ tre; ne vous fâchez pas. Aux fa- „ çons que le roi a avec moi, je „ prendrois le diable par ſes cornes. „ Si j'ai fait quelques réflexions mo- „ dérées, ce n'a été que parce que „ je crois que ce château ſe pren- „ droit tout ſeul, ayant très-mau-

Belle réponſe du maréchal de Saxe.

Lettre du 16 ſeptemb.

1746. „ vaiſe opinion de leurs ſubſiſtances. „ Mais il n'eſt plus queſtion de tout „ cela. Le roi le déſire, & tout doit „ céder à la puiſſance d'un ſi grand „ & ſi bon monarque..... Le bien de „ la choſe m'eſt toujours préférable „ aux applaudiſſemens, quoique je „ ne les dédaigne pas; & quant aux „ boucles d'oreilles que vous me re- „ prochez, j'aime encore à en don- „ ner, ſans toutefois en prétendre de „ rétribution ".

On le ſollicite d'entrer à l'académie françoiſe.

En aimant la gloire, le maréchal de Saxe ne ſe laiſſoit pas éblouir par les preſtiges de la vanité. Quelques perſonnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le ſollicitoient vivement d'entrer à l'académie françoiſe. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré ſon mérite & ſon élévation, paroître déplacé dans un corps de cette eſpèce, où les grands ſeigneurs ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le ſentit; il conſulta du camp de Tongres

le maréchal de Noailles par la lettre suivante :

[redacted]

Il consulte Noailles sur ce point.

Lettre du 13 septemb.

„ On m'a propoſé, mon maître, „ d'être de l'académie françoiſe. J'ai „ répondu que je ne ſavois point ſeu- „ lement l'orthographe *, & que cela „ m'alloit comme une bague à un „ chat. On m'a répondu que le ma- „ réchal de Villars ne ſavoit pas écri- „ re, ni lire ce qu'il écrivoit, & qu'il „ en étoit bien. C'eſt une perſécution. „ Vous n'en êtes pas, mon maître : „ cela rend la défenſe que je fais plus „ belle. Perſonne n'a plus d'eſprit que „ vous, ne parle & n'écrit mieux : „ pourquoi n'en êtes vous pas ? Cela „ m'embarraſſe. Je ne voudrois cho- „ quer perſonne, bien moins un corps „ où il y a des gens de mérite. D'un „ autre côté, je crains les ridicules, „ & celui m'en paroît un bien con-

* En voici une preuve tirée de ſa lettre : *Se la malet* comme une *bage* à un chat. *Pour coy nan aites* vous pas. Je *creins* les *ridiqules*, & *ſe luy ſi man paret* un, &c.

1746. „ ditionné. Ayez la bonté de me ré-
„ pondre un petit mot ".

Celui-ci le décide à refuser.

Lettre du 18 novemb.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'académie, soit qu'il ne l'envisageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans sa réponse, oublier ce que lui doit notre littérature. Il dit que Villars, en y entrant, s'est donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ses grandes qualités; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il feroit très-fâché de voir son *cher comte Maurice* dans une compagnie où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthographe; que si c'étoit l'académie des sciences, le cas feroit différent. Son ami pensoit à-peu-près de même, & se décida en conséquence. Au reste, on sait que l'académie françoise, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célèbres qui ornent ses fastes depuis son origine, & sur-tout les ouvrages immortels d'une partie de

ſes membres, ſont de ſolides garans de ſa gloire.

1746.

Noailles s'occupoit alors des triſtes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que ſujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ſes ennemis! mais de plus nos frontières étoient ménacées; & ſi l'Eſpagne retiroit ſes troupes, comment ſe garantir d'une invaſion? Le maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événemens dont on gémiſſoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agiſſoit actuellement d'y déterminer l'Eſpagne. Le comte d'Argenſon le ſollicita d'écrire de nouveau pour cette fin; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la ſolidité de raiſons, la juſteſſe de méthode & l'honnêteté de ſentimens, qui caractériſoient tous les écrits de Noailles.

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Le maréchal de Noailles au roi. 17 ſeptemb.

Noailles chargé d'inſtruire la cour d'Eſp.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impreſſion à Madrid; en rappellant d'abord, d'une part les promeſſes du roi d'Eſpagne de ſou-

Excellentes raiſons qu'il expoſe.

Mémoires ſur les affaires d'Italie.

1746. tenir les engagemens de son pere, & de l'autre, la sincérité du roi de France, les ordres qu'il a donnés au général de ses troupes d'être soumis en tout à l'infant, & de tout sacrifier au sort de ce prince. Dans les conjonctures malheureuses où l'on se trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du royaume de Naples, l'influence de ces revers sur la disposition des esprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les succès, soit pour la guerre, soit pour la paix. Si Gènes reste au pouvoir des Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée sans retour à la France & à l'Espagne. La cour de Vienne, excitée & secondée par les Anglois, peut aussi tenter la conquête de Naples, ne fût-ce que pour forcer l'Espagne à une paix particulière, qu'on lui feroit acheter aux dépens de son commerce & de ses lois : cette conquête paroît même très-facile. Enfin les partisans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la

Nécessité de sauver Gènes.

foibleſſe des deux couronnes, & augmenter l'eſpérance de leur impoſer les plus dures conditions. 1746.

" C'eſt dans de pareilles circonſtan„ ces, dit le maréchal de Noailles, „ qu'on doit faire paroître plus de „ force & de courage; & loin de ſe „ laiſſer abattre par des revers, on „ doit redoubler ſes efforts pour ré„ parer ſes pertes, rétablir la répu„ tation & l'honneur des armes, & „ reprendre le ton de ſupériorité qui „ convient à deux auſſi puiſſantes mo„ narchies, ſur-tout lorſqu'elles ne „ deſirent rien que de juſte & de rai„ ſonnable ".

Redoubler les efforts dans les revers.

Il cherche enſuite les remèdes aux malheurs qu'on a éprouvés. " Dans „ quelque conjoncture que ce ſoit, „ on peut prendre un parti meilleur „ qu'un autre: le pis de tout feroit de „ n'en prendre aucun ". Il propoſe donc comme choſe indiſpenſable, de maintenir ſur les frontières d'Italie & de rétablir l'armée des deux couronnes; de ne rien négliger pour la défenſe du royaume de Naples, & d'y

Remèdes aux malheurs.

I 3

1746. faire repaſſer, par tous les moyens poſſibles, les troupes napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Eſpagne; de former ſans délai les préparatifs d'entrepriſes conſidérables; ſans quoi on doit craindre que le roi de Naples ne ſoit bientôt réduit au ſort de l'infant.

Vues des Anglois, dont il faut ſe défier.

Il fait obſerver en finiſſant, que les Anglois ſe vantent de déſunir les deux branches de la maiſon de Bourbon; que l'Eſpagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés; que leur intérêt eſt de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainſi que la France, de rétablir ſa marine; qu'ils craignent enfin de ſe voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, ſi ces puiſſances, toujours unies, prennent de meilleures meſures qu'elles n'ont fait juſqu'à préſent.

Intérêt de la France & de l'Eſpagne à être unies.

Il ne peut y avoir d'alliance ſolide & ſincère, ni pour la France ni pour l'Eſpagne, que par leur union reſpective. Leur intérêt commun & réciproque leur impoſe la loi de cette

union : leur intérêt commun, en ce que les Anglois ſont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre : leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera ſon avantage à participer au commerce d'Eſpagne, ſuivant les lois préſcrites ; & que l'Eſpagne aura dans la France un allié, intéreſſé à l'augmentation de ſa gloire & de ſa puiſſance. 1746.

La Provence envahie.

Des réflexions ſi juſtes devoient frapper la cour de Madrid, comme celle de Verſailles, & ne pouvoient être abſolument infructueuſes. Mais l'orage fondit tout-à-coup ſur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le marquis de la-Mina ſe ſépara des François, pour aller défendre la Savoie qui reſtoit à D. Philippe ; le maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée preſque anéantie, n'oſa diſputer le paſſage du Var ; dès le mois de novembre, les ennemis furent maîtres d'une partie de la province. On trembloit pour Marſeille & pour Toulon, lorſque le maréchal de Belle-isle fut

Le maréch. de Belle-isle la délivre.

1747. envoyé dans le pays, presque sans argent, sans troupes, sans moyens de subsistances. Heureusement il avoit les ressources de son génie & de celui de son frère : il possédoit la tactique des campemens, la science des détails. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déjà fort embarrassé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête ; & il le força de repasser le Var au commencement de février.

Noailles s'empresse à le seconder.

Plus Noailles avoit depuis long-tems de sujets de plaintes contre Belle-isle, plus son zèle patriotique lui inspira d'ardeur à le seconder dans une conjoncture si importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'état effaçoit à ses yeux tout grief personnel ; il continua de l'aider de ses lumieres & de ses conseils, dont Belle-isle paroissoit alors faire grand cas. Leur correspondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Révolution à Gènes.

A la fin de l'année précédente, le peuple de Gènes s'étoit soulevé con-

tre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chassés, avoit eu le courage de repousser leurs efforts. Des troupes françoises débarquèrent dans la ville; & par leur moyen, une si heureuse révolution eut tout son effet *. Si l'oppression des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Gènes releva en partie la réputation de nos armes. 1747.

Belle-isle & la-Mina ne s'accordent point.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux couronnes; car les raisons de Noailles, & son plan général d'opérations militaires, avoient décidé la cour d'Espagne. Il eut été seulement à desirer que l'on convînt d'un plan de campagne, qui ne laissât nul sujet de dispute aux généraux. Belle-isle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes; l'un & l'autre trop attaché à leurs opinions, pour

* Le duc de Boufflers se signala dans cette expédition, & se montra le digne fils d'un grand homme. Il mourut à Gènes de la petite vérole. Le duc de Richelieu le remplaça, & mit la république en sûreté.

1747. qu'ils puſſent jamais ſe concilier. Le premier, après avoir repris le comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on aſſiégeât Exilles ; il ſoutenoit que cette diverſion feroit lever aux ennemis le ſiége de Gènes. Le ſecond vouloit qu'on avançât par la côte de la mer ; qu'on prît Final & Savone ; qu'après avoir délivré Gènes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hiver dans le Montferrat. Il conſentit néanmoins à la diverſion du côté d'Exilles.

Leurs diviſions continuent après la délivrance de Gènes.

Pendant qu'elle ſe faiſoit, les ennemis levèrent le ſiége de Gènes. L'Eſpagnol n'en fut pas plus diſpoſé à changer de ſentiment. Le François demeura auſſi ferme dans le ſien ; & quoique naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés inſurmontables. Ces deux généraux ſe communiquoient leurs objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le tems

pressoit ; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse ; & il falloit que la Cour donnât ses ordres. 1747.

Le système de Belle-isle désaprouvé par la cour.

Le roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au système de Belle-isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la matière est discutée dans tous ses points. Il établit la nécessité, soit pour la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec Gènes. Il reconnoît les grandes difficultés qui s'y opposent, relativement aux communications, aux subsistances, au transport de l'artillerie : mais il croit que le général, en ayant déja surmonté plusieurs ; pourra les surmonter toutes. Il insiste sur les inconvéniens de l'autre système. L'Espagne, comme il l'observe, ne consentira jamais qu'on agisse par la seule voie du Dauphiné ; la diversion d'Exil-

Noailles l'exhorte à en changer.

Le maréchal de Noailles au maréchal de Belle-isle, 10 juillet.

La diversion d'Exilles insuffisante.

1747. les ne calmera point ſes craintes pour le royaume de Naples. Ce n'eſt qu'en ſe mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entrepriſes de Autrichiens : d'ailleurs toutes les vues du roi étant de finir la guerre, & de procurer un établiſſement à l'infant, il eſt d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute ſaiſon que par Gènes : les neiges ferment les autres paſſages la plus grande partie de l'année.

L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheur.

" Quel que ſoit l'évènement, ajoute Noailles, dans une lettre particulière, s'il n'eſt point heureux, dès que vous aurez pris toutes les meſures & les précautions qu'exige la prudence, l'ordre du roi vous juſtifie ; s'il eſt heureux, au contraire, comme on peut l'eſpérer, vous vous comblez de gloire en rendant à l'état le ſervice le plus ſignalé. Il n'y a que de ne pas tenter l'exécution de ce que le roi veut & deſire, qui puiſſe vous compromettre. Je ne vous dirai rien ſur les moyens :

Lettre du 13 juill.

„ perſonne n'eſt plus capable que vous
„ de les produire, de les trouver & 1747.
„ de les bien employer".

Diverſion de Coni préférable à l'autre.

Louant encore Belle-iſle de l'idée qu'il avoit eue de faire le ſiége de Coni, il dit que le roi & le conſeil regardent cette diverſion comme plus avantageuſe que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvriroit la côte de Gènes. Il ſembloit preſſentir le malheur dont on étoit menacé.

Déſaſtre de l'Aſſiette.

Mais il n'étoit plus tems de s'en garantir. Le comte de Belle-iſle, avec vingt bataillons, avoit déja pris la route d'Exilles. Un contre-ordre ſuſpendit ſa marche. Le marquis de la Mina, quand on ſut la levée du ſiége de Gènes, conſentit à le laiſſer ſuivre ſon projet. Les Piémontois avoient eu le tems de ſe renforcer au poſte de l'Aſſiette, où ils l'attendoient dans de terribles retranchemens. On les attaqua ſans examiner le péril, ſans conſulter la prudence. Un carnage affreux des François fut tout le fruit de cette

Mort du comte de Belle-isle.

1747. fatale journée. Le comte de Belle-isle y périt, homme infatigable dans le cabinet, intrépide dans l'action, & qui auroit mérité de grands éloges, s'il avoit su modérer l'ardeur de son génie.

Son frère persiste dans son opinion. Lettre du 28 juillet.

Son frère, le maréchal, s'étoit soumis sans balancer aux ordres du roi, mais sans changer d'opinion. Il s'efforce de prouver dans sa réponse à Noailles, que le projet adopté seroit réellement impraticable, quoiqu'on fît revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier désastre ait changé l'état des choses : il insiste sur les mêmes raisons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit opposées. L'envie seule de faire sa cour l'auroit sans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût apperçu quelque apparence de succès.

Fin de la campagne. *Id.* 7 sept.

Enfin le général espagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardemens, cantonna ses troupes dans les villages. Alors tout concouroit à persuader qu'il étoit impossible d'exécuter le projet. Au lieu

d'avancer, on fut quelque tems sur la défensive ; & l'armée se sépara sans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les îles de Sainte-Marguerite, Montalban, Villefranche, le comté de Nice, le château de Vintimille. Gènes étoit délivrée. Belle-isle avoit certainement de quoi s'applaudir de sa campagne. 1747.

Celle de Flandre fut presqu'entièrement décisive. Le maréchal de Saxe avoit sous lui deux hommes bien dignes de sa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entreprises, le comte de Lowendal, danois, & le comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talens militaires, & de ce courage d'esprit supérieur à tous les obstacles. Déja le Brabant hollandois étoit conquis, quand le roi parut à l'armée. On se proposoit de prendre Maestricht. Pour l'assiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld ; mais l'ennemi se retira sous Maestricht, & le siége devint impossible pour cette année. On se rabattit

Campagne de Flandre.

Bataille de Lawfeld.

2 juillet.

1747. Siége de Berg-op-Zoom.

d'un autre côté sur Berg-op-Zoom, place réputée imprénable, munie de toute espèce de secours. Lowendal la prit d'assaut le 17 septembre. C'est un de ces évènemens extraordinaires, où la valeur françoise semble avoir triomphé de l'art & de la nature.

Conseils de Noailles, utiles pour le succès.

Noailles, attaché à la suite du roi, moins en qualité de guerrier que de ministre, contribua toujours au succès par ses conseils. Nous en voyons plusieurs preuves dans ses lettres au général, & au comte de Lowendal; car l'estime l'avoit aussi lié d'amitié avec celui-ci. Le maréchal de Saxe n'envoyant pas assez de troupes pour l'entreprise de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui représenta fortement par écrit, jusqu'à deux fois, les raisons essentielles d'en assurer le succès : il évita de les exposer dans le conseil en présence du roi, par cette délicatesse de sentimens scrupuleuse sur les égards dus à un grand homme. On envoya successivement des ren-

Lettres du 5 juillet & du 17 août.

forts au siége, & ce fut le fruit de ses remontrances.

1747.

Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable.

Il avoit de même détourné le général d'un projet fort singulier, qui auroit pu nuire à sa réputation & au bien public : c'étoit de mettre en son propre nom des vaisseaux en mer, pour courir sur les Hollandois. Noailles lui écrivit sur ce point avec la noble franchise de l'amitié. Une pareille entreprise sembloit tendre à la prolongation de la guerre. " Vous connoissez les desirs de toute la France, „ dit-il : c'est de vous qu'elle en attend la fin, & non la continuation. „ Ne trompez point son attente. Vos „ propres réflexions suppléeront à „ tout ce que je pourrois vous marquer, sur les couleurs noires & „ odieuses, que nombre de gens que „ votre mérite efface ne manqueront „ point de donner à cette entreprise. „ Défendez-vous des mauvais conseils, & ne souffrez jamais qu'on „ donne atteinte à votre gloire & à „ votre réputation ".

Lettre du 11 avril.

" Il seroit contre la prudence,

Ménager

1747. les Hollandois.

„ ajoute-t-il, de pousser les Hollandois à de certaines extrémités ; & sans chercher des exemples dans des tems reculés, ce qui se passe à Gènes en est un bien récent. Cette petite république brave la puissance de la reine de Hongrie. Elle a osé le faire sans être assurée d'aucun secours étranger. C'est dans de pareilles circonstances que tout homme devient soldat, & que le désespoir tient lieu de tous les moyens ". Aussi Noailles regardoit-il d'abord comme très-hasardeuse l'entreprise contre la Hollande, inspirée au roi par le maréchal de Saxe. Il pensoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puisque l'établissement de D. Philippe faisoit l'unique objet de la guerre. Mais l'évènement justifia cette entreprise.

Système de la cour à leur égard.

Le système de la cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'user *de beaucoup de ménagemens à l'égard du pays & des peuples* ; on vouloit sur-tout faire sentir au gouvernement à quoi il s'exposoit, en se

Autre lettre du 11 avril.

laissant dominer par l'influence des factions étrangères, & l'obliger enfin de concourir sincèrement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'est un remède extrême*, dit Noailles dans une lettre, *que l'on veut administrer avec douceur, sans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.* 1747.

Ces ménagemens politiques seroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on se trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la conclusion de la paix. Les conseils du maréchal, par rapport aux courses maritimes, n'en étoient pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, sans leur faire beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ses armateurs?

On se trompoit sur ce point.

Noailles avoit raison sur le reste.

1748.

La prise même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stathoudérat, cette grande magistrature qui

Obstination des ennemis.

1748. approche de la royauté ; elle en avoit revêtu un prince d'Orange, étroitement uni au roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suisse. Une armée russe à la solde des Anglois & des Hollandois, alloit même se mettre en marche & faire une diversion. Pour assurer le succès de la campagne prochaine, il étoit essentiel de prévenir les ennemis ; pour accélérer la paix, il falloit en quelque sorte les atterrer par un coup de foudre.

Noailles auteur du plan de Maestricht.

Si le maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il se surpassa lui-même dans cette occasion, puisqu'il traça au maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de succès, & qui termina une guerre si opiniâtre. Il lui envoya, le 21 janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires sont développées avec toute la pénétration du génie *.

* Voyez les *pièces détachées*.

Il montre d'abord qu'on ne doit plus se flatter de parvenir à la paix, ni par la voie de la Hollande, ni par celle de la cour de Vienne; que ces cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre sont en son pouvoir; que les Anglois, fiers des ressources de leur commerce, espèrent probablement fatiguer la France, l'épuiser, & la contraindre ensuite d'accepter les conditions qu'il leur plaira de prescrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ses alliés, en prenant de si justes mesures qu'elle reconnoisse enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'exposeroit par l'abus de son crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête sur eux inquiéteroit extrêmement les Anglois. Il s'agit de faire une entreprise prématurée qui prévienne la diversion des Russes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre

1748.

Ses raisonnemens sur l'Angleterre.

Mém. du maréchal de Noailles.

Il faut l'attaquer dans ses alliés.

1748. sur nos conquêtes. Cette entreprise ne peut être que le siége de Maestricht : le maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propose ensuite son plan.

Entreprise de Maestricht, nécessaire.

Exposé de ce plan.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, selon lui, est de garder un profond secret : il faut donner le change non-seulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on emploiera ; il faut laisser dans l'ignorance, jusques au dernier moment, ceux à qui l'exécution sera confiée. Pour cela, on doit tout disposer comme si l'on méditoit le siége de Bréda, & ne pas s'en tenir à de simples feintes, mais se mettre en état d'exécuter quelque entreprise, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maestricht. On préviendra aisément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liége & les environs de Cologne. La meilleure manière est de se porter brusquement par la gauche

Ibid.

de la Meuse, de la passer en plusieurs endroits pour se rassembler à un point; car en commençant par se rassembler en forces, on donneroit l'allarme aux ennemis, & ils auroient le tems de se réunir eux-mêmes : au contraire en marchant de toutes parts à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. Une partie des troupes passeroient la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Hui, à Liége même. Elles se réuniroient pour investir Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyeres & en longeant le Démer, viendroient l'investir du côté gauche de la Meuse.

1748.

Avantages de cette expédition.

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entreprise a ses difficultés. " Mais il y a tout lieu de „ croire que de son succès dépend „ tout celui de la campagne prochai- „ ne : les avantages qui en résulte- „ roient, sont si supérieurs aux in- „ convéniens qui pourroient s'y ren-

1748. „ contrer; qu'il paroît de la prudence „ & d'une ſage politique d'en tenter „ l'évènement ". Il ſoumet ſes réflexions au jugement du général. Voici la réponſe qu'il en reçut : elle renferme des idées importantes, dont le miniſtère pouvoit profiter.

Le maréchal de Saxe adopte le plan.

Lettre du maréchal de Saxe, 24 janvier.

" J'ai reçu, mon cher maître, la „ lettre & le mémoire que vous m'a„ vez envoyés, ſur l'ouverture de la „ campagne prochaine. Que vous di„ rai-je là-deſſus ? Ce ſont ſecrets que „ je voudrois me cacher à moi-mê„ me. Vous avez de grandes connoiſ„ ſances; & ce n'eſt pas d'aujour„ d'hui que je penſe ainſi ".

Songer à l'économie.

" Une choſe ai-je à dire ſur la con„ tinuation de la guerre. Il eſt cer„ tain que celui qui aura le plus long„ tems de l'argent, fera faire la paix „ à l'autre, & tirera un grand avan„ tage de cette guerre. Il faut donc „ ſonger à l'économie, & y ſonger „ très-ſérieuſement, n'avoir & ne „ faire que le néceſſaire. Croyez-vous

Moins d'officiers généraux.

„ que cette grande quantité d'offi„ ciers généraux ſoit une épargne, & „ ſoit

„ ſoit une choſe utile? Tous ſe payeront de raiſons, s'ils voient que c'eſt par économie qu'on ne les emploie pas : de ce moment leur honneur eſt à couvert, & peut-être s'en trouvera-t-il un nombre qui n'en ſeront pas fâchés ". 1748.

" Nous ne nous conduiſons pas bien avec les Suiſſes, & les ennemis en profitent. Il nous faut des régimens étrangers encore. Un Allemand nous ſert pour trois hommes : il en épargne un au royaume, il en ôte un à nos ennemis, & il nous ſert pour un homme. Il faut les bien payer & les renvoyer tous à la paix, avec trois mois de paye, officiers & ſoldats. On peut garder les colonels & les mettre à la penſion : cela n'eſt pas ruineux; & donner les invalides aux ſoldats qui ſont eſtropiés au ſervice du roi. Avec cette conduite, vous en aurez tant que vous voudrez; & ils ſeront bons dès qu'ils ſeront créés, car ce ſeront tous de vieux ſoldats & des officiers qui ſont profeſſion des armes. Voi-

Avoir des régimens étrangers.

Ibid.

1748. „ là, mon cher maître, des conseils „ que je donne, & sur lesquels je „ crois qu'il est de votre devoir d'ap- „ puyer comme bon citoyen. Vous „ connoissez ma vénération, & mon „ attachement ".

Louanges dues aux deux maréchaux.

Il est beau de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami, dont les lumières avoient souvent dirigé ses entreprises. Il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins, & lui abandonner toute la gloire du succès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maestricht que le général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puisse comparer l'exécution au plan tracé par Noailles.

Exécution du plan de Noailles.

Préc. du Siècle de Louis XV.

" La campagne fut ouverte par les „ préparatifs de ce siége important. „ Il falloit faire la même chose à-peu- „ près que lorsqu'on avoit assiégé Na- „ mur, s'ouvrir & s'assurer tous les „ passages, forcer une armée entière

„ à se retirer, & la mettre dans l'im- 1748.
„ puissance d'agir. On ne pouvoit
„ venir à bout de cette entreprise sans
„ donner le change aux ennemis. Il
„ étoit à la fois nécessaire de les trom-
„ per, & de laisser ignorer son secret
„ à ses propres troupes. Les marches
„ devoient être tellement combinées,
„ que chaque marche abusât l'enne-
„ mi, & que toutes réussissent à point
„ nommé. C'est-là ce qui fut imaginé
„ par le maréchal de Saxe, & arrangé
„ par M. de Crémille".

" On fait d'abord croire aux en- **Marche savante.**
„ nemis qu'on en veut à Bréda. Le
„ maréchal va lui-même conduire un
„ grand convoi à Berg-op-Zoom, à
„ la tête de vingt-cinq mille hom-
„ mes, & semble tourner le dos à
„ Maestricht. Une autre division mar-
„ che en même-tems à Tirlemont sur
„ le chemin de Liége; une autre est à
„ Tongres; une autre menace Luxem-
„ bourg, & toutes enfin marchent
„ vers Maestricht à droite & à gauche
„ de la Meuse. Les alliés séparés en **Maestricht investi.**
„ plusieurs corps, ne voient le dessein

1748.

„ du maréchal, que quand il n'est plus „ tems de s'y opposer. La ville se „ trouve investie des deux côtés de „ la rivière ; nul secours n'y peut en- „ trer. Le duc de Cumberland ne „ peut plus qu'être témoin de la prise „ de Maestricht ".

Noailles attribue toute la gloire à son ami.

Une marche si justement admirée commença le 4 avril. Noailles écrivit le 11 au général, qu'il espéroit le voir maître de la place dans les premiers jours de mai : " Cette conquête, „ dit-il, vaut mieux pour la négo- „ ciation d'Aix-la-Chapelle que les „ raisons les plus fortes & les mieux „ débitées. J'avoue que je serai bien „ touché qu'on vous doive la paix, „ après vous avoir dû le renouvelle- „ ment de notre ancienne supériorité „ sur nos ennemis ".

Paix d'Aix-la-Chapelle.

La prédiction se vérifia bientôt. Maestricht étant sur le point de succomber, la Hollande étant menacée d'une invasion prochaine, les ennemis desirèrent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte jusqu'alors. On signa les préliminaires ; l'ar-

miſtice fut fixé au 11 mai ; & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'octobre, cette guerre déplorable, dont la France avoit preſque ſeule ſupporté le poids, ſans y avoir d'intérêt direct. Elle ſacrifia toutes ſes conquêtes à l'avantage de ſes alliés : encore l'établiſſement de D. Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, ſi l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammèrent l'ambition de l'Angleterre, qui deſiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureuſement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne lui en pas fournir le prétexte. 1748.

Mort de la maréchale de Noailles-Bournonville.

Cette année 1748, mourut la mère du maréchal de Noailles, une des femmes de notre ſiécle qui a mérité le plus d'éloges, qui aux graces & à la vivacité françoiſes, a réuni le plus de force d'eſprit & le plus de ſolidité de ſentimens ; qui a eu la plus nombreuſe poſtérité ; qui a le mieux ſenti les avan-

1748. tages d'une très-longue vie consacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le maréchal, aussi tendre fils que bon père, écrivit au roi sur un évènement si digne de ses larmes :

" SIRE,

Lettre de son fils sur cet évènement.

Lettre du 16 juill.

„ La mort vient de me séparer d'une „ mère que j'aimois, que j'honorois, „ que je respectois, & avec laquelle „ je vivois depuis que j'ai atteint l'âge „ de raison. J'en ai le cœur pénétré „ de douleur. Je supplie très-humblement V. M. de me permettre de „ rester encore ici pendant quelques „ jours, pour lui rendre après sa mort „ les mêmes devoirs qu'elle a trouvé „ bons que je lui rendisse pendant „ toute sa maladie, &c. ".

Réponse de la main du roi.

Bonté du roi.

" Mon cousin. J'ai le malheur de „ n'avoir jamais su ce que c'est que

„ de perdre une mère ; mais l'ayant 1748.
„ senti par des amis, je partage bien
„ véritablement avec vous votre juste
„ douleur. J'approuve fort que vous
„ restiez encore quelques jours à Pa-
„ ris ; après quoi vous ferez bien de
„ venir ici pour vous dissiper & pren-
„ dre l'air, ce dont vous devez avoir
„ grand besoin. Dites au duc d'Ayen
„ que j'attends la fin de sa quaran-
„ taine * avec grande impatience.
„ Pour ce qui est du comte de Noail-
„ les, je me contente du compliment
„ qu'on lui fera de ma part. Je suis
„ sans compliment ".

Jusqu'au dernier soupir de sa mère, le maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendresse & de soumission. Ces exemples de vertus antiques, sont un phénomène dans notre siécle : ils n'en seroient pas un, si les parens avoient les mœurs qu'ils doivent desirer de leurs enfans.

On ne peut que lire avec intérêt une

* Pour la petite vérole de sa femme.

1748. ancienne lettre, ſans date, de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, à cette amie reſpectable, dont il connoiſſoit mieux que perſonne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en cenſeur ſévère, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorſqu'elle étoit déja dans l'âge mûr :

" Vous êtes plus ſolide que le monde
„ ne croit ; mais vous l'êtes moins que
„ vous ne penſez. Vous êtes bonne
„ amie, fidelle, ſecrette, généreuſe,
„ pleine de goût & de diſcernement
„ pour le vrai mérite, ſenſible à l'a-
„ mitié des gens eſtimables, pleine
„ d'inſinuation & d'un certain tour
„ noble pour ſervir, ſachant dire à-
„ propos ce qui eſt utile : vous avez de
„ la pénétration, de la prévoyance,
„ des expédiens faciles, avec une
„ droiture & une probité très-déli-
„ cates : vous avez même une ſincère
„ religion, à laquelle je me fierois
„ plus qu'à celle d'un grand nombre
„ de demi-dévots. Mais avec tant de
„ qualités ſolides, un ſeul défaut vous

„ rend frivole : c'eſt que vous ne 1748.
„ pouvez vous contraindre. Vous
„ donnez de beaux noms à cette foi-
„ bleſſe ; vous l'appelez ſincérité,
„ liberté ; vous vous ſavez bon gré
„ de n'être, ni rampante, ni hypo-
„ crite, ni empreſſée pour la faveur.
„ Mais vous vous trompez vous-mê-
„ me, pour n'avoir rien à vous re-
„ procher.... Vous avez un air de
„ légéreté & de vivacité que rien
„ n'arrête. Il faut connoître à fond
„ votre bon eſprit & vos ſentimens,
„ pour ſe raſſurer ſur cette vivacité
„ pleine de ſaillies. Riez tant qu'il
„ vous plaira avec des gens ſûrs &
„ choiſis, qui n'aient pas l'air de rire
„ trop, & qui ſachent ne rire qu'à
„ propos ; mais faites un perſonnage
„ ſérieux & meſuré. Promettez dans
„ vos manières toute la ſolidité qu'on
„ trouve quand on vous pénètre. De
„ plus, ne mêlez point le jeu d'eſprit
„ dans les matières les plus ſérieuſes.
„ Vous éludez l'avis le plus impor-
„ tant par une plaiſanterie, & vous
„ défendez en riant des maximes

1748. „ fausses dont vous n'avez jamais été
„ détrompée, parce que vous n'avez
„ jamais écouté assez sérieusement ni
„ approfondi la vérité...... Si vous
„ pouviez prendre sur vous de vous
„ assujetir à une régle, en un moment
„ tout ce qui fait la solidité se trou-
„ veroit rassemblé en vous. Il ne vous
„ manque qu'un peu plus de réfle-
„ xions sérieuses sur les grandes vé-
„ rités, & un peu plus de courage
„ contre votre goût ".

Une femme peut bien être admirée, lorsqu'il ne lui manque pas autre chose.



LIVRE HUITIEME.

ON jouiſſoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laiſſoit des ſemences de diſcorde entre la France & l'Angleterr,eau ſujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on ſavoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de ſupériorité à nos rivaux; & que, ſi les campagnes de Flandre avoient été moins glorieuſes, la guerre n'auroit pu finir ſans des pertes conſidérables.

1749. Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

Le maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zèle ne pouvoit s'endormir au ſein du repos : il veilloit ſur la patrie, tandis que le plaiſir ou l'intérêt prenoit chaque jour plus d'empire ſur les ames. Quelque déſagréable que

Zèle courageux du maréchal de Noailles.

1749. pût être la vérité, il se faisoit un devoir essentiel de la présenter au roi en de pareilles circonstances, & pour qu'elle fît impression, il la développoit dans des mémoires pleins de franchise & de solidité. Deux mémoires sur les colonies, datés du premier août 1749, sont un monument de ce zèle patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau ministre de la marine. Il écrivit au roi sur le seul obstacle qui lui paroissoit pouvoir traverser l'exécution de ses vues.

Précaution qu'il suggère au roi.

Lettre du 1er. août.

" Votre majesté n'ignore pas, dit-„ il, qu'il y a eu de tout tems une „ sorte de jalousie entre les ministères „ de terre & de mer. Je crois que „ cela ne subsiste plus aujourd'hui ; „ mais il y a un expédient qui me „ paroît simple & indubitable, pour „ le succès de la proposition dont il „ s'agit, si V. M. l'approuve : c'est „ qu'elle daigne l'adopter, & en don-„ ner le projet à votre ministre de la „ guerre, comme d'une idée qui s'est „ présentée à elle-même ". La prudence exigeoit ces précautions ; car

on ne trouve guère de miniſtres, dont l'amour-propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou propoſés par un autre. 1749.

Vues des Anglois ſur nos colonies.

Ier. mémoire ſur les colon.

Selon le premier mémoire, que je vais analyſer en peu de mots, il ne faut pas ſe flatter que la réconciliation avec les Anglois ſoit bien ſolide. Le traité d'Aix-la-Chapelle prouve ſeulement le beſoin de terminer une guerre onéreuſe aux deux nations. Ils ont reproché à leur miniſtère d'avoir conclu la paix. Pluſieurs écrits, répandus en Angleterre, diſent qu'il falloit s'emparer de nos colonies d'Amérique, ſeule reſſource pour acquitter une partie des dettes immenſes de l'état. Les préparatifs de la cour de Londres, ſon deſſein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte eſcadre ſous prétexte de favoriſer le commerce, des réponſes ambigues ſur les affaires du nord, tout doit perſuader qu'elle n'attend qu'une occaſion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos colonies, détruire notre commer-

Leurs démarches ſuſpectes.

1749. ce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier règne.

Le commerce peut se rétablir de lui-même.

Ibid.

Le commerce n'a besoin que de protection. Il se rétablira de lui-même. L'amour des richesses excite assez les négocians à prendre les moyens de l'augmenter. Il suffit de quelques encouragemens pour certaines parties, que le gouvernement auroit intérêt à faire fleurir davantage. Mais la suite de l'administration apprendra ce qu'il convient de faire sur cet objet.

Pour la marine, il faut plus de tems.

Ibid.

Quant à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut se rétablir que dans le cours de plusieurs années. Outre les vaisseaux que l'argent procure, il faut des officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites escadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plutôt qu'on ne le croiroit au rétablissement de la marine, il ne seroit peut-être pas d'une sage politique de le laisser appercevoir.

Mais l'état des colonies exige le plus prompt remède, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & ſoldats doivent être bien choiſis; on doit leur faire enviſager des récompenſes proportionnées, en leur promettant des établiſſemens conformes à leur état. C'eſt ainſi que s'eſt formée la colonie du Canada, & de ſon extraction militaire vient en partie le courage de ſes habitans.

1749. Expédiens pour les colonies.

Ibid.

Noailles parcourt les différentes colonies; il inſiſte ſur l'Iſle-royale ou Louisbourg, dont les Anglois s'étoient emparés & qu'ils devoient rendre; il fait monter à ſix ou ſept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique.

Troupes à y envoyer.

La formation de ces troupes eſt l'objet du ſecond mémoire. Des recrues priſes au haſard ne conviennent point; envoyer des régimens entiers, feroit une démarche haſardeuſe & qui auroit

Moyen de les y faire aller avec joie.

IIe. mémoire.

1749. trop d'éclat. " Les troupes qu'on def-
„ tineroit à cet ufage, n'obéiroient
„ qu'à regret, & fe regarderoient
„ comme exilées de leur patrie ".
Celles qu'on deftine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une forte de fortune, chacun felon fon état. Pour remplir cette vue, on propofe de tirer de chaque compagnie de l'infanterie françoife, quelques foldats de bonne volonté; d'en former des compagnies indépendantes; de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commiffions : il y en a beaucoup de pauvres, qui ne favent que devenir, & qui fe trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de fujets utiles perdus pour la France. Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre fuffifant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement fi peu confidérable, & les colonies y gagneroient de grandes reffources. " C'eft

Formation de compagnies indépendantes.

„ un premier fonds qui profitera de „ cent pour un, & dont on ne peut „ affez eftimer la valeur ". 1749.

On ne fe préparoit point à l'orage.

Sans vouloir difcuter les avantages ni les inconvéniens de ce projet, nous obferverons que le zèle & la prévoyance du maréchal de Noailles étoient d'autant plus néceffaires, que l'orage fe formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains.

En février 1751, le marquis de Puifieulx, miniftre des affaires étrangères, préfenta de fon côté un mémoire à Louis XV, au fujet des mouvemens que fe donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un roi des Romains; titre qu'ils vouloient procurer à l'archiduc Jofeph, fils de l'empereur. La cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Pétersbourg, y travailloit, felon lui, fans égard pour les conftitutions de l'empire, ni pour les couronnes qui pouvoient s'y intéreffer. Le miniftre jugeoit mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un roi de France de fe mêler de cette affaire. Mais il avoit raifon

Mém. du marquis de Puifieulx.

1751.

Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx.

de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de sentimens suspects. Il avoit encore plus raison de dire au monarque, après lui avoir exposé la nécessité de se tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que, si l'on négligeoit les précautions convenables, les ministres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en appercevroient, en abuseroient; que les alliés se prêteroient aux tems & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton despotique & insultant; qu'on ne pourroit long-tems le souffrir, & qu'on se trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu sa considération & ses alliances.

Noailles consulté insiste sur l'état des finances.

Le roi communiqua le mémoire au maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ses observations. Ce ministre toujours courageux à dire la vérité, dans l'espérance qu'elle ne seroit pas toujours stérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de soins, si l'on vouloit se mettre

en état de repousser les périls. C'étoient les finances. On ne pouvoit, sans beaucoup d'argent, suivre les vues judicieuses de Puisieulx. Il falloit nécessairement, ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenses du roi. Le premier parti supposoit une augmentation d'impôts, & le royaume gémissoit déja sous le poids dont il étoit accablé. Le second parti restoit seul à prendre ; mais il rencontroit de trop grands obstacles.

1751. Lettre au roi, 3 fév.

" Je sais, sire, dit le maréchal, que „ vous aimez la vérité, & que souvent elle a de la peine à parvenir „ jusqu'au pied du trône. De qui peut „ & doit l'attendre votre majesté, si „ ce n'est d'un serviteur fidèle, qui „ a blanchi à son service & à celui de „ ses pères, qui vous a voué l'attachement le plus tendre & le plus respectueux, & qui chaque jour avance „ dans une carrière dont le terme ne „ peut être fort éloigné " ?

La vérité dans la bouche d'un fidèle serviteur.

Ibid.

Il supplie le roi de se faire représenter l'état des dépenses de Louis XIV, *dans le tems de la plus grande splendeur*

Comparer les dépenses anciennes aux nouvelles.

1751. *de sa cour*, & de les comparer à la dépense actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le roi jugeroit lui-même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si l'on parvenoit seulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.*

Anecdot. du ministère de Louis XIV.

Ibid.

“ J'ai vieilli à la cour, continue-t-il ;
„ & pour faire connoitre à votre ma-
„ jesté combien peu l'intérêt de l'état
„ détermine quelquefois les ministres,
„ je ne dois pas lui laisser ignorer ce
„ qui est arrivé au successeur de M.
„ Colbert : c'étoit M. le Pelletier,
„ honnête-homme, mais homme mé-
„ diocre, & qui ne plaisoit ni à M. de
„ Louvois, ni à M. de Seignelai. M.
„ de Louvois proposa au roi une dé-
„ pense de trente millions : il en fit
„ confidence à M. de Seignelai, qui
„ de son côté lui dit en avoir proposé
„ la veille une de vingt millions ; &
„ le tout pour voir comment M. le
„ Pelletier pourroit s'en tirer. Je suis
„ bien éloigné, sire, de penser qu'on
„ soit aujourd'hui dans un pareil cas ;
„ mais comme il n'a été que trop or-

„ dinaire, que l'intimité ne fût point „ sincère entre le ministre de la guerre „ & celui de la finance, j'en tirerois „ un nouveau motif de croire que les „ dépenses, proposées pour la guerre, „ devroient être examinées & débat- „ tues en votre conseil ". 1751.

Abus non réformés.

Elles étoient monstrueuses, ces dépenses, ainsi que beaucoup d'autres; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des ministres, & l'extrême indulgence du roi, ou la force de l'habitude, contribuoient trop à maintenir les dissipations.

Noailles juge qu'on ne doit pas s'opposer à l'élection de l'archiduc.

Mémoire d'observ.

Au reste, Noailles ne pensoit pas comme Puisieulx, que la conduite des cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un roi des Romains, sans le concours de la France, fût un motif ou une annonce de guerre. " Rien „ n'est plus sage, selon lui, que de „ prévoir tous les évènemens possi- „ bles; mais si l'on devoit agir en „ conséquence de tout ce qui peut ar- „ river, l'excès des précautions de- „ viendroit plus nuisible, que le mal „ qu'on chercheroit à éviter. Il est

1751. „ donc prudent de mettre des bornes „ à la prévoyance, & de se renfermer „ dans les idées les plus prochaines „ & les plus vraisemblables. A ce pre- „ mier principe, on en ajoutera un „ second : Qu'un gouvernement sage „ & puissant doit avoir pour base & „ pour règle de son administration, „ la justice, l'équité & la raison ". Aussi conseille-t-il sagement de ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc, si les loix de l'empire n'y sont pas violées, & que l'on ne réclame pas la garantie de la France.

Il déve-loppe le syſtéme des Anglois.

Il soutient qu'on doit se précautionner principalement contre les entreprises de l'Angleterre. " Le systême „ anglois est connu : c'est d'arriver „ par la supériorité des richesses à „ celle de la puissance ; & l'Amérique „ seule peut leur en frayer le chemin ". Mais l'Angleterre ne sera pas tentée de faire la guerre en Europe, lorsqu'elle ne pourra se flatter de la faire avec succès pour elle-même en Amérique. Il semble donc que le point essentiel est de mettre les colonies en sûreté;

que cette dépense doit passer avant les autres, puisqu'on se trouve dans l'impuissance de fournir à toute; enfin, que, si la bonne administration au-dedans assure les succès au-dehors, on doit prendre garde que des précautions excessives qui la dérangeroient, ne produisent beaucoup plus de mal que de bien.

1751.

En cas de guerre, devoit-on s'allier avec le roi de Sardaigne, ou non? C'étoit un problême, & les préventions contraires à cette alliance dominoient assez généralement. Noailles approfondit la question dans un mémoire particulier : il soutient l'affirmative, & voici la substance de ses idées. Tous les motifs de ressentiment doivent d'abord être écartés : ce sont des reproches, & non des raisons. Les princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs états doit décider de leurs alliances; & si l'on discutoit scrupuleusement la conduite de toutes les puissances de l'Europe, par rapport à l'observation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu

Il conseille une alliance avec le roi de Sardaig.

Oublier les ressentimens.

IIIe. mém.

1741. L'aggrandissement de cette puissance ne devroit pas inquiéter. *Ibid.*

exemptes de toute censure. La cour de Turin a l'ambition de s'aggrandir ; mais l'augmentation de cette puissance n'est pas un sujet d'inquiétude, puisqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la maison d'Autriche, plus constamment ennemie de la France que celle de Savoie. En supposant le roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entière se ligueroit contre lui par la crainte seule ; & l'empire & la maison d'Autriche, ayant été dépouillés, seroient ses ennemis irréconciliables. Il ne pourroit presque se passer de notre alliance ; les états voisins s'empresseroient de mériter la protection du roi, qui auroit dès-lors dans ce pays toute l'influence desirable pour la dignité de sa couronne.

Intérêts de l'Infant duc de Parme ; *Ibid.*

L'infant, duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la cour de Turin ; l'un de former à ce prince une barrière du côté de la Lombardie, & de lui assurer des communications avec l'état de Gènes ; l'autre, de

de lui procurer un échange avantageux, tel que le duché de Savoie, auquel peut-être on ajouteroit le comté de Nice ou la Sardaigne. Quant au roi de Naples, il n'eſt pas douteux que la puiſſance autrichienne en Italie ne ſoit la ſeule redoutable pour lui. Ainſi, l'Eſpagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la ſûreté des deux infans, adopteroit ſans doute volontiers ce ſyſtème de politique. Elle ne deſire plus autant qu'on le penſe de rentrer en poſſeſſion du Milanès; elle tourne principalement ſes vues au rétabliſſement de l'intérieur de la monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conſervation de ſes colonies d'Amérique.

1751.

& du roi de Naples.

En un mot, le maréchal prouve la néceſſité de s'unir au roi de Sardaigne, pour conſolider les alliances qu'on auroit avec le roi de Pruſſe & les puiſſances du nord; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diverſion d'Italie, dont le ſuccès dépendra toujours de cette union.

Importance de la diverſion d'Italie.

On étoit alors bien éloigné de pré-

On ne prévoyoit pas

1755. voir que tout le système de l'Europe changeroit en 1756; que le roi de Prusse, ligué avec l'Angleterre, deviendroit l'ennemi de la France; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & se ligueroient contre eux; que l'Italie seroit en repos, tandis qu'on se massacreroit ailleurs; que le sort des armes confondroit les espérances les mieux fondées. Mais il n'en est pas moins vrai que, si le gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

que tout le système de l'Europe changeroit bientôt.

Economie mal entendue.

Le roi connoissoit le triste état de ses finances : pour y remédier, il pensoit à faire une réforme dans les troupes. Il consulta le maréchal de Noailles, qui sentoit parfaitement le besoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que, dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme seroit dangereuse. C'étoit aux vaines & stériles dépenses de la cour qu'il falloit chercher du remède, & c'est à quoi l'on ne pensoit pas.

Lettre du maréchal de Noailles au roi, 29 juill.

Il importoit extrêmement de resserrer les nœuds de l'union entre la France & l'Espagne. Outre les anciens griefs, la cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, se plaignant que le traité eût été conclu sans lui donner une connoissance suffisante. Le jeune roi conservoit des impressions désavantageuses, que lui avoit inspirées, quand il étoit prince des Asturies, la conduite de l'évêque de Rennes notre ambassadeur. Le marquis de Vaulgrenant, successeur de ce ministre, quoique plus circonspect & plus sage, réussissoit peu faute d'activité ou de représentation. On desiroit un ambassadeur plus capable de plaire aux Espagnols; qui fût homme titré, pour que la grandesse ne le tentât point; qui eût une femme en état de représenter avec noblesse; enfin, qui joignît aux talens tout l'extérieur dont on a quelquefois besoin pour se concilier le peuple & les grands. C'est ce que le maréchal de Noailles exposa dans un mémoire, sans désigner personne. Le

1751.

La cour d'Espagne indisposée contre la France.

Mémoire du maréchal de Noailles, sept. 1752.

Le duc de Duras choisi pour ambassadeur.

1752. choix tomba ſur le duc de Duras qu'il aimoit, dont il eſtimoit l'eſprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correſpondance ſuivie ſur les affaires.

Conſeils que lui donne le maréchal de Noailles.

Lettre du 20 octobre 1752, &c.

Il lui donna, dans pluſieurs de ſes lettres, les conſeils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer ſon zèle, ſe borner les ſix premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractere de la nation en général, & celui des perſonnes en place; devenir flegmatique, s'il eſt poſſible, & *prendre une doſe d'opium, afin de ſe mettre à l'uniſſon de plus d'un grand* de la cour; ne point trop preſſer la lenteur eſpagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroit une ſorte de reproche aux manières du pays; ſe conduire dans les commencemens avec beaucoup de retenue, à l'égard d'un miniſtère défiant & ombrageux: voilà ce que le maréchal conſeilloit d'abord au nouvel ambaſſadeur. En effet, la commiſſion étant des plus épineuſes, le zèle ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonſpect.

Le duc de Duras arriva le 27 novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'espérer dans les conjonctures. Le roi Ferdinand aimoit l'auguste maison de France, d'où il tiroit son origine : mais la reine portugaise, qui pouvoit tout, haïssoit la France ; & un musicien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti autrichien, la gouvernoit avec une sorte d'empire. Le marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux ministres, étoient publiquement divisés. Un jésuite confesseur du roi, le P. Rabajo, avoit un extrême ascendant, & il étoit aussi difficile qu'essentiel de s'insinuer dans son esprit.

1752. Heureux début de l'ambassadeur. Etat de cette cour. Lettres du duc de Duras au maréchal de Noailles.

Les disputes fatales du clergé & du parlement de Paris, faisoient d'ailleurs en Espagne un effet terrible. Tantôt on représentoit la France comme le séjour de l'athéïsme ; tantôt on disoit que l'autorité royale étoit presque entièrement perdue, & que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'ambassadeur avoue qu'il ne savoit que répondre à

Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France.

1752. de pareilles attaques. Il évitoit de parler ſur ces matières épineuſes, ſur leſquelles, en effet, on ne pouvoit rien dire de ſatisfaiſant.

1753. L'ambaſſadeur fait du progrès.

Enfin, peu de mois après ſon arrivée, il croyoit pouvoir compter ſur les diſpoſitions favorables du roi d'Eſpagne, ſur celles du confeſſeur & du marquis de la Encenada; il eſpéroit gagner auſſi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François; il ne doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblît tous les jours. Les apparences étoient de bon augure; mais dans les cours plus qu'ailleurs, il faut toujours ſe défier des apparences, ſur-tout lorſqu'une révolution ſoudaine dans le miniſtère peut déconcerter les meſures les mieux priſes.

On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau.

Comme le duc inſiſtoit ſur l'importance de l'union entre les deux couronnes, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il ſuffiſoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité

n'étoit point connu de l'ambaſſadeur : il en demanda la communication au marquis de Saint-Conteſt, miniſtre des affaires étrangères après la retraite de Puiſieulx. Ce miniſtre refuſa d'abord. Mais le maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des obſervations très-ſages, qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis. 1753.

Il falloit une alliance plus ſolide.

Il prouve que le traité de Fontainebleau, dont preſque tous les articles regardoient la guerre de ce tems-là, & dont l'exécution étoit devenue impoſſible par les circonſtances, & comme annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle ; en ſorte que, ſi les deux couronnes doivent reſſerrer les nœuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande : les Anglois & les Hollandois feroient peut-être moins entreprenans, s'ils préſumoient moins de la modération & des ménagemens, avec leſquels on en uſe à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenſes par ce

Obſervat. ſommaires ſur le traité de Fontain.

1753. moyen, que de se laisser insensiblement réduire à la dure nécessité d'en tirer satisfaction.

Traité pour un tems.

" Un traité n'est ordinairement
„ qu'une union passagère, qui dure
„ autant que l'état où l'on étoit, soit
„ de paix ou de guerre, lorsqu'on l'a
„ contracté ; ou qui se borne à quel-
„ que objet particulier, stipule la me-
„ sure des secours à se donner mu-
„ tuellement dans les cas prévus, &
„ détermine la récompense ou l'équi-
„ valent proportionné aux secours
„ donnés par l'une des parties.

Ibid.

Vrai pacte de famille.

„ Un pacte de famille unit les mai-
„ sons régnantes, ainsi que leurs états.
„ Il a naturellement deux objets, la
„ conservation des familles sur le
„ trône qu'elles occupent, & la con-
„ servation de leurs états dans leur
„ intégrité. Ces stipulations doivent
„ embrasser tous les tems & toutes les
„ circonstances : la paix ni la guerre
„ ne doit les altérer ni les changer.
„ Les secours mutuels ne sont ni dé-
„ terminés ni bornés. Nul autre équi-
„ valent que la confiance d'un secours

Ibid.

„ réciproque. L'amitié, la ſûreté, la „ défenſe mutuelles, ſont les conditions eſſentielles de ce pacte. S'il „ n'engage point à intervenir dans „ toutes les guerres offenſives, il ne „ permet pas de reſter ſimple ſpectateur. Dès qu'il réſulte des évènemens, que le ſuccès & les ſuites „ de ces mêmes guerres affectent la „ ſûreté & la conſervation des états de „ l'une des deux familles, il faut alors „ la ſecourir de toutes ſes forces. Enfin, l'on ſe doit, dans toutes les „ occaſions, le ſecours des bons offices, la communication des griefs „ que l'on peut avoir contre les autres „ puiſſances, & le concert des meſures pour repouſſer les injures qui „ peuvent donner atteinte à la paix, „ à la tranquillité, à la gloire & aux „ droits de l'une des deux familles, „ & de leurs états.

1753. Obligations mutuelles.

„ Telle eſt l'idée que l'on ſe fait „ d'un véritable pacte de famille irrévocable, tel qu'on ſuppoſe qu'il devroit être entre la France & l'Eſpagne, & que l'on croit être de leur

Ibid.

L 5

1753.

„ intérêt de contracter pour leur com-
„ mun avantage ".

La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit.

Le ministère de Versailles desiroit ardemment un traité de cette nature. Le duc de Duras entroit dans ses vues avec zèle, & avec toute la dextérité possible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines; soit que la cour de Madrid conservât encore trop de défiance, soit qu'elle craignît, comme Carvajal l'assura au nom du roi, que la conclusion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la soutenir.

Affaire de l'infant & de l'infante.

Depuis le commencement de l'ambassade, le duc suivoit une affaire dont le maréchal de Noailles étoit spécialement chargé, par attachement pour une princesse bien digne d'exciter son zèle. Il s'agissoit de réconcilier avec la cour d'Espagne l'infant D. Philippe & l'infante, fille chérie de Louis XV. L'un & l'autre avoient déplu, ou faute de certains ménagemens, ou faute d'une administration convenable à l'état de leurs affaires. On se plaignoit de ce qu'ils n'écrivoient ni au roi ni à

la reine; on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenses, & on les laissoit dans de fâcheux embarras. Leur établissement à Parme étoit d'autant plus dispendieux, qu'on y trouvoit moins de ressources; & qu'accoutumés à la magnificence des cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même nécessaire pour soutenir l'éclat de leur naissance. Un petit état, mal administré jusqu'alors, ne pouvoit réellement suffire aux besoins des souverains. Louis XV, libéral envers sa fille, souhaitoit que le roi Ferdinand le fût envers son frère. Il offroit de partager avec l'Espagne les frais du subside qu'on leur donneroit.

1753.

Leur établissement à Parme.

Cette affaire coûta des soins infinis au maréchal de Noailles & au duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'infant & de l'infante, recevoit d'eux toutes les marques d'une sincère amitié, y répondoit par des conseils pleins de sagesse, qui produisirent leur effet, en applanissant les voies de la conciliation. Le second vint à bout

Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne.

1753. bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-seulement du roi & de la reine d'Espagne, mais des ministres espagnols, opposoit aux arrangemens qu'on projettoit. Il se flatta de réussir bientôt; il essuya néanmoins les dégoûts d'une lenteur désolante.

1754. Subside qu'on leur accorde.

Enfin, le marquis de Grimaldi eut commission d'aller à Parme examiner les choses, & ce ne fut qu'au mois d'avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une pension de deux cents vingt-cinq mille livres de notre monnoie à D. Philippe, & une somme un peu plus forte pour payer ses dettes. On fit espérer qu'il y auroit une augmentation dans la suite. De tels secours, quelque médiocres qu'ils parussent, joints à ceux de la France, pouvoient vivifier l'état de Parme, si jamais l'administration étoit entre les mains d'un homme habile, désintéressé, laborieux, attentif aux petits détails, & capable de vues supérieures. Le prince & la princesse jettoient déjà les yeux sur un François attaché à leur service, M. du Tillot, qui depuis s'est

rendu célèbre dans cette administration; mais l'Espagne vouloit alors arranger le gouvernement. 1754.

Révolution à la cour d'Espagne.

La cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorsque l'ambassadeur de France sembloit toucher au dénouement de sa principale affaire. A force de patience & de soins, il avoit dissipé les préventions de Carvajal : il étoit sûr des sentimens du confesseur; il comptoit déja sur le musicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal; le duc d'Huescar, ennemi de la-Encénada, est chargé par *interim* des affaires étrangères; on les destine à Wal, ambassadeur en Angleterre, irlandois d'origine, né en France, mais secrettement favorable aux Anglois. Ils avoient depuis l'ong-tems pour ambassadeur en Espagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoissance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient souhaiter la ruine du marquis de la-Encénada : elle arriva com-

Wall.

Keen.

me un coup de foudre, ſans que le duc de Duras eût pu la prévoir.

1754.

Diſgrace de la Encénada.

On avoit gagné la reine, avide d'argent; on perſuada au roi que ſon miniſtre le trahiſſoit; on engagea ce prince naturellement foible à le faire arrêter le 20 juillet, à une heure après minuit. La-Encénada ne démentit point ſon courage, & tomba de la plus haute fortune ſans montrer aucune foibleſſe. Ses papiers furent ſaiſis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à ſa décharge. On trouva ſon teſtament fait en 1750, dans lequel il prioit le roi de vouloir bien être ſon légataire univerſel. On y trouva une lettre toute récente du pape, qui lui offroit le chapeau de cardinal: le miniſtre s'étoit excuſé ſur ce qu'il vouloit le tenir du roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour leſquels il n'étoit pas né.

Déſordres que produit cet évènement.

Cette révolution conſterna la cour & la ville. Le confeſſeur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été ſecret-

te; le dernier demanda même à se retirer. " Tout est en désordre, écrivoit „ le duc de Duras; une conjuration „ n'auroit pas produit plus de confu- „ sion. Les grands qui ne l'aimoient „ point, ne dissimulent pas leur dou- „ leur; les militaires s'expliquent li- „ brement, moins par l'attachement „ qu'ils avoient pour leur ancien mi- „ nistre, que par les conséquences „ qu'ils en tirent; les gens sages & „ vrais Espagnols se desespèrent; les „ financiers disent hautement qu'ils „ ne fourniront pas un sou, & les „ marins se regardent comme perdus: „ certainement ils vont être abandon- „ nés ".

1754.

Lettre à M. S. Contest, 27 juillet.

Le ministre n'étoit pas criminel.

La-Encénada avoit été peint, aux yeux du roi d'Espagne, comme un homme vendu à la France & au roi de Naples; qui sacrifioit les intérêts de son maître à ces deux puissances; qui n'avoit acquis que par ses concussions un immense mobilier; qui ne travailloit point, & se livroit par paresse à des subalternes qu'il laissoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les

adouciſſemens qu'on mit à ſa diſgrace ; que la haine & l'envie lui avoient ſuppoſé des crimes.

1754.

On inſpire au roi la neutralité.

Mais Hueſcar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ſes principes. Déja ils tâchoient d'inſpirer au roi une entière neutralité : ils inſinuoient que la France ne deſiroit qu'une rupture avec l'Angleterre ; qu'entraînée par les ſuggeſtions du roi de Pruſſe, elle ſe brouilleroit auſſi avec l'Allemagne ; que l'Eſpagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant ſimple ſpectatrice de ces différends : qu'elle en deviendroit alors l'arbitre, & donneroit la loi à toute l'Europe. Un tel ſyſtême étoit auſſi faux que contraire à l'union déſirée.

Noailles ranime le courage de l'ambaſſadeur.

Lettres du 13 & du 22 août.

Dans ces circonſtances, le maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'ambaſſadeur, & pour l'aider de ſes conſeils. " Souvenez-„ vous, mon cher duc, lui dit-il, „ que tout miniſtre dans une cour „ étrangère, quelque intime que cette „ cour puiſſe être, doit être impartial „ pour les miniſtres du pays où il ſe

„ trouve... Il ne faut jamais qu'un „ évènement puisse nous ébranler ; & „ il n'en arrive guère, qu'il ne s'offre en même-tems de nouveaux „ moyens & de nouvelles ressources... „ Il est fâcheux d'avoir des difficultés „ à vaincre, il est glorieux de les surmonter ; & il n'y a pas de philosophie assez apathique pour rendre „ insensible au plaisir de déconcerter „ ses envieux.... Un ministre dans les „ pays étrangers ne peut être trop réservé sur les pronostics ; & il y a „ dans l'esprit humain une semence „ de malice, qui engage à relever volontiers les erreurs en ce genre. Je „ vous prie cependant de ne me point „ priver de vos conjectures. On peut „ & l'on doit répandre avec liberté & „ confiance toutes ses idées, même ses „ rêves, dans le sein de son ami. Mais „ vous devez apporter beaucoup de „ circonspection, lorsque vous parlerez des évènemens du futur contingent, dans les dépêches destinées à être lues dans le conseil du „ roi ".

1754.

Conseil de prudence.

1754. Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

En même-tems le maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au roi d'Espagne, pour le détromper des fausses préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entreprises violentes en Amérique & dans les Indes orientales, osoient assurer qu'ils ne respiroient que la paix, & accusoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruse politique étoit appuyée par Wall, soit qu'il fût de bonne-foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit sa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, si le gouvernement avoit eu autant de nerf pour soutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les démentoit.

Mémoire du maréchal de Noailles, 1er. octob.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne cessoit réellement de calmer par tous les moyens possibles la fermentation de l'Europe. Les cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu soulever l'empire sous de vains prétextes, contre les rois de Prusse &

de Suède, il avoit diſſipé cet orage. Il avoit enſuite promis de concourir à l'élection de l'archiduc Joſeph pour roi des Romains, pourvu qu'elle ſe fît conformément aux loix de l'empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces puiſſances tous les différends qui tendoient à une rupture. 1754.

Les conteſtations avec l'Angleterre au ſujet de l'Amérique ſeptentrionale, & ſpécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuſe voulût ſe prêter à un accommodement. Des commiſſaires furent nommés de part & d'autre, & s'aſſemblèrent en ſeptembre 1750. Les Anglois avancèrent des prétentions exhorbitantes; on y oppoſa un mémoire fondé ſur des preuves certaines. Ils demandèrent qu'on en ſuſpendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mouvemens contraires à la paix. On y conſentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur; & au commencement de 1753, ils ma-

Commiſſaires pour terminer les différends à l'amiable.

Ibid.

Chicane des Anglois, qui rompt les conférences.

1754. *Ibid.* nifeſtèrent aſſez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Juſqu'alors ils avoient traité en langue françoiſe : c'étoit l'uſage de l'Angleterre, même en traitant avec d'autres cours. Tout-à-coup ils refusèrent de donner leurs mémoires en françois. On leur repréſenta en vain que la France ne prétendoit, par cet uſage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrèrent dans leur refus, & dès-lors ceſſa tout le travail des commiſſaires.

Leurs entrepriſes. Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, conſtruiſoient des forts ſur le territoire de la France, travailloient à débaucher les ſauvages nos alliés, formoient des établiſſemens ſur la rivière de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos poſſeſſions. On eſſuya même de leur part quelques hoſtilités mêlées de perfidie ; & ils ne ſe montroient guère plus modérés ſur les côtes d'Afrique ni dans les Indes.

Néceſſité de s'y oppoſer. Noailles, en expoſant ces faits, dé-

couvre le danger qui menace les colonies espagnoles ainsi que les nôtres. Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer souverainement en Europe par les richesses, il met dans le plus grand jour la nécessité de se réunir contre ses dangereuses entreprises.

1754. *Ibid.*

Ils veulent désunir la France & l'Espagne.

" Telle est, dit-il, la célèbre balance du pouvoir, le fameux équilibre de puissance, que les Anglois font tant valoir & dont on parle depuis si long-tems. Comme les deux seules puissances qui peuvent y opposer des obstacles efficaces, sont la France & l'Espagne, ce n'est qu'en les désunissant qu'on peut parvenir à l'exécution de ces grands desseins ; & c'est-là le vrai motif des soins infatigables, que la cour d'Angleterre emploie pour rompre les liens de leur union, cimentée tant de fois par le sang des sujets des deux monarchies. Mais ces efforts, & la source dont ils viennent, ne peuvent être pour elles

Motifs qui doivent resserrer leur union.

„ qu'un avertissement de les resserrer
1754. „ chaque jour davantage. En effet
„ quelles sont les cours qui veulent
„ les diviser? celles même qui ont
„ entrepris de ravir à main armée le
„ trône d'Espagne & celui des Indes
„ à Philippe V, père de sa majesté
„ Catholique, & qui ont été de tout
„ tems les rivales & les ennemies irré-
„ conciliables des diverses branches
„ de la maison de France. Quelle est
„ la puissance qu'ils veulent rendre
„ suspecte au roi Catholique? celle
„ même qui a acquis par ses travaux,
„ ses trésors, & le sang de ses sujets,
„ ce trône d'Espagne au roi Philippe
„ V & à sa postérité. Quel est le prince
„ dont ils veulent rompre l'union avec
„ le roi d'Espagne? c'est celui qui lui
„ est attaché par le triple nœud du
„ sang, de l'estime & de l'amitié; qui
„ n'a d'autre ambition que de mainte-
„ nir la tranquillité générale; & à qui
„ la gloire & les intérêts de l'Espa-
„ gne sont aussi chers que les siens
„ propres? Quel est le monarque enfin
„ à qui ces cours en veulent impo-

„ ser? Un roi dont la probité fait le „ caractère distinctif, un roi qui a pris „ la justice pour appui de son régne, „ & dont la tendre amitié est égale à „ celle de S. M. pour lui... Il ne reste „ des défenseurs à l'Europe que le roi „ & le roi d'Espagne ; & c'est dans leur „ union & leur prévoyance que rési- „ de le salut de leur empire & celui „ de l'Europe entière ". 1754.

Louis appuie les raisons du maréchal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le maréchal de Noailles avoit donné le projet, approuvé des autres ministres.

Lettre de Louis XV au roi d'Espagne, 1er. octob.

" J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'assurent des sentimens de votre majesté, pour penser que j'aie besoin de „ lui développer les miens. Cependant „ pour arrêter les suites que pourroient „ avoir, dans votre cour, les pratiques „ & manœuvres sourdes de gens ou „ prévenus, ou mal intentionnés, en „ y répandant de semblables propos, „ je me suis déterminé à faire dresser „ un mémoire que j'ordonne au duc „ de Duras de remettre à V. M. Je la „ prie de vouloir bien le lire. Elle y

1754.

„ verra la patience ſans meſure que „ j'obſerve depuis quatre ans, par „ rapport aux injuſtes procédés de „ l'Angleterre ".

La cour d'Eſpagne ne ſe rend point à ſes deſirs.

A cette lettre, le roi Ferdinand répondit par toutes les aſſurances d'une ſincère amitié, inſiſtant néanmoins ſur le beſoin de la paix, & ſe montrant bien réſolu de la maintenir. Sa réponſe étoit accompagnée d'un mémoire, où l'on diſoit: " Sa majeſté Catholique „ comprend l'importance de la bonne „ harmonie des deux couronnes, & „ des branches de la maiſon de Bourbon. Mais ayant toujours devant „ les yeux la jalouſie avec laquelle les „ autres puiſſances l'ont conſidérée & „ la regardent encore, en même-tems „ que par inclination & par convenance elle deſire & tâche de la cimenter, elle croit que pour le bien „ commun, & pour que les autres „ puiſſances la reſpectent, ſans craindre qu'elle produiſe une conſpiration ouverte, il eſt de l'intérêt des „ deux monarques de ne pas faire „ trop d'éclat. La tranquillité générale

Lettre & mémoire du 27 novemb.

„ dont l'Europe jouit, l'application
„ avec laquelle ses princes tâchent d'en 1754.
„ retirer le bénéfice, persuadant qu'au-
„ cun d'eux ne se portera facilement
„ à la troubler dans le cas présent, ...
„ & qu'au contraire chacun tâchera,
„ avec ses alliés, d'appaiser l'ardeur
„ des esprits pour éteindre cette étin-
„ celle de discorde, &c.

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut présumer, ou il trompoit le roi d'Espagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en quelque sorte. Ils n'ignoroient pas leurs avantages sur la France, affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par le peu de concert du ministère. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient sur leur crédit ; ils espéroient qu'en détruisant notre commerce, ils augmenteroient infiniment leurs ressources. La nation échauffée entraînoit la cour : des ministres pacifiques n'auroient pu résister à ce torrent.

1755. Noailles développe leur systême d'ambition.

Louis XV ayant demandé au conseil, que chacun donnât par écrit son sentiment sur la situation des affaires, le maréchal de Noailles écrivit encore un mémoire, où le systême politique des Anglois étoit développé.

Mém. du 15 fév.

" Quelque chimérique, dit-il, que „ soit le projet de la monarchie universelle, celui d'une influence universelle par le moyen des richesses „ cesseroit d'être une chimère, si une „ nation parvenoit à se rendre seule „ maîtresse du commerce de l'Amérique. La partie du nord, occupée „ par les François & par les Anglois, „ en est la partie la plus peuplée, la „ plus forte en hommes, & peut-être „ la seule susceptible de l'être à un „ certain point, par la nature du climat; en sorte que le vrai moyen „ de parvenir à se rendre maître de „ l'Amérique entière, seroit de s'emparer de l'Amérique septentrionale: „ c'est dans cette vue que les Anglois „ n'omettent aucun moyen d'en chasser les François. Plus l'Angleterre „ est épuisée par ses dettes, plus elle

Avantages de l'Amérique septentrionale.

„ pourſuit avec ardeur & avec conſ- 1755.
„ tance l'exécution d'un projet, qui
„ mettroit des richeſſes immenſes en
„ ſa diſpoſition, & qui lui fourniroit
„ des reſſources qu'elle ne pourroit
„ peut-être ſe procurer d'aucune au-
„ tre manière... La deſtinée des états, Néceſſité de la défendre.
„ ſire, eſt dans les mains de Dieu.
„ Ce qui dépend des hommes eſt de
„ ſe conduire avec ſageſſe, juſtice &
„ prudence, de veiller ſur-tout à la
„ conſervation de leur honneur & de
„ leur réputation; & il ſeroit moins
„ honteux pour la France d'abandon-
„ ner l'Amérique aux Anglois, après
„ une guerre malheureuſe, que de la
„ leur laiſſer envahir en pleine paix,
„ ſans tenter de la défendre..... "

" Enfin, ſire, on ne doit rien omet- Joindre la modération & la fermeté.
„ tre tant pour prévenir la guerre, s'il
„ eſt poſſible, que pour la faire avec
„ ſuccès, ſi l'on s'y trouve forcé par la
„ conduite & par les meſures de l'An-
„ gleterre. On ne peut uſer de trop de
„ modération ni de trop de juſtice,
„ pour ôter tout prétexte aux imputa-
„ tions dont elle cherche à noircir la

1755. „ France; on ne peut avoir trop de „ foins ni de vigilance, pour détruire „ dans toutes les cours les impressions „ défavorables, que ses émissaires ne „ cessent d'y répandre; on ne peut „ enfin se conduire avec trop de fer- „ meté, puisqu'on a reconnu par ex- „ périence, que tous les ménagemens „ qu'on a eus pour l'Angleterre, n'ont „ servi jusqu'ici qu'à l'encourager à „ en manquer de nouveau pour la „ France".

Avis du maréchal.

L'avis du maréchal étoit de faire passer des troupes dans les colonies, & d'assembler un corps considérable sur la Meuse, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit seule contenir les Anglois, & en imposer à leur roi par le danger qui menaceroit son électorat de Hanover. On devoit, selon lui, montrer une ferme résolution de repousser la force par la force, mais aussi de préférer les voies de conciliation à celles des armes.

L'Angleterre devoit se repentir

Ses réflexions sur les projets de l'Angleterre, ses craintes pour les colo-

nies françoiſes, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pouvoit aſſurer dès-lors, que ſi l'Angleterre parvenoit au but de ſon ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une exceſſive grandeur affoiblit toujours les reſſorts d'un gouvernement : ou la corruption le dégrade, ou la diſcorde le déchire ; & les peuples ambitieux vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir.

1755.

un jour de ſon ambition.

Cependant il étoit affreux que, pour des diſputes ſur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ſes ravages, & que l'honneur de la France inſultée exigeât que l'on courût les riſques de cet incendie. Il étoit ſur-tout malheureux que les conſeils de Noailles, depuis la paix, euſſent été inutiles ; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne puſſent déſormais ſuppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le maréchal écrivoit à l'ambaſſadeur

Sujets de douleur pour la France.

1748. devoit inſpirer beaucoup d'inquiétude.

Négligence fatale du miniſtère.

Le maréchal de Noailles au duc de Duras, 24 avr.

“ Nous donnons le ſpectacle des „ préparatifs d'une guerre, dont le „ ſuccès ne feroit pas douteux, ſi „ nous ne nous étions pas négligés „ ſur notre marine, & que nous fuſſions en état aujourd'hui de mettre „ une quarantaine de vaiſſeaux en „ mer. Mais nous n'avons point penſé „ à augmenter nos forces, ni à prendre les meſures néceſſaires pour „ combattre nos ennemis à armes égales. J'ignore même ſi l'on a un projet fixe & bien médité. On ne penſe „ à rien; on déſaprouve même ceux „ qui ſe donnent la peine de penſer à „ quelque choſe. Former des plans, „ en combiner les différentes parties, „ en prévoir les inconvéniens, en „ aſſurer l'exécution, cela s'appelle „ ici avoir l'eſprit ſyſtématique; & „ nos politiques ne connoiſſent point „ de plus grand ouvrage, que celui „ d'en être ſoupçonnés ”.

On n'avoit rien fait de

“ On auroit pu, comme je le pro-

„ posai en 1749, faire défiler successivement, sans éclat & sans bruit, des troupes dans le Canada, qui y seroient entrées sans courir aucun risque, & qui y auroient contenu les Anglois dans les bornes de leurs possessions; au lieu que nous ne saurions être aujourd'hui bien rassurés sur le sort de celles que nous y envoyons. Les François que nous y avons déja, sont exercés dans le métier de la guerre: les Anglois au contraire n'y sont que de simples cultivateurs. Nous n'avons pas su profiter, quand il en étoit tems, de nos avantages; & je ne connois point ceux que nous pouvons nous promettre, dans l'état où se trouvent les choses par notre inaction & notre indolence".

1755. ce qu'il auroit fallu faire.

Difficulté d'agir avec les Espagnols.

" L'Espagne est trop intéressée à se joindre à nous, si la guerre a lieu, pour ne pas prendre ce parti. Mais les épreuves que nous avons faites, ne permettent plus de réunir les deux nations sous le même commandement. Chacune veut s'attri-

1755. „ buer l'honneur du triomphe dans „ les victoires, & rejeter dans les dé„ faites réciproquement l'une sur l'au„ tre la cause des disgraces : d'où il „ ne résulte que des jalousies & des „ aigreurs toujours favorables aux „ ennemis. Il faut que les François & „ les Espagnols agissent séparément, „ à moins que des besoins pressans „ n'exigent un redoublement de „ secours, qu'une nation ne pour„ roit se procurer sans recourir à „ l'autre ".

Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité.

Le duc de Duras, encore plus que le maréchal de Noailles, se flattoit toujours que l'attachement du roi d'Espagne pour sa maison, que l'intérêt de sa couronne, lui feroit prendre un parti si convenable. Mais la cour de Londres, sans doute mieux instruite, comptoit sur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foiblesse de la France. Elle fit enfin sa déclaration de guerre en attaquant les vaisseaux François. Wall persuada au roi que c'étoit une insulte particulière, susceptible d'accommo-

Le duc de Duras au maréchal de Noailles, 6 août.

dement; une étincelle qui pouvoit embraser l'Europe, si l'Espagne n'usoit de la plus grande circonspection, qu'on seroit toujours à tems de se déclarer, en cas que la guerre devînt sérieuse; qu'on la rendoit générale par une démarche précipitée; & qu'alors on deviendroit responsable, devant Dieu, des calamités qu'elle entraîneroit sur l'Europe. Frappé de ces raisons ou de ces prétextes, le monarque scrupuleux & pacifique fit assez entendre, même par des réponses ambigues de son ministre, qu'il se borneroit à une entière neutralité. 1755.

Le duc de Duras finit son ambassade.

Déja le duc de Duras finissoit ses trois ans d'ambassade. Un homme de son rang ne pouvoit plus, dans de pareilles conjonctures, rester en butte aux préventions du ministère espagnol. Il demanda son rappel, comme on le desiroit; & Louis XV lui donna sur le champ des preuves de satisfaction, récompenses de son zèle & de ses travaux. La mort de Carvajal, & la disgrace de la-Encénada, furent

1755. pour lui un de ces évènemens malheureux, qui renversent subitement dans les cours les projets les mieux conçus & les plus justes espérances.

Conseils du maréch. de Noailles au roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du régne, dans une situation aussi périlleuse. On avoit négligé les conseils du maréchal de Noailles; on devoit s'en repentir. Animé du même zèle qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieillesse, il travailla encore en ministre également éclairé & laborieux. Dans un premier mémoire, il indique au roi ce que les conjonctures exigent de plus pressant, soit pour la sûreté du royaume & des colonies, soit pour la défense du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois. « Rétablir votre autorité au-dedans, lui dit-il, & toujours dans
» la vue de n'en faire usage que selon
» votre équité naturelle, c'est un
» préalable sans lequel vous ne pou-
» vez ni vous défendre contre vos
» ennemis ni les attaquer ».

Mém. du 29 juill.

Si l'on doit agir

Dans un second mémoire, il traite

une queſtion qui embarraſſoit & diviſoit le conſeil, ſavoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-bas, plutôt que de la faire ſeulement aux Anglois par mer, étant, hors d'état de ſe défendre contre eux. Le roi avoit ordonné aux miniſtres de diſcuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-bas, ſuppoſé qu'elle fût poſſible comme on le diſoit ; conquête qui pourroit ſe juſtifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les puiſſances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il obſerve que c'eſt le moyen de s'attirer une guerre générale ; que cette guerre paroîtra vraiſemblablement très-injuſte. Si elle eſt malheureuſe, que n'aura-t-on pas à craindre ? Si elle ſe ſoutient ſur terre avec une eſpèce d'égalité, la France, *qui dépenſe toujours le double de ſes ennemis*, épuiſée d'hommes & d'argent, ſera peut-être encore heureuſe de faire à l'Angleterre de grands ſa-

1755. par mer ou par terre. Mém. du 21 juill.

Inconvéniens d'une entrepriſe ſur les Pays-bas.

1755. crifices, pour acheter une paix capable de lui enlever sa considération, en rehaussant celle des Anglois. Dans la dernière guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en est-il cependant résulté? quoique le roi rendit généreusement ses conquêtes, ses ennemis n'ont signé qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale : " Voilà, sire, „ continue le maréchal, un tableau „ fort effrayant. Il est peut-être trop „ chargé, & peut-être aussi ne con- „ tient-il rien qui ne soit dans l'ordre „ des choses très-possibles ".

Noailles préfère une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse.

" S'il falloit absolument se fixer à „ une résolution, mon opinion seroit „ de porter tous ses efforts à se défen- „ dre contre l'Angleterre. Si on par- „ tage ses vues, & qu'on les tourne „ du côté de la guerre de terre, cel- „ le-ci absorbera tout : le dénouement „ en sera de laisser les Anglois plus „ puissans qu'ils n'auront jamais été, „ & par conséquent les maîtres du

„ ſort de la France en particulier, & „ de l'Europe en général. Ce n'eſt „ que dans une guerre maritime, & „ au milieu même des diſgraces que „ V. M. peut eſpérer de former ſa „ marine, & de lui redonner cette „ ame & cette vie qu'elle a eue pendant un tems, ſous le régne du feu „ roi, qu'elle a perdue par des circonſtances & des évènemens ſinguliers, par une politique mal „ entendue, mais peut-être forcée, „ vu la ſituation où ſe trouvèrent „ l'Eſpagne & la France par le teſtament de Charles II après la mort de „ ce prince ". 1755.

Sa politique juſtifiée par l'évènement.

Qu'on réfléchiſſe aux évènemens d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a eſſuyé ſur terre autant de malheurs que ſur mer; & l'on jugera ſi le conſeil du maréchal de Noailles étoit fondé en raiſon. C'eſt lui qui propoſa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieuſement contre les Anglois en 1756; mais il connoiſſoit trop bien les vices du gouverne-

ment, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la suite.

Son zèle à représenter les désordres.

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au roi une lettre pleine de force & de vérité, sur les désordres publics dont l'influence devenoit chaque jour plus dangereuse. Les morceaux que j'en vais transcrire, apprendront du moins que la cour possédoit encore un vrai citoyen.

Sa conscience l'oblige de parler.

Lettre au roi du 6 mai.

" J'ai vu, sire, une partie des tems
„ heureux du régne du feu roi; j'en
„ ai vu les revers & les malheurs; j'ai
„ vu le feu roi dans l'amertume & la
„ douleur, son conseil dans le découragement, & ses peuples dans la désolation: mais je n'ai point vu des
„ tems aussi critiques, & qui annoncent des suites plus fâcheuses que
„ les circonstances où nous sommes.
„ J'avoue à V. M. que je me sens intérieurement agité & tourmenté par
„ les mouvemens secrets de ma conscience & de mon honneur, pour
„ développer à mon roi les sentimens
„ les plus intimes de mon ame: je

„ craindrois même ſur la fin de mes „ jours, qui ne peuvent déſormais être „ bien longs, de me voir livré aux „ plus cuiſans remords, ſi je diſſimu-„ lois à V. M. ce que je ſais, ce que „ je vois, ce que j'entends de ce qui „ peut intéreſſer le bien de ſon état „ & ſa gloire perſonnelle.... "

Diſcrédit du gouvernement.

" Tant qu'un gouvernement, ſire, „ conſerve ſon crédit & ſon autorité, „ il y a des remèdes à tout. Mais „ lorſque les ſentimens & les princi-„ pes qui entretiennent dans les ſujets „ l'eſprit d'obéiſſance, de ſoumiſſion, „ & l'amour de leur prince & de leur „ patrie, viennent à ſe pervertir & „ s'anéantiſſent; alors malgré un cal-„ me apparent, & qui n'eſt pas tel „ aujourd'hui, le danger eſt plus grand „ qu'on ne penſe, & ſans qu'on s'en „ apperçoive, un état penche vers ſa „ ruine ".

Diviſions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

" L'inclination naturelle des Fran-„ çois eſt d'aimer leur prince. Tous „ ceux qui ont l'honneur de vous ap-„ procher, ſire, ſe livrent aux impreſ-„ ſions que font ſur eux votre bonté

„ & votre affabilité. Les peuples sup-
„ posent volontiers que les maux
„ qu'ils ressentent sont ignorés ; que
„ s'ils étoient connus, on y remé-
„ dieroit : cette idée les console, &
„ entretient quelque tems leur amour
„ pour le souverain. Mais ces senti-
„ mens s'altèrent bientôt, lorsque
„ les divisions dans le gouvernement
„ & à la cour sont publiques, que
„ le dernier bourgeois de Paris en est
„ informé, qu'il n'y a pas d'étranger
„ qui n'en soit instruit, que les maux
„ qui en sont une suite nécessaire
„ se font sentir au-dedans & au-de-
„ hors : on ne peut plus supposer
„ alors que le maître, témoin de
„ tout ce qui se passe à la cour, ne
„ les sache ; & l'idée qu'il les tolère,
„ détruit, sire, l'opinion que les
„ étrangers doivent avoir de V. M. &
„ aliènent les esprits de vos propres
„ sujets".

Désordre général.

"Le trouble & la confusion régnent
„ dans tous les ordres de l'état, la
„ licence est extrême ; on ne connoit
„ plus de régles, de bienséances ni

„ de subordination; chacun vise à l'in-„ dépendance; on ne voit que mécon-„ tentement, & on n'entend que mur-„ mure; la fermentation des têtes est „ portée au dernier degré; toute „ émulation est éteinte; toutes les „ connoissances utiles s'anéantissent; „ & les hommes capables de servir „ l'état deviennent si rares, qu'à „ peine on en nomme encore quel-„ ques-uns".

Ruine des principes.

"On ne compte plus sur d'autre „ moyens pour parvenir que ceux de „ l'intrigue, de la cabale, de la faveur „ & de la protection; l'amour de la „ patrie & du nom françois est de-„ venu un ridicule; il s'est introduit „ une fausse philosophie qui conduira „ à la mollesse, au luxe & à l'indo-„ lence; on n'envisage qu'avec indif-„ férence les troubles qui peuvent „ agiter l'état, & si l'on daigne en „ parler, ce n'est que pour fronder le „ gouvernement....... C'est à ce ren-„ versement de tous principes, qu'on „ doit attribuer la division qui sépare „ si scandaleusement le clergé & les

Querelles du clergé & de la magistratnre.

„ magiſtrats. Les choſes ſont arrivées „ à un tel point; qu'il eſt d'une né- „ ceſſité abſolue d'y apporter les plus „ prompts remèdes. On a oſé dire „ dans votre conſeil que cela étoit im- „ poſſible ; mais rien, ſire, ne vous „ ſera impoſſible lorſque vous le vou- „ drez bien, & que vous le voudrez „ efficacement ".

(Les particularités qui ſuivent, quoique très-connues dans le tems, me paroiſſent de nature à ne pouvoir être publiées.)

Découragement des bons citoyens.

" M'eſt-il permis, ſire, d'en faire „ l'aveu à V. M. . . . ? Les circonſtan- „ ces actuelles ſont ſi capables de flé- „ trir le cœur, que tout homme ver- „ tueux eſt tenté de ſe concentrer en „ lui-même. Mon âge & l'ancienneté „ de mes ſervices ſuffiroient ſeuls „ pour me faire deſirer la retraite, ſi „ mon zèle & mon attachement pour „ la perſonne ſacrée de V. M. ne me „ retenoient auprès d'elle ".

Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage.

" Pardonnez-moi, ſire, d'avoir oſé „ entrer dans un auſſi triſte détail avec „ V. M. Mais je la ſupplie de conſi-

„ dérer que c'eſt le dernier effort du
„ courage, & l'effet de la juſte con-
„ fiance que l'on doit avoir dans la
„ probité de ſon maître, dans ſa droi-
„ ture & dans ſon amour pour la vé-
„ rité, que d'oſer lui annoncer que
„ ſon gouvernement s'affoiblit, que
„ ſon autorité ſe perd, que les liens
„ qui lui attachent ſes peuples, ſe
„ rompent journellement, & que l'o-
„ pinion des étrangers s'altère.

„ Il y a peu de perſonnes dans votre
„ cour, ſire, qui ne préfèrent à une
„ pareille démarche un ſilence pru-
„ dent, je l'avoue, mais qui n'en eſt
„ pas moins criminel. Et quelles en
„ ſeroient les funeſtes ſuites ? des
„ malheurs auxquels il devient im-
„ poſſible de remédier, & qui font
„ alors connoître aux rois, mais trop
„ tard, qu'ils n'ont point eu de véri-
„ table ſerviteur qui les aimât pour
„ eux-mêmes, & qu'ils n'ont eu que
„ des courtiſans, des flatteurs, des
„ miniſtres foibles, intéreſſés & peut-
„ être infidèles ".

Silence criminel.

Trop de cabales & d'illuſions en

Inutilité des bons conseils.

vironnoient le trône, pour que ces remontrances fussent efficaces. La mort du marquis de Saint-Contest, en 1754, occasionna des mutations dans les départemens, sans que les affaires changeassent en mieux. La guerre s'alluma : tout devoit faire trembler pour l'avenir.

Le maréc. de Noailles demande sa retraite.

Le maréchal de Noailles, dont le zèle ne s'étoit jamais découragé, sentit enfin que l'âge & les circonstances l'obligeoient à se retirer du conseil.

Il écrivit au roi, le 28 mars 1756, cette lettre attendrissante :

« SIRE,

Ses raisons exposées avec éloquence.

» Après avoir vieilli au service de
» V. M. & à celui du feu roi votre
» auguste bisaïeul, je crains de suc-
» comber bientôt sous le poids des
» années & des infirmités. Peut-être
» n'aurai-je plus dans peu la force
» de sentir mon état, moins encore
» le courage d'en faire le triste aveu,

„ & de prendre en conſéquence le
„ parti le plus convenable.

„ Depuis long-tems, ſire, je me
„ ſens combattre par deux ſentimens
„ oppoſés. A ne conſulter que les
„ mouvemens de mon cœur, ainſi
„ que le zèle & l'attachement que
„ j'ai voués à V. M. dès l'inſtant
„ de ſa naiſſance, tout me porte-
„ roit à ne m'éloigner jamais de ſa
„ perſonne.

„ Mais la raiſon & les plus ſérieu-
„ ſes réflexions me font ſentir que
„ l'heure de la retraite eſt enfin arri-
„ vée. Mes forces ne répondent plus
„ à mon zèle. V. M. eſt témoin elle-
„ même d'une ſurdité qui augmente
„ chaque jour ; ma vue s'affoiblit :
„ j'ai beaucoup de peine à écrire, &
„ même à lire. Mes jambes fléchiſ-
„ ſent & ne ſupportent qu'avec peine
„ le poids de mon corps. Ce qu'il y
„ a de plus eſſentiel, c'eſt que les fa-
„ cultés de l'eſprit dépériſſent avec
„ celles du corps. Ma mémoire ſe
„ perd : j'ai ſouvent peine à rappeller
„ les noms propres les plus ordinai-

„ res : je n'ai plus l'esprit aussi pré-
„ sent : les idées sont lentes à s'offrir
„ & plus difficiles à se mûrir & à se
„ combiner. En un mot, sire, je
„ sens tous les avant-coureurs de la
„ décrépitude, qui m'annonçent que
„ je ne dois plus m'occuper que du
„ dernier avenir & du soin de m'y
„ préparer.

„ Voilà, sire, dans la plus exacte
„ vérité l'état où je me trouve. Je
„ tremble de végéter au milieu de vo-
„ tre cour, d'y faire un personnage
„ indécent, d'y devenir à charge ; &
„ je n'envisage rien de plus humiliant
„ que de se survivre à soi-même, &
„ de ternir ainsi la fin d'une longue
„ carrière.

„ Tous ces motifs m'engagent, sire,
„ à supplier V. M. de me permettre
„ de passer dans la retraite & le repos
„ les restes d'une vie, qui a été uni-
„ quement consacrée à son service &
„ à celui de son état.

„ J'ose cependant, sire, demander
„ à V. M. de me conserver mon appar-
„ tement, afin que j'aie la consola-

„ tion de pouvoir plusieurs fois dans „ l'année lui présenter mes homma- „ ges, & qu'elle daigne permettre au „ plus vieux de ses serviteurs d'appro- „ cher de sa personne, & de compter „ au nombre de ses jours heureux „ ceux auxquels il aura la satisfac- „ tion de voir un maître, qu'il a „ toujours également chéri & res- „ pecté.

„ Du fond de ma retraite, je ne „ cesserai, sire, d'offrir mes vœux „ pour la gloire, le bonheur & la „ tranquillité de V. M.

„ Conservez-moi, sire, vos pré- „ cieuses bontés. Ne doutez jamais „ de ma parfaite reconnoissance de „ celles dont je vous suis redevable, „ ainsi que de toutes les graces que „ j'ai reçues de V. M. Je la conjure „ de rendre justice à l'attachement „ sincère, au zele ardent que j'ai tou- „ jours pour son service, que l'âge „ ne peut éteindre ni amortir, & qui „ sera toujours profondément gravé „ au fond de mon cœur jusqu'à mon „ dernier soupir ".

Réponse de la main du roi.

Le roi approuve sa démarche.

“ Mon cousin. Quelque peine que „ je ressente d'être privé des conseils, „ & des marques d'un attachement „ qui m'étoit aussi agréable qu'utile, „ je ne puis qu'applaudir au parti „ que votre sagesse vous fait prendre, „ & je vous accorde la permission „ que vous me demandez de vous „ retirer. Je vous accorde aussi celle „ de garder votre appartement ici, „ & desire que vous en fassiez usage „ long-tems, & que vous jouissiez „ encore bien du tems de la justice „ que je rends à vos anciens servi- „ ces, & à votre attachement à ma „ personne depuis le jour de ma naissance ; mes bontés & ma bienveil- „ lance en seront toujours le prix. „ Sur ce, je prie Dieu, &c. A Ver- „ sailles, le 13 avril 1756 ”.

C'étoit le tems où les passions prenoient le plus d'empire à la cour, Noailles y devoit paroître déplacé ; mais Louis XV conserva pour lui les sentimens qu'il méritoit.

A la fin de l'année 1758, le maréchal le pria de faire passer la charge de capitaine des gardes au duc d'Ayen son fils, & d'en accorder la survivance à son petit-fils le comte (aujourd'hui duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs son âge de 80 ans, & les services rendus dans cette charge par quatre générations consécutives de sa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute : " Je ne tomberai „ pas, sire, dans l'inconvénient & le „ ridicule des pères & grands-pères, „ en vous exaltant le mérite & les ta- „ lens du comte d'Ayen. Je me bor- „ nerai à dire simplement à V. M. que „ jusques à présent nous n'avons re- „ connu en lui que des dispositions, „ qui peuvent nous annoncer de quoi „ faire un très-bon sujet. Il est capable „ d'application ; on a été content de „ lui aux camps de paix, où il a été „ avec son régiment. Il a depuis fait „ deux campagnes, pendant lesquelles, „ je ne craindrai pas de le dire, per- „ sonne n'a montré plus de volonté „ ni plus d'ardeur pour le métier de

Le maréch. demande une survivance pour son petit-fils.

Lettre au roi, 23 déc.

„ la guerre. J'eſpère, ſire, avec con-
„ fiance, que V. M. ne fera pas moins
„ éprouver de bontés à ma race, que
„ le feu roi en a fait éprouver à mes
„ ancètres. Mon père n'avoit qu'en-
„ viron douze ans, lorſque Louis
„ XIV lui donna la ſurvivance de mon
„ grand-père ".

Réponſe remarquable de Louis XV.

Le roi connoiſſoit l'abus des ſurvivances : il avoit réſolu de le réformer, réſolution qui fut peu ſolide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponſe mérite d'ètre conſervée ; la négligence même du ſtyle y ſemble peindre ſon caractère.

" Mon couſin. Vous ſavez la répu-
„ gnance que j'ai d'accorder des ſurvi-
„ vances, votre fils ſur-tout étant plus
„ jeune que moi, & par conſéquent
„ devant durer plus long-tems. Cepen-
„ dant les ſervices de votre famille
„ depuis plus d'un ſiècle, les vôtres
„ rendus à mes pères & à moi, ainſi
„ que votre attachement à ma per-
„ ſonne, me déterminent à vous ac-

„ corder la grace ſingulière & der-
„ nière que vous me demandez. Heu-
„ reuſement le ſujet eſt dans ſa ving-
„ tième année, (car vous ſavez
„ qu'à mon âge les enfans ne nous
„ vont plus) & qu'il promet ; & mal-
„ gré vos quatre-vingts ans accom-
„ plis, je me flatte que vous lui ap-
„ prendrez encore du tems à me bien
„ ſervir & fidèlement. Vous ſavez
„ qu'à chaque mutation je dimine les
„ brevets de retenue. Ainſi, je n'en
„ donnerai qu'un de 400, 000 liv.
„ au comte d'Ayen votre petit-fils,
„ bien entendu que s'il lui arrivoit
„ malheur avant ſon père, & que je
„ n'accorde pas ſa charge dans ſa fa-
„ mille, celui qui lui ſuccéderoit
„ payeroit les 500, 000 liv. en en-
„ tier à la ſucceſſion du duc d'Ayen.
„ Un auſſi zélé & auſſi vieux ſerviteur
„ peut & doit toujours compter ſur
„ mes bontés & ſur mon amitié :
„ priant Dieu qu'il vous ait, mon
„ couſin, en ſa ſainte & digne gar-
„ de. A Verſailles, le 30 décembre
„ 1758 ".

Instructions du maréch. pour son petit-fils.

Si le maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de sa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle soutînt son élévation ; & il ne connoissoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talens, est la base. Le comte d'Ayen, allant pour la première fois commander son régiment au camp de paix qui se formoit sur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une instruction digne de passer à la postérité, & de servir de règle à quiconque ambitionne de se distinguer dans cette carrière. On y verra la religion pure & sans superstition, la grandeur d'ame modeste & généreuse, l'art de gagner les cœurs sans intrigue ni foiblesse, la science des devoirs unie à la science du monde ; en un mot, tout ce qui devoit conduire son petit-fils à une réputation aussi solide que brillante.



Instruction pour le comte d'Ayen.

" La tendre amitié que j'ai pour vous, mon cher fils, & l'intérêt sensible que je prends à ce qui vous regarde, ne me permettent pas de vous laisser partir pour votre régiment, d'où vous devez vous rendre au camp qui va s'assembler sur la Sambre, sans m'expliquer avec vous sur ce que je pense de la manière dont vous devez vous gouverner & vous conduire. Mon âge & l'expérience que j'ai des hommes & des affaires, m'autorisent à vous faire part de mes réflexions.

Sentimens de bon père.

„ Vous avez été jusqu'à présent, mon cher fils, comme enseveli dans une éducation qui vous a soustrait aux yeux du grand monde : vous allez désormais y paroître, & vous devez vous attendre que vos premières démarches seront scrupuleusement observées... L'envie & la jalousie produisent les mêmes effets que la haine la plus forte & la plus

Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis.

„ méritée ; ainſi, je fais peu de dif-
„ férence entre un ennemi & un en-
„ vieux.

Etre ſur ſes gardes.

„ Soyez donc ſur vos gardes ; comp-
„ tez que l'on ne vous épargnera ſur
„ aucune des fautes que vous pourrez
„ faire, & que l'on n'omettra rien de
„ tout ce qui pourra vous donner
„ quelque ridicule.

Bien débuter pour la réputation.

„ La conduite que vous allez obſer-
„ ver, ſera pour ainſi dire le germe de
„ votre réputation, & de l'opinion
„ que l'on ſe formera de vous pour
„ l'avenir ; & c'eſt ce qui rend ce pre-
„ mier début d'une conſéquence infi-
„ nie pour vous.

Principes de religion.

„ Le premier & le plus eſſentiel de
„ tous les conſeils que l'on puiſſe vous
„ donner, c'eſt celui de conſerver
„ avec ſoin les principes de religion
„ que l'on vous a inſpirés. Vous ne
„ devez jamais perdre de vue le mon-
„ de, dont toutes les parties ſont
„ combinées avec tant d'ordre, ne
„ peut être l'ouvrage du caprice & du
„ haſard ; que la raiſon & la nature
„ annoncent par mille preuves diffé-

„ rentes un être ſuprême, infiniment éclairé, tout-puiſſant, à qui tout eſt préſent, & qui tôt ou tard récompenſe la vertu & punit le crime.

Etre ſolidement religieux.

„ Ce ſont de ces grands principes dont je ſouhaite que votre ame ſoit ſi intimément pénétrée, mon cher fils, que vous ne les oubliez dans aucune circonſtance de votre vie : ils ſeront à jamais un rempart contre tous les aſſauts que les paſſions pourront vous livrer. Un homme vraîment religieux, eſt un homme juſte d'une probité ſûre, & de l'attention la plus exacte à remplir tous ſes devoirs.

Eviter les excès de dévotion.

„ Mais dans le ſiècle où nous vivons, il importe pour la religion même d'éviter les excès de dévotion ; ils ne font que donner matière aux ſatyres & aux profanations des impies. La religion doit être plus dans le cœur que dans l'extérieur ; & l'on honore bien moins Dieu par de petites pratiques arbitraires, que par une conduite ſage, mo-

„ dérée, uniforme, douce & bien-
„ faiſante.

Oppoſer aux diſcours impies le ſilence & une bonne conduite.

„ Vous ſerez ſouvent expoſé à en-
„ tendre faire des railleries contre la
„ religion, & à voir traiter ceux qui
„ en font profeſſion comme de petits
„ eſprits, des ames foibles & timides,
„ livrées aux préjugés & à la ſuperſti-
„ tion. J'aurai bonne opinion de vous,
„ mon cher fils, & de la force de vo-
„ tre ame, ſi vous ſavez réſiſter aux
„ froides plaiſanteries & aux ridicules,
„ que l'on cherchera devant vous à
„ donner aux choſes de la religion ;
„ mais ces prétendues attaques ne mé-
„ ritent de votre part que de la pitié,
„ du mépris, beaucoup de ſérieux &
„ un profond ſilence. Puiſque vous
„ n'êtes pas encore d'âge, & n'avez
„ pas l'autorité requiſe pour en impo-
„ ſer, une conduite régulière & ſou-
„ tenue eſt la ſeule manière dont il
„ vous convient, quant à préſent, de
„ réprimer les mauvais propos de cette
„ eſpèce.

Ne point diſputer ſur ces matières.

„ N'entrez jamais en diſpute ſur
„ cette matière : il ne vous convient

„ point d'argumenter ſur des objets „ auſſi intéreſſans; d'ailleurs, il fau- „ droit avoir plus approfondi que vous „ ne pouvez l'avoir fait, & que les „ perſonnes comme vous ne peuvent „ le faire ordinairement. Car il en ré- „ ſulteroit que ne pouvant répondre „ aux difficultés, les doutes que l'on „ auroit élevés demeureroient dans „ toute leur force, & pourroient vous „ cauſer à vous-même un préjudice „ conſidérable. Rien n'eſt donc mieux, „ en pareil cas, que de ſuivre le con- „ ſeil que je viens de vous donner, „ par rapport au ſilence que vous de- „ vez obſerver à cet égard.

Point de liaiſon particulière avec les hommes irréligieux.

„ Il me reſte encore ſur ce ſujet, „ mon cher fils, un avis à vous don- „ ner, qui vous ſervira pour toute „ votre vie. Ne formez jamais d'ami- „ tié, & ne contractez jamais de liai- „ ſon particulière avec un homme ir- „ réligieux, quelques talens & quel- „ ques qualités aimables que vous lui „ connoiſſiez, parce qu'on ne peut „ avoir une véritable probité, quand „ on ne croit pas en Dieu; & de tels

„ gens n'ont pour objet que leur inté-
„ rêt perſonnel, qu'ils ſavent cacher
„ juſqu'au moment où il leur convient
„ de le découvrir.

Probité jointe à la religion.

„ Tant que vous aurez de la reli-
„ gion & que vous la reſpecterez, je
„ ne craindrai point que vous vous
„ écartiez des régles de la plus exacte
„ probité, & je m'en rapporte à ce
„ que votre propre cœur pourra vous
„ inſpirer & vous faire ſentir.

Modeſtie avec les talens.

Demander conſeil.

„ Vous êtes né, mon cher fils, avec
„ de l'eſprit, de la pénétration, des
„ ſentimens, de l'émulation, de l'en-
„ vie de faire & de parvenir : ce ſont
„ des qualités propres à vous conduire
„ loin, ſi vous ſavez en faire un bon
„ uſage, mais auſſi à vous nuire infi-
„ niment, ſi vous ne le faites pas. Il
„ faut ajouter à ces qualités beaucoup
„ de modeſtie, de retenue, & de de-
„ ſir d'apprendre des autres ce que
„ vous ne ſavez pas encore. Rien ne
„ plaît davantage dans un jeune hom-
„ me, que de le voir demander con-
„ ſeil aux perſonnes expérimentées,
„ & qui par leur âge paroiſſent en ſa-

„ voir beaucoup lors mêmes qu'elles „ en ſauroient moins.

Se laiſſer conduire au commencement.

„ Je vous recommande donc, en „ arrivant à votre régiment, de ne „ point faire d'étalage de ce que vous „ avez appris aux Chevaux-légers. „ Laiſſez-vous conduire dans les pre- „ miers tems par votre lieutenant- „ colonel, votre major & les anciens „ officiers : il vaudroit mieux pour „ vous tomber dans quelque faute par „ leur conſeil, que de l'éviter ſuivant „ votre propre ſentiment.

„ Dès-lors une pareille conduite ne „ pourra que vous attirer l'amitié, „ l'eſtime & l'attachement de tous vos „ officiers.

Application aux devoirs de ſa place.

„ Je n'ai pas beſoin de vous re- „ commander l'application aux devoirs „ que vous aurez à remplir comme „ colonel ; ce feroit une fatuité dont „ vous n'êtes pas capable, que de vous „ croire au-deſſus de l'état de colonel, „ puiſque vous ignorez les premiers „ élémens du métier de la guerre.

Bien faire ce que l'on doit.

„ Appliquez-vous avec ſoin à tout „ ce qu'un colonel doit ſavoir & doit

„ faire : vous trouverez ſans doute des
„ officiers ſans nombre qui, ſe croyant
„ au-deſſus de l'emploi qu'ils rempliſ-
„ ſent, le négligent. Soyez dès-lors
„ perſuadé, ſans en rien montrer,
„ qu'ils ſont fort au-deſſous de celui
„ qu'ils ambitionnent ; car le vérita-
„ ble honneur conſiſte à bien faire ce
„ que l'on doit, & c'eſt une grande
„ misère de le négliger, ſous le vain
„ prétexte que l'on eſt capable de quel-
„ que choſe de mieux.

Ne point ſe négliger.

„ Il y a deux écueils que vous ap-
„ percevrez facilement, & que vous
„ éviterez de même :

„ L'un dont je viens de parler, qui
„ ſeroit de négliger vos devoirs par
„ un eſprit de ſuffiſance, ou par quel-
„ que autre motif que ce pût être, ce
„ dont je ne vous ſoupçonne pas :

Ne point ſe croire trop capable.

„ L'autre dont la jeuneſſe eſt plus
„ ſuſceptible, qui ſeroit de ſe piquer
„ de les remplir ſupérieurement &
„ mieux que perſonne. Vous n'êtes pas
„ encore dans le cas de pouvoir le faire
„ avec ſupériorité. Les connoiſſances
„ que vous pouvez avoir acquiſes à

„ l'école des Chevaux-légers, ne peu-
„ vent pas entrer en comparaison avec
„ celles que l'âge & l'expérience ont
„ pu faire acquérir à de vieux officiers.
„ Et dans le cas même où elles le pour-
„ roient, ce seroit vous exposer au ri-
„ dicule, que de laisser appercevoir ou
„ deviner que vous l'aviez pu penser.

„ Il faut tâcher de faire mieux que
„ les autres, mais il faut en même-
„ tems éviter avec soin de leur en faire
„ sentir l'humiliation & la mortifica-
„ tion; il ne faut pas que personne
„ imagine que vous ayez cette bonne
„ opinion, quand bien même vous la
„ mériteriez.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

„ Soyez très-convaincu, mon cher
„ fils, que dès que vous paroîtrez oc-
„ cupé de votre mérite, les autres ne
„ seront occupés qu'à le rabaisser; &
„ si vous voulez réussir, faites bien,
„ faites le constamment; ne vous en
„ glorifiez jamais, ayez la force d'être
„ satisfait du témoignage intérieur de
„ votre conscience; & cherchez sans
„ affectation à faire valoir ce que les
„ autres auroient pu faire de bien. En

S'attirer l'estime sans envie.

„ persévérant dans cette conduite, „ vous vous attirerez tous les cœurs, „ & vous ne tomberez pas dans le „ cas de certaines personnes, qui ne „ fondent leur mérite que dans leur „ suffrage, & dans celui du nombre „ des flatteurs & des complaisans qui „ les environnent. Vous serez alors „ presque le seul qui ne parlerez point „ de vous, & tout le monde enfin „ concourra à vous rendre des té- „ moignages qui vous seront dus „ & bien acquis. En un mot, un „ point capital, & que j'avoue n'être „ point aisé, c'est de savoir s'attirer „ l'estime & l'affection sans exciter „ l'envie.

Point d'affectation même en bien.

„ Voilà les régles générales qui con- „ cernent votre conduite; de la mo- „ destie, de la circonspection, de la „ constance dans les devoirs, jamais „ aucune sorte d'affectation quelcon- „ que, même en bien; de la volonté „ & du zèle, mais qui ne soient ni trop „ vifs, ni trop actifs; du respect & „ des égards pour vos supérieurs, de „ la déférence pour les anciens; écou-

„ ter tout, ne rien blâmer, ne pro-
„ poſer votre opinion qu'avec dé-
„ fiance, ſur-tout ne point diſputer,
„ & ne prétendre aucune ſépériorité
„ pour l'eſprit, les talens & les con-
„ noiſſances.

Réſerve pour éviter les cenſures.

„ Vous devez uſer d'autant plus de
„ réſerve, que vous ne ferez rien ni
„ ne direz rien qu'on ne le relève,
„ qu'on ne le rapporte; & pour quel-
„ ques flatteurs qui vous loueroient
„ en votre préſence, il ne manqueroit
„ pas de perſonnes qui chercheroient
„ à vous critiquer.

Se défier de l'amour-propre.

„ Le plus grand ennemi que vous
„ puiſſiez avoir, & qu'ont généra-
„ lement tous ceux qui ont quel-
„ que émulation, eſt leur amour-
„ propre, lorſqu'on ne ſait pas s'en
„ garantir & s'en défendre; & il
„ n'eſt pas de formes qu'il n'emprunte
„ pour nous ſurprendre & nous ſé-
„ duire.

Affabilité.

„ Il eſt inutile de vous recommander
„ d'être affable, d'un abord facile, de
„ ne point faire attendre les officiers
„ qui ſe préſenteront pour vous voir,

„ ſoit de votre régiment, ſoit de quel-
„ que corps.

Etre ſérieux de bonne heure.

„ Accoutumez-vous, mon cher fils, „ à être un peu ſérieux de bonne heu- „ re. J'avoue qu'il eſt de votre âge de „ badiner quelquefois ; mais ſi vous y „ faites attention, vous obſerverez „ que preſque toutes les plaiſanteries „ degénèrent en poliſſonneries, qui „ ont quelquefois des ſuites fâcheu- „ ſes ; vous n'ètes plus d'ailleurs un „ enfant.

Choix des amis.

„ Rien n'eſt plus important que le „ choix des amitiés & des liaiſons que „ vous contracterez : c'eſt de ce point „ eſſentiel que dépendent d'ordinaire „ les mœurs & la réputation ; c'eſt par „ les perſonnes que vous fréquenterez „ que l'on vous jugera vous-même.

Ne fréquenter que des perſonnes eſtimables.

„ Il n'eſt pas douteux que vous ne „ deſiriez l'eſtime des honnêtes-gens : „ le moyen certain de l'acquérir eſt de „ ne fréquenter que des perſonnes à „ qui vous puiſſiez accorder la vôtre. „ Dès que vous ne verrez que des per- „ ſonnes eſtimables, vous ferez vous- „ même eſtimé. Ainſi demandez-vous

,, à vous-même, lorſque vous ſerez ,, tenté de vous lier avec quelqu'un, ,, par où, & comment il a le droit de ,, mériter votre eſtime. Je me répète ,, ſur ce point, parce qu'il eſt ſi im- ,, portant, que je deſire vous le gra- ,, ver profondément dans l'eſprit.

,, Vous devez éviter le faſte & l'oſ- ,, tention; vous devez cependant avoir ,, une table honnête, plus abondante ,, que recherchée, afin d'y recevoir ,, les officiers, ſur-tout ceux de votre ,, régiment.

Dépenſe ſans oſtentation.

,, Vous pourrez inviter quelquefois ,, les officiers qui vous feront ſupé- ,, rieurs. Dans ce cas, il faut avoir at- ,, tention à leur procurer une compa- ,, gnie qui leur ſoit aſſortie, & y join- ,, dre quelques officiers de votre régi- ,, ment, en petit nombre à la vérité, ,, & de ceux qui ſont de la tête ou ,, d'une naiſſance plus diſtinguée.

Attention pour les officiers ſupérieurs.

,, Par la même raiſon que vous in- ,, viterez quelquefois des officiers ſu- ,, périeurs, vous devez auſſi aller ,, quelquefois dîner chez eux, ſur-tout ,, lorſque vous en ſerez prié.

Bienfaits répandus à propos.

„ Si vous pouvez par économie „ ſage, réglée & décente, épargner „ ſur tout ce qui ſeroit de faſte, d'oſ- „ tentation & de recherche, de quoi „ aider des officiers de mérite, qui ſe „ trouvent quelquefois dans la détreſſe „ & dans la miſère ; le plaiſir que vous „ en aurez, ſi vous avez l'ame ſenſi- „ ble, me diſpenſe de vous le recom- „ mander. Si vous n'y étiez pas ſenſi- „ ble, je vous le recommanderois „ peut-être inutilement. Ne vous ima- „ ginez pas qu'on s'appauvriſſe par „ ces ſortes de bienfaits. Des ſommes „ médiocres ſont beaucoup pour ceux „ qui n'ont rien & qui ſont dans le „ beſoin. Mais les actions de cette „ nature doivent être enſevelies dans „ le ſecret. En les divulguant, vous „ en perdriez tout le mérite. Cet avis „ eſt plus convenable à appliquer dans „ le cas d'une campagne de guerre „ que dans celui d'une campagne de „ paix, dont la durée eſt toujours fort „ courte.

Les tenir ſecrets.

Devoirs envers ſes parens.

„ Je n'ai pas beſoin de vous dire que „ vous devez écrire ſouvent à vos pa-

„ rens. Je compte bien que vous me
„ donnerez cette marque d'amitié, &
„ que ſi vous aviez quelque peine d'eſ-
„ prit, vous vous en ouvririez à moi
„ avec confiance. Vous trouverez tou-
„ jours en moi un père indulgent &
„ un ami tendre. Je mérite votre ami-
„ tié, mon cher enfant, je me flatte
„ d'y avoir part; & j'ai ſi bonne opi-
„ nion de votre cœur, que je me per-
„ ſuade que l'idée du plaiſir que je
„ reſſentirai, ſi vous vous conduiſez
„ de manière à mériter l'eſtime & l'af-
„ fection des honnêtes-gens, & de
„ celle de la peine que j'éprouverois
„ ſi vous vous conduiſiez autrement,
„ feront pour vous un motif qui vous
„ engagera à redoubler d'attention
„ ſur vous-même, & à vous com-
„ porter avec honneur, ſageſſe & diſ-
„ crétion".

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Cette inſtruction peint les ſentimens du maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſti-

tieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a répandus ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répétée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du chriſtianiſme, les droits certains de l'égliſe, & non les abus ſi ſouvent transformés en droits, étoient la régles de ſes jugemens. Impartial dans la malheureuſe querelle entre le clergé & la magiſtrature, qu'avoient occaſionnée les diſſentions du miniſtère, il gémit amèrement de voir l'eſprit de parti lutter de part & d'autre contre la raiſon & la juſtice ; il ſentit combien l'autorité royale en étoit dangereuſement bleſſée ; il parla en miniſtre vertueux, lorſqu'on eut recours à ſes conſeils ; mais on y recourut trop tard.

Impartial dans la querelle du clergé & du parlement. Grande fermentation dans l'état.

Preſque tout le parlement étoit en exil ; la grand'chambre transférée à

Grande fermentation dans l'état.

Pontoise, où elle ne continuoit pas le service : le désordre, le mécontentement ; les cabales sourdes agitoient tout le corps de l'état ; & soit que la religion où les loix fussent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des soulèvemens. En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le roi envoya au maréchal un mémoire contenant plusieurs questions, sur lesquelles il le prioit de répondre, comme s'il lui demandoit son avis dans le conseil. " Une loi de silence remédieroit-elle ,, efficacement aux troubles présens? ,, Ou en ne la regardant que comme ,, un simple palliatif, peut-on espérer ,, qu'elle seroit suffisante, non-seulement pour arrêter le mal actuel, ,, mais pour l'empêcher à l'avenir sans ,, autre secours que celui du tems? " C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

Question faite par le roi.

Billet du roi, 1er. août.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas se promettre que cette loi fût un remède efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les dé-*

Réponse sur la loi du silence.

Réponse du 3 août.

marches inconſidérées, & donner le tems de calmer les eſprits, en la faiſant religieuſement obſerver de part & d'autre ſans aucune partialité.

Autre queſtion ſur la grand-chambre.

Suppoſé qu'on ordonnât le ſilence, qu'on envoyât à la grand-chambre une déclaration pour cet effet, que la grand-chambre redemandât ſes confrères pour l'enrégiſtrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit diſpoſé à le faire ſi elle reprenoit actuellement le ſervice? Autre queſtion, où le roi manifeſte ſon embarras, & la crainte d'éprouver encore de la réſiſtance.

Conſeil pour le maintien de l'autorité.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaiſes meſures qu'on avoit priſes. Auſſi le maréchal répond-il qu'il ſeroit plus honorable pour le roi, avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand-chambre à faire une députation pour recourir à ſa clémence, & demander la grace de ſes confrères exilés; que le roi feroit connoître, dans ſa réponſe, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conſeille avec raiſon

d'agir ſans apparence de foibleſſe, ſans paroître céder à la ſeule néceſſité, ſans que le public puiſſe mal interpréter ce que l'on doit faire.

Mais auſſi il repréſente que l'état actuel des choſes eſt inſoutenable ; qu'un royaume ne peut ſe paſſer de l'adminiſtration de la juſtice ; que c'eſt elle qui fait valoir l'autorité ſouveraine, & qui pourvoit à la ſûreté même du monarque ; qu'il faut inceſſamment ſe tirer des embarras d'une funeſte démarche, dans laquelle on s'eſt engagé *par des vues ſingulières & des intérêts particuliers, ſans jamais en avoir voulu prévoir ni ſentir les conſéquences & les ſuites* : qu'il s'agit de prendre les meſures convenables pour renfermer les prétentions du clergé & du parlement dans leurs juſtes bornes ; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remède, *qui ne produira ſon effet, qu'après avoir diſpoſé, des deux côtés, les cœurs & les eſprits à*

Rétablir l'adminiſtration de la juſtice.

Palliatif, en attendant le véritable remède.

rentrer dans les vues de justice & de raison qu'on leur proposera.

Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils.

C'eût été ne point connoître les hommes & sur-tout la nation françoise, que d'espérer autre chose en des circonstances critiques, où tant de passions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la discorde. L'attentat de Damiens, en 1757, sur la personne du roi, fut une suite de ces querelles, & l'horreur qu'il inspira ne put encore les terminer. Combien de malheurs n'auroit-on pas évités sous ce régne, en suivant les conseils du maréchal de Noailles, qui les avoit presque tous prévus, qui avoit presque toujours exhorté à les prévenir, ou indiqué les moyens nécessaires pour en arrêter le cours? D'autres conseils furent souvent préférés aux siens, & les rendirent inutiles. Souvent des fautes irréparables étoient faites, avant qu'il connût les résolutions des ministres : on le consultoit lorsqu'il n'y avoit plus de bons remèdes.

Pendant

Pendant sa retraite, il eut continuellement à gémir sur les maux publics, sur les revers & les humiliations de la France. La vieillesse ne refroidissoit point son zèle. Il prenoit aux évènemens un vif intérêt, moins de curiosité que de patriotisme. Modeste & réservé dans ses propos, ardent néanmoins pour la gloire du roi, pour le maintien de l'autorité royale, pour l'honneur de la nation, tous les sentimens qu'il faisoit éclater étoient dignes de ses lumières & de ses vertus.

Le maréch. de Noailles dans sa retraite.

Loin du tumulte & des affaires, sa principale occupation fut de mettre en ordre cette prodigieuse quantité de manuscrits, dont une grande partie est le fruit de ses travaux. Il s'amusoit à *paperasser*, disoit-on : plusieurs papiers de ses recueils sont à la vérité fort inutiles ; mais cette surabondance a sauvé tout ce qu'il y avoit de précieux ; le triage eût sans doute occasionné des pertes. Il connoissoit l'utilité de l'histoire : il en faisoit son étude & son plaisir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de rassembler des maté-

Ses papiers sans nombre mis en ordre.

Travail pour l'histoire.

riaux pour celle de ſon ſiécle : c'eſt un nouveau ſujet de reconnoiſſance & d'éloges. On l'exhorta ſouvent à écrire ſes propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques perſonnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trompe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Bienfaiſance.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui : ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus.

Déſintéreſſement.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges venoient de ſon père; & pour peu qu'on réfléchiſſe au pouvoir & au crédit qu'il avoit eu, il ſera bien difficile de refuſer des éloges à ſon déſintéreſſement. Ses biens libres furent entièrement conſumés au ſervice du roi pendant ſes campagnes.

C'eſt par les vertus domeſtiques,

ces vertus si douces, si respectables, & si rares au milieu des grandeurs & des richesses, qu'il se consoloit des chagrins dont il ne pouvoit se garantir. Fils respectueux & tendre, bon mari, excellent père, il trouva dans sa famille les sentimens les plus propres à satisfaire son ame. Puisse l'union entre les pères & les enfans, toujours inaltérable dans cette grande famille, servir de modèle à toutes les classes de la société ! Vertus domestiques.

Dans une extrême vieillesse, il parut outrer la piété. Mais c'est un des hommes de notre siècle, qui a le mieux prouvé, par sa conduite, & la soumission qu'un esprit supérieur doit aux dogmes du christianisme, & l'influence de sa morale pour diriger & soutenir un cœur vertueux. Religion pratique.

Il mourut le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans, au milieu d'une famille plus digne que tout le reste de lui faire regretter la vie. Mort du maréchal de Noailles.

On sera peut-être étonné qu'une vie si longue, passée à la cour & dans les premières places de l'état, ne fournisse pas un grand nombre d'anecdotes ou Remarque sur sa vie & sur ses écrits.

de particularités piquantes. Mais outre que le maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette eſpèce, il vivoit trop retiré, trop abſorbé par le travail du cabinet, il étoit d'ailleurs trop ſage & trop honnête-homme, pour que l'uniformité de ſa conduite ne trompât point, en quelque ſorte, une certaine curioſité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à parler de tant de perſonnes, dont quelques-unes étoient ſes ennemies, à peine ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'eſt le zèle qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractère plein de feu ! Il ſe plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs ; tandis que la méchanceté ou l'envie ſe déchaînoit contre lui, tandis que des courtiſans en place n'épargnoient pas même les couronnes dans leurs ſatyres. Les monumens de ſon eſprit ſont preſque tous des monumens de ſes ſervices & de ſa vertu.

Fin de la troiſième partie.

PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE

du ROI *au* DAUPHIN.

6 mai 1744.

JE loue le desir que vous avez marqué de me suivre à la tête de mes armées ; mais votre personne est trop chère à l'état pour oser l'exposer, avant que la succession à la couronne soit assurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfans, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, sans vous mener avec moi ; mais je souhaite & j'espère n'être jamais dans le cas de vous tenir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour assurer à mon peuple une paix solide & durable, si Dieu bénit mes bonnes intentions ; je sacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reste de mon règne. Il est bon que vous en-

triez de bonne heure dans ces ſentimens, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le père, plutôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos ſujets.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au roi.*

A Aranjuez, le 30 avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépêche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui ſera lue par M. d'Argenſon dans ſon conſeil, tout le détail de ce qui s'eſt paſſé depuis mon arrivée dans cette cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre majeſté approuvera cette précaution, par la con-

noiſſance qu'elle a que l'on ne garde pas auſſi ſcrupuleuſement qu'on le devroit le ſecret de ce qui ſe dit dans ſon conſeil. Il eſt d'une importance infinie qu'il ne puiſſe rien revenir de ce que j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette cour.

Je ſupplie votre majeſté de croire que c'eſt uniquement pour le bien de ſon ſervice que j'obſerve un pareil ménagement, qui d'ailleurs eſt conforme aux régles de la ſageſſe & de la prudence ; mais j'ai cru néceſſaire de vous en prévenir, ſire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je ſuis tout eſpagnol, & que j'épouſe leurs intérêts.

Après ce préambule, ſire, je commencerai par dire à votre majeſté que j'ai trouvé le roi d'Eſpagne ſi changé, que je l'aurois à peine reconnu, ſi je l'avois trouvé ailleurs que dans ſon palais. Il eſt groſſi conſidérablement ; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à ſe tenir debout & à marcher : ce qui ne vient que du manque d'exercice.

A l'égard de l'esprit, il m'a paru le même, beaucoup de sens, répondant avec justesse & précision à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lu; il en parle avec le plus grand plaisir. Il n'y a pas un rendez-vous de chasse de la forêt de Fontainebleau, dont il ne se ressouvienne.

Il vous chérit, sire, & ne parle de vous qu'avec tendresse & le plus vif intérêt. Il n'y a personne ici qui ne dît à votre majesté qu'il est plus touché de vos succès en Flandre, que de ceux de l'infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout françois.

A l'égard de la reine, elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité, entend finement, répond juste : elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle, pour avoir pu approfondir son caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir

excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle eſt femme, elle a de l'ambition : elle craint d'être trompée; elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pouſſe peut-être un peu trop loin; mais je crois qu'un homme ſage, déſintéreſſé, & qui ſauroit gagner ſa confiance, la ramèneroit avec patience à ne prendre que des partis raiſonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette eſpèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient aſſez rares dans tous les tems & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre majeſté, la reine d'Eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincère attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs majeſtés Catholiques.

Quant au prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre majeſté d'une manière à me faire penſer

qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeantes; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle : pour le préſent elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, ſire, à madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette princeſſe. Elle eſt en effet charmante, ſa figure eſt très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant & annonçant de l'eſprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, ſire, c'eſt votre véritable portrait.

---

* Fille ainée de Louis XV, épouſe de l'infant D. Philippe.

Que votre majeſté ait la bonté de juger après cela, de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir ſur moi.

L'infant D. Louis eſt aſſez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu ſauvage ; & il paroît juſqu'à préſent qu'on ne peut pas encore le bien définir.

Mais, ſire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre majeſté de la famille royale d'Eſpagne, ſans lui parler d'une princeſſe qui lui appartient de près : c'eſt de ſa petite-fille. Jamais on ne vit une ſi jolie enfant : elle eſt très-grande pour ſon âge, ſon viſage eſt des plus agréables ; mais ſur-tout, ſire, c'eſt ſon maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit ſon monde. Elle ſent déja ce qu'elle eſt, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre majeſté de ce qui concerne les princes & princeſſes de cette cour,

je crois qu'elle approuvera que je lui dise en peu de mots le plan de conduite que je me suis prescrit.

Votre majesté verra dans ma dépêche ce qui s'est passé dans mes deux premières audiences particulières. Je crois qu'elle approuvera que je n'aie pas insisté dans la première sur ce qui concerne le partage de l'infant, quoique ce soit le principal & le plus intéressant objet de ma mission. Le roi d'Espagne avoit préparé sa réponse, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au visage; ce qui me fit changer la conversation & passer à l'échange des prisonniers françois, qui me fut sur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me suis déterminé à faire un mémoire pour prouver la nécessité de se fixer à un parti raisonnable sur l'établissement de l'infant. Je le remettrai la veille à leurs majestés Catholiques, & le lendemain je leur parlerai. Les mouvemens seront moins vifs, & je serai

plus en état de discuter tranquillement l'affaire.

Comme il est absolument nécessaire de tirer la reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à votre majesté, & qui me paroît propre à obtenir les consentemens que nous pouvons desirer. Je ne répondrai cependant de rien positivement à votre majesté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & sur-tout dans une cour telle que celle où je suis. Mais comme il est de l'intérêt de votre majesté d'avoir une influence supérieure sur l'Espagne, je crois que l'on doit tenter toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre lesquelles on est facilement révolté. On ne s'est jamais donné la peine, dès le tems du feu roi, de connoître à fond ce pays; mais c'est une matière de discussion à remettre & à traiter à mon retour avec votre majesté. Elle est importante pour

le bien de ſon ſervice & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à votre majeſté que le roi d'Eſpagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choiſi. La reine me marque auſſi beaucoup de bonté, & grande envie de me perſuader qu'elle n'eſt pas telle qu'on l'a dépeinte à votre majeſté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il entre dans ſes converſations beaucoup de plaintes ſur pluſieurs perſonnes dont je ne parlerai point à votre majeſté pour le préſent, cette lettre n'étant déja que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'eſt le départ prompt de votre majeſté pour la Flandre. Je ne me conſole point de la ſavoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon ſecrétaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je ſuis

chargé, pour me rendre auprès de votre majesté. Mais on ne va pas aussi vîte que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure votre majesté de me continuer ses bontés & sa confiance, & d'être bien persuadé de l'attachement le plus fidele & du profond respect avec lequel je suis, &c.



LETTRE

*du comte d'*ARGENSON *au maréchal de* NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 mai 1746.

JE ſens avec toute la reconnoiſſance que je dois, monſieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant auſſi naturellement que vous faites ſur la façon dont on vous a dit que mon frère s'étoit expliqué par rapport à la cour d'Eſpagne. J'ai vu la lettre particulière de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laiſſez pas cependant de le lui faire ſuffiſamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorſqu'il me l'a fait voir; il ſe défend d'y avoir donné lieu, & aſſure que ce n'a jamais été qu'au conſeil ou avec ceux qui le compoſent, qu'il a expoſé librement ſa façon de penſer, ſuivant les circonſtances qui s'en ſont préſentées.

A l'égard du maréchal de Maillebois, auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne ſuis pas ſi ſenſible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à ſervir le roi en Italie, je vous aſſure que je ſerois le premier à le propoſer; mais s'il doit y reſter, il me ſemble qu'il eſt du bien du ſervice de rapprocher de lui les diſpoſitions de la cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit poſſible, ceux qui lui ſont ouvertement oppoſés auprès de l'infant D. Philippe, & de ſoutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas ceſſé de s'entendre. De mon côté, je ne prêche autre choſe que la ſoumiſſion à l'infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui ſont occupés à lui nuire. Je tâcherai auſſi, autant que je le pourrai, que ce ſoit ſon fils qui ſoit perſonnellement chargé de toute la relation avec l'infant D. Philippe.

LETTRE

du roi d'Espagne à LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 juin 1746.

MONSIEUR mon frère & neveu, le maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de votre majesté, je l'ai chargé de lui représenter plusieurs choses de ma part; qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'espère qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-tems faire la justice au maréchal, de dire à votre majesté que je suis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très honnête-homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-tems. Je profite aussi de cette occasion pour renouveller à votre majesté les assurances de ma tendre amitié, &c.

AUTRE LETTRE

du roi d'Espagne.

MONSIEUR mon frère & neveu, la lettre de votre majesté que le maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre son retour en France, m'a fait en quelque manière de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un ministre qui m'est si agréable, & qui a su s'acquitter avec tant de satisfaction de ma part, des ordres de votre majesté; mais d'un autre côté, elle m'a fait un sensible plaisir par l'occasion que le retour de ce ministre me présente, de pouvoir, par son moyen, informer pleinement votre majesté de la sincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes sentimens, il ne manquera pas de les exposer fidèlement à votre majesté, comme je l'attends de son honneur & de sa probité. Il est chargé de communiquer à votre

majeſté d'autres choſes d'égale conſéquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte avec le même zèle & empreſſement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéreſſe les deux couronnes. Enfin, je dois aſſurer encore une fois à votre majeſté qu'il eſt digne des marques les plus éclatantes de ſon eſtime, & que je ſuis avec l'amitié la plus conſtante, &c.



LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au roi.*

A l'Efcurial, le 12 juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Efcurial que j'ai l'honneur d'écrire à votre majefté. Je reçus le 8, environ fix heures avant mon départ d'Aranjuez, la lettre dont elle m'a honoré du 26 mai, par le retour d'un de mes courriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le roi d'Efpagne, pour madame infante, & pour le chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai refté que les deux jours que je m'étois propofé, fuivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St-Ildefonfe, d'où je prendrai la route de la vieille Caftille pour me rendre le plutôt que

je pourrai à Bayonne, ſans cependant pouvoir eſpérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos mulletiers, qui ſont également fantaſques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & triſtes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monaſtère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choiſirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il ſoit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à votre majeſté, de la cour de laquelle je ſuis parti il y a quatre jours; je me réſerve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait juſqu'ici, lorſque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, auſſi bien que de lui renouveller les aſſurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.



LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au roi & à la reine d'Espagne.*

A St-Ildefonse, le 14 juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'OBÉIS à vos majestés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penserois de St-Ildefonse; ce n'est pas un ouvrage facile : mais quand les rois commandent; la soumission doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je suis dans l'admiration & accablé sous le poids de la multitude & de la diversité d'objets, également singuliers & dignes d'applaudissement. Je puis assurer vos majestés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire; & pour le prouver, je vais, autant qu'il sera en mon pouvoir, leur

peindre avec la ſimplicité & la vérité dont je fais profeſſion ce que je penſe.

Les fées ont fait les jardins, les hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, ſur-tout l'avant-corps du milieu; les aîles n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais; & l'aſſemblage magnifique de tableaux & de ſtatues antiques, ſurpaſſe ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres; & quand la galerie ſera achevée, on y trouvera en ſculpture les précieux reſtes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, ſont d'un goût ſingulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produiſent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précéde n'eſt pas moins agréable dans un différent.

Je

Je reviens aux jardins : je n'ai rien vu dans ce genre qui en approche ; je commencerai par dire à vos majestés ce que je pense de la singularité de leur situation.

Bien loin qu'elle produise un mauvais effet, elle ajoute, selon moi, une véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perspective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des pallissades du jardin, & le cristal des jets-d'eau qui les surpassent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à vos majestés des différentes fontaines que j'ai vues ? j'y serai bien embarrassé : essayons cependant, puisqu'elles le veulent ainsi.

Je commencerai par celle de l'Éventail, qui m'a conduit de suite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromède. Rien n'est comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontai-

nes qui se présentent en amphitéâtre d'un coup-d'œil, quoique séparées les unes des autres.

J'ai passé ensuite le long de la rivière, qui forme une infinité de cascades également bien fournies d'eau; & de-là au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans son genre.

On m'a conduit ensuite à la cascade que vos majestés voient du milieu de leurs palais; rien n'est plus beau ni mieux exécuté : le marbre de la cascade, les figures, les vases des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & pallissades, forment le plus beau paysage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ses plus excellens ouvrages.

L'Éole & le combat des vents, soumis à son empire, m'ont étonné; j'ai vu ensuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, aussi bien que le cabinet qui est au-dessus, & d'où l'on découvre une allée qui semble annoncer

qu'on poussera peut-être jusqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéissante comme on a fait au reste du terrein de St-Ildefonse.

Que dirai-je à vos majestés des dragons, des tasses, de la fontaine, du panier, & de ses trois changemens, de la place où Mercure enlève Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui se font appercevoir dans autant d'allées qui aboutissent à cette place; je ne trouve plus d'expressions pour marquer & ma surprise & mon admiration.

Mais c'est aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la Renommée, qu'il faudroit réserver les termes les plus choisis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'est plus surprenant que ces différens effets d'eau & leur élégante distribution. Le jet-d'eau de la Renommée est le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aie vu, & que je croie que l'on puisse voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à vos majeſtés qu'elles ont le plus beau, le plus ſingulier & le moins imitable jardin qui ſoit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'eſprit trop préoccupé par l'admiration pour me laiſſer la liberté de dire rien qui puiſſe approcher de la critique; il y auroit peut-être bien quelques légères obſervations à faire par rapport aux bâtimens; j'avouerai que les fées qui ont préſidé à la diſpoſition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la conſtruction du palais; mais il y a lieu d'eſpérer que lorſque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle fée qui achevera de mettre la dernière main aux bâtimens, pour les rendre auſſi parfaits que le ſont les jardins.

Je craindrois d'importuner vos majeſtés, ſi j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de criſtal que j'ai vues, dans celui des potagers, de

la faiſanderie & d'une infinité d'autres choſes ; & pour ne point abuſer de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a faite ici. M. le marquis de Galliani m'a fait un accueil dans lequel, outre ſa politeſſe ordinaire, j'ai reconnu les bontés ſingulières de vos majeſtés. Je les conjure d'en recevoir mes très-humbles remercimens, & les nouvelles aſſurances de l'inviolable attachement, du plus ſincère dévouement, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.



LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au maréchal de Saxe.*

A Marli, 21 juin 1748.

DEPUIS que je ſuis à Marli, mon très-cher maréchal, je ne ſuis occupé que de vous. Je penſe continuellement au ſujet de nos dernières converſations; & plus je combine les différentes circonſtances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'eſt plus important ni plus néceſſaire que de former prématurément & le plutôt poſſible l'entrepriſe dont nous avons parlé.

Il n'eſt pas douteux que les ennemis ne raſſemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Ruſſes vont ſe mettre en marche, & les Suiſſes fourniſſent de nouveaux ſecours aux Hollandois, ſans compter ce qu'ils pourront ramaſſer d'ailleurs.

Enfin on doit s'attendre à leur voir une armée plus considérable qu'ils ne l'ont eue jusqu'à présent.

Il y a bien de l'apparence que lorsque toutes leurs forces seront rassemblées, ils voudront opérer une diversion, soit sur la Moselle, soit vers la basse-Alsace. Dans ce cas on sera obligé d'y envoyer des troupes & d'y former une armée, pour s'opposer à leurs entreprises ; ce qui diminuera d'autant celle du roi en Flandre, quoique l'on puisse toujours supposer qu'elle y conservera de la supériorité sur ce qui restera aux ennemis. Mais il paroît qu'il est bien essentiel de les prévenir, afin d'assurer le succès de la campagne prochaine, qui nous donnera sans doute la paix, s'il est tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un mémoire de mes réflexions sur ce sujet, ainsi que je vous l'ai promis. Je le soumets entiérement, mon très-cher maréchal, aux vôtres ; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous

en porterez. Rien n'égale, mon très-cher maréchal, les sentimens avec lesquels, &c.

MÉMOIRE

Du maréchal de NOAILLES;

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occasion où l'on pût appliquer avec plus de raison que dans la conjoncture présente, la maxime reçue de tout tems, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il est relatif à l'intérêt politique d'un état.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puisse désormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ses ennemis à concourir au rétablissement de la paix à des conditions raisonnables.

Ces principes une fois exposés, il convient d'examiner :

Quelle est parmi les ennemis la puissance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Quel est l'objet que cette puissance peut se proposer dans la poursuite de la guerre ?

Ce qu'il convient & ce qu'il est possible de faire pour s'opposer à ses projets ?

Enfin de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts ?

On doit être désabusé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la cour de Vienne. Ces puissances sont en quelque manière subjuguées par l'Angleterre, & se trouvent dans son entière dépendance. C'est donc de l'Angleterre seule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétablissement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent se proposer, sont fondés sur différens motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls : c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout le commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls : c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent ; d'y ſoutenir leurs alliés, & d'y former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'oppoſer aux accroiſſemens de la puiſſance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne ſoient ni ſi directs ni ſi perſonnels que les premiers, ils s'appuient & ſe ſoutiennent réciproquement : ſans les richeſſes que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient ſoutenir leurs alliés, ni entretenir de ſi puiſſantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France ceſſant alors d'avoir des ennemis ſur le continent, ſeroit en état de diſputer aux Anglois la ſupériorité ſur mer, &

de ſoutenir & d'accroître ſon commerce au préjudice de celui de l'Angleterre.

C'eſt donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs eſpérance ſur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Ils ſe flattent que leur crédit leur fournira plus de reſſources que le roi n'en trouvera dans ces finances ; & qu'enfin l'on ſera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événemens aſſez heureux & aſſez déciſifs, pour parvenir à ce qu'ils ſe promettent de la ſeule durée de la guerre.

Dans la ſituation où eſt l'Angleterre, ayant une marine nombreuſe & ſupérieure, elle n'a rien à craindre de toute entrepriſe du dehors, qui n'eſt point ſoutenue & appuyée par des forces maritimes. Une pareille entrepriſe ne pourroit qu'opérer une diverſion ;

utile à la vérité tant qu'elle dureroit ; mais qui finiroit par de fâcheuses catastrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la maison de Stuart.

Il ne reste donc de moyen à la France de faire une guerre solide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ses alliés ; & en prenant de si justes mesures pour assurer ses succès, que l'Angleterre puisse enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le soutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'exposer par l'abus qu'elle fait de son crédit.

La conquête entière des Pays-bas autrichiens, à l'exception des duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laisse plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-tems le roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'est pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les plus grands efforts contre les Hol-

landois, eſt le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris ſont ſans contredit les Hollandois. Le gouvernement actuel de cette république eſt l'ouvrage de la faction angloiſe, & c'eſt cette faction qui règne aujourd'hui en Hollande ſous le nom & l'autorité d'un Stathouder, uni à la famille royale d'Angleterre par la plus étroite alliance. Il eſt de la gloire comme de l'intérêt des Anglois, de maintenir le nouveau gouvernement de cette République & ſon Stathouder, à quelque prix que ce ſoit; & pour cet effet même, de procurer le retabliſſement de la paix, s'ils ne peuvent ſe promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La ſituation où ſe trouve la Hollande, eſt trop violente pour qu'elle puiſſe durer pluſieurs années telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Ce motif n'eſt point le ſeul qui rend le ſort des Pays-bas & de la Hollande extrêmement intéreſſant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroiſſe-

mens dont la France est susceptible, ceux qu'elle feroit dans les Pays-bas contribueroient le plus à l'augmentation de sa puissance, de son commerce & de sa navigation ; que ce pays d'ailleurs est à portée des côtes de l'Angleterre : on sent combien la jalousie de cette nation est intéressée à ce que la France n'étende point sa domination d'un côté aussi important à tous égards.

Dès qu'il est établi & constaté que le parti le plus convenable que la France puisse prendre dans la poursuite de la guerre sur terre, relativement aux Anglois, est de porter les plus grands efforts du côté des Pays-bas ; il s'agit ensuite de se déterminer sur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux succès & à assurer les anciens.

Il n'y a presque plus lieu de douter que les trente mille Russes, à la solde de l'Angleterre & de la Hollande, ne se mettent en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs

n'épargnent ni follicitations ni dépenfes pour tâcher de raffembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suiffe.

On doit donc s'attendre que les ennemis auront des forces très-confidérables en campagne; mais quelque diligence que les Ruffes puiffent faire, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils puiffent arriver que vers la fin de juin ou même en juillet, on fent dès-lors toute la néceffité de former quelque entreprife prématurée, telle qu'elle puiffe donner la facilité d'en former de nouvelles, lorfqu'on fera en état de les exécuter; telle en même-tems qu'elle puiffe ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre fur les conquêtes du roi.

Cette entreprife ne peut être que celle de Maeftricht. Cette conquête remplit tous les objets & pare à tous les inconvéniens dans tous les cas.

C'eft la feule porte qui refte aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en fera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maeſtricht appuiera la droite des conquêtes du roi, comme Anvers en appuiera la gauche : il ne ſera plus queſtion que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du roi ſeront auſſi inexpugnables qu'il eſt poſſible qu'un pays le ſoit à la guerre.

On a ſenti toute l'importance de Maeſtricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'eſt repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le ſiége en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la priſe de cette place, on coupe pour ainſi dire les ennemis en deux, en ſeparant ce qui ſera du côté de la baſſe-Meuſe d'avec ce qui ſera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les ſubſiſtances en deça de la Meuſe, & l'on s'en aſſure pour les troupes du roi

Les ennemis ne peuvent plus ſe porter vers le Brabant que par un pays de bruyères & de ſable, preſque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point ſe tenir aſſemblées faute d'y pouvoir ſubſiſter.

S'ils ſe propoſent de faire un corps d'armée ſéparée, qui ſeroit compo-

ſée de Moſcovites & d'Autrichiens, pour ſe porter vers la Moſelle, comme on paroît l'annoncer, Maeſtricht met à portée d'intercepter leur derrière & leurs communications.

Si même l'armée de diverſion que les ennemis peuvent former des Moſcovites, ſe portoit vers le Rhin du coté de la baſſe-Alſace, Maeſtricht donnant de grandes facilités pour la défenſive dans les Pays-bas, on ſeroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les oppoſer à celles des ennemis.

Au ſurplus, ce dernier projet de leur part, eſt d'autant moins à craindre que l'Alſace eſt hériſée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obſtacles pour y former quelque entrepriſe importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépots; en ſorte qu'on pourroit toujours conſerver la ſupériorité dans les Pays-bas.

Par rapport aux quartiers d'hiver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on ſent combien la con-

quête de Maeſtricht en rendra la poſition difficile.

Enfin la priſe de Maeſtricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à conſerver la neutralité de l'empire, & ne pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au roi de Pruſſe.

Toutes ces conſidérations font ſentir ſuffiſamment l'importance de cette conquête.

Il ne reſte plus, dans le cas où l'on ſe déterminera à en faire le ſiège, qu'à examiner les moyens d'en aſſurer le ſuccès.

Cette entrepriſe en elle-même, à ne l'envisager que par la manœuvre du ſiége, quoique la place ſoit forte, ne préſente cependant point de difficultés qui puiſſent faire craindre pour le ſuccès : c'eſt un ſiége comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point enviſager d'obſtacles d'un genre ſingulier, qu'on ne puiſſe ſurmonter par les régles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivières à la rive droite de la Meuſe, qui tombent dans ce fleuve au-deſſus & au-deſſous de Maeſtricht, & qui forment une eſpèce de baſſin dont il eſt très-difficile de dépoſter ceux qui l'occupent les premiers ; en ſorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les ennemis puiſſent s'y raſſembler & s'y oppoſer.

Ce point, quoique difficile, n'eſt cependant point dans l'ordre des choſes impoſſibles ; mais il exige des meſures bien concertées, & une exécution prompte & ſubite, pour devancer les ennemis devant Maeſtricht.

Une des premières & des principales attentions que l'on doit avoir, eſt de garder le plus profond ſecret. Il faut en dérober la connoiſſance, & donner le change non-ſeulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entrepriſe, & que ceux qui feront chargés de la faire exécuter l'ignorent juſqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les dipositions & les arrangemens néceſſaires, comme ſi l'on vouloit porter la guerre du côté de la Zélande, & que l'on méditât le ſiége de Bréda : il faut agir & faire mouvoir les troupes à portée de ces cantons, de manière que les ennemis ne puiſſent ſe diſpenſer, de leur côté, de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour s'y oppoſer.

Il ne feroit pas même de la prudence, quant à ce qui concerne ces préparatifs, de s'en tenir à de ſimples feintes. Comme les événemens ſont incertains à la guerre, il ſeroit à propos, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient l'exécution du ſiége de Maeſtricht, qu'au défaut de cette entrepriſe, on en pût former quelque autre, afin de ſoutenir l'honneur des armes, & d'éviter les ſuites qui pourroient réſulter de l'opinion d'un projet échoué.

La difficulté ne ſera pas d'arriver devant Maeſtricht avant les Hollandois, Anglois & Hanovriens, ces trou-

pes ayant leurs quartiers à portée de la Hollande : mais il n'eſt pas de même des Autrichiens, qui ſont répandus dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liége & les environs de Cologne : tous ces quartiers ſont peu éloignés de Maeſtricht ; &, ſi l'on n'uſe de ſurpriſe & de diligence, il ne ſera pas aiſé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut ſe propoſer que deux manières de remplir cet objet.

La première, en traverſant le pays de Luxembourg à la droite de la Meuſe, avec un corps conſidérable.

Il eſt vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1747, lorſque M. le maréchal de Saxe les dépoſa de devant Namur, par les manœuvres en même-tems les plus ſages & les plus audacieuſes, eſt très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la chapelle. L'armée du roi y paſſa en 1701. Elle y pourroit paſſer de nouveau ; &, ſans ſe porter juſqu'à

Aix-la chapelle, se replier sur Maestricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce seroit,

1°. La distance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontière des Evêchés;

2°. Tous les inconvéniens qui peuvent survenir dans une marche aussi longue & aussi combinée;

3°. Les retardemens que peuvent occasionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers; ce qui mettroit dans la nécessité & dans l'embarras de mener quelques pièces de batteries à la suite des troupes.

Toutes ces différentes circonstances pourroient donner aux ennemis le tems de faire retirer sous Maestricht tout ce qui seroit en deça, & d'y faire avancer tout ce qui est au-delà, le long de la Meuse & du côté de Cologne.

La seconde manière, seroit de se porter brusquement par la gauche de

la Meuſe, & de paſſer cette rivière en pluſieurs endroits, pour ſe raſſembler enſuite à un point qui ſeroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force ſur la Béruine pour la paſſer; ce que l'on aſſure n'être pas fort difficile, y ayant pluſieurs gués dans cette rivière, & l'on formeroit par-là l'inveſtiſſement de Maeſtricht, en ſe plongeant juſques ſur la gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par ſe raſſembler en force, ſans alarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le tems de ſe réunir.

En ſe mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme ſi l'on vouloit inſulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on profitera de la confuſion qui ſe mettra parmi eux. On pourroit paſſer la Meuſe à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liége, même en plus grande force que partout ailleurs. Dans le même tems, on menaceroit tous les quartiers à portée des Evêchés. Les corps

qui auroient passé la Meuse au-dessus de Liége, auroient leur rendez-vous à la chartreuse de Liége, en déposteroient les ennemis, & assureroient par-là le débouché du faubourg de Liége au corps le plus considérable qui passeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pousseroit avec vivacité tout ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les rejeter au-delà de Maestricht. Toutes ces troupes ensuite réunies investiroient Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui se seroient avancées par les bruyères, & en longeant le Démer, viendroient investir Maestricht du côté gauche de la Meuse.

On sent que tout cela ne peut s'exécuter qu'en y employant un nombre considérable de troupes; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les Autrichiens qui occupent ces cantons, sont eux-mêmes nombreux.

Au surplus, toutes ces combinaisons demandent beaucoup de justesse &

& de précision, dans le projet comme dans l'exécution; mais c'est un détail dans lequel on ne s'est pas proposé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la position des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en soumettre la décision au général chargé du commandement de l'armée, qui saura mieux qu'on ne pourroit le dire ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier succès d'une pareille entreprise. Les circonstances paroissent exiger que sa décision soit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis sur l'importance & la nécessité de faire prématurément le siége de Maestricht, & s'il est en conséquence dans la résolution de l'entreprendre;

2°. S'il est dans l'intention de brusquer le passage de la Meuse à Liége, & de surprendre le poste de la chartreuse, parce que ce point rempli, les

plus grandes difficultés paroiſſent ſurmontées ;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les reſſorts de cette opération, afin que ceux chargés de ſes ordres, en ce qui concerne l'exécution, puiſſent arranger leur détail, & prendre ſi bien leurs meſures, qu'au jour préfix & marqué, tout ſoit prêt & s'exécute avec exactitude & préciſion.

Il n'eſt pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entrepriſe de Maeſtricht a ſes difficultés ; mais il y a lieu de croire que de ſon ſuccès dépendra tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en réſulteroient ſont ſi ſupérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une ſage politique d'en tenter l'événement.

Fin du VIe. & dernier volume.

TABLE

DES SOMMAIRES.

1746.

1747.

1748.

1751.

1752.

1753.

1754.

1755.





TABLE

DES PIECES DÉTACHÉES.

Fin des Tables du VIe. & dernier volume.



